

Pôle H



Ce roman est mis à disposition selon les termes de la licence
Creative Commons BY – ND

Voir <http://fr.creativecommons.org/> pour plus d'informations

Jérôme Vuittenez

Pôle H

ROMAN

DU MÊME AUTEUR

Romans

Liberté cryptée – 2006

L'utopie de Greg – 2009

Lieutenant Mat – 2010

L'agrégateur – 2011

disponibles sur <http://www.lulu.com>

Essai

Simple comme bonjour - 2012

Pièces de théâtre

Le contrat de mariage – 2008

Le collier de perles – 2010

Panique en salle des profs – 2011

Une taupe au labo – 2012

L'express 70100 – 2013

Vive les mariés - 2013

disponibles sur <http://www.leproscenium.com>

MAIS AUSSI

On refait le blog – Commentaires d'actualités, nouvelles de fiction, depuis janvier 2005

<http://merome.net/blog>

Édité en 2013 par lulu.com

<http://www.lulu.com>

*J'loue ma vie à un employeur
À coup d'journées pis d'gouttes de sueur
Quand j'pense qu'on fait tout' la putain
Pour pouvoir s'payer des cossins
Et s'rendre compte qu'un p'tit rien tout neu'
Ça rend pas le coeur plus joyeux
Parce que le bonheur de toute façon
S'achète pas dan' une boîte de carton*

L'hiver approche – Les cowboys fringants

*Lundi 6 septembre 2004 – Salle de réunion « André Citroën » -
Bâtiment A*

— Voilà, nous allons commencer cette réunion, s'il vous plaît, messieurs !

Jean-Clément Charles, président directeur général de « Automobile Composants » appréciait les réunions qui commençaient à l'heure, aussi adressa-t-il plus particulièrement sa remarque aux derniers retardataires qui discutaient encore dans le couloir. L'air de rien, il essaya de capter des bribes des conversations qui se terminaient mais ne perçut que des échanges de souvenirs de vacances sans intérêt.

Le « Comité de développement » se réunissait une fois par trimestre, mais la réunion de septembre était la plus importante. Après les traditionnels congés d'été et les vacances parlementaires, les perspectives économiques devenaient plus claires et les résultats du premier semestre étaient connus et avaient été analysés. Cette fois-ci, il n'y avait pas que des bonnes nouvelles

à annoncer. Le P.D.G. ne s'habituaît décidément pas à cet état de crise permanente que traversait le secteur des équipementiers automobiles depuis maintenant une bonne décennie. Pendant vingt ans, dans les années 70 et 80, il avait guidé son entreprise vers des sommets, doublant son chiffre d'affaires et triplant son personnel, en profitant de la vague d'externalisation massive des constructeurs automobiles. Automobile Composants était devenu un acteur majeur dans le domaine du train roulant et avait entamé une diversification réussie vers l'électronique de bord qui lui permettait d'être moins dépendant du groupe P.S.A., son premier client.

Depuis la fin des années 90, le climat s'était sensiblement dégradé à tous les niveaux : chutes des commandes, exigences de qualité supérieures, délocalisations, hausse du prix des matières premières... Jean-Clément Charles tenait la barre avec peine, et commençait à se remettre en question : et s'il était trop vieux pour tout ça ?

À soixante ans passés, il espérait que sa grande expérience de l'industrie compensât ses difficultés d'adaptation au monde moderne. Solide gaillard d'un mètre quatre-vingt-cinq, cheveux poivre et sel impeccablement coiffés, la voix lourde et autoritaire et le costume bien taillé encadrant sa chemise blanche, il en imposait naturellement et prenait l'ascendant sur la plupart de ses interlocuteurs sans forcer son talent. Mais c'était comme si le monde lui échappait. Les jeunes diplômés nourrissaient des ambitions qu'il ne parvenait même pas à concevoir. Les exigences de ses clients lui paraissaient saugrenues, voire superficielles, détachées de toute réalité. La société française elle-même lui semblait en pleine déliquescence. Quand il partageait ces réflexions avec ses homologues, il était semble-t-il le seul à s'en émouvoir, mais il les soupçonnait de ne pas vouloir avouer leurs propres angoisses, par bravade, comme il lui arrivait de

les cacher lui-même et comme il se devait de le faire lors de ces réunions trimestrielles où il était en situation d'encadrement.

— Mesdames et messieurs, bonjour, j'espère que vous avez passé de bonnes vacances. Il est temps maintenant de se remettre au travail et cette année encore, nous en aurons plus qu'il n'en faut, même si le carnet de commandes n'est pas encore rempli jusqu'à la fin de l'année...

Une dizaine de personnes écoutaient attentivement « JC » donner la feuille de route des trois prochains mois. La directrice des ressources humaines prenait déjà frénétiquement des notes sur son cahier neuf, tout en essayant de saisir les pointes d'humour que le P.D.G. glisserait sans doute, çà et là, dans son discours, afin de les saluer d'un sourire convenu. Peu lui importait la pertinence du contenu des propos de son directeur, son rôle, tel qu'elle l'imaginait, était de faire coller la réalité à l'histoire qu'il était en train de raconter. L'idéal étant de pouvoir exhiber plus tard, quand on lui donnerait la parole, un exemple illustrant parfaitement les propos du directeur. Elle n'y parvenait pas toujours, tant les préoccupations de la gestion des ressources humaines étaient parfois éloignées des contraintes techniques de la fabrication industrielle. Mais sa capacité à relier entre eux deux constats qui n'ont strictement rien à voir était devenue assez exceptionnelle. Elle était en mesure d'expliquer sa difficulté à recruter des ouvriers métallurgistes par la hausse des prix du cuivre sur le marché international. Comme personne ne la contredisait, par politesse, elle finissait par croire elle-même à ses étonnantes capacités d'analyse conjoncturelle.

Le directeur de la communication, Philippe Demestre, quarante-trois ans, crâne dégarni, n'affichait pas sa bonne humeur et son dynamisme habituels. Il paraissait éteint. L'été qui s'achevait avait été fatal à son couple. Son épouse lui découvrit une

liaison avec sa secrétaire le dernier jour avant les congés, alors qu'elle venait le chercher à la sortie du bureau, vêtue de ses dessous les plus affriolants et d'une tenue suggestive qu'elle venait d'acheter, pour l'emmener en week-end surprise au bord d'un lac en montagne. Scandale dans la cour de l'entreprise, devant des centaines de paires d'yeux qui se régalaient de voir le Don Juan pris la main dans le sac. Le mois d'août passé en compagnie des avocats ne l'avait sans doute pas reposé autant qu'il l'aurait souhaité.

Le directeur de la fabrication écoutait distraitement le patron en dessinant des engrenages sur son bloc-notes. Il réfléchissait à une meilleure organisation de l'usine d'assemblage dont l'idée lui était apparue subitement pendant l'été, alors qu'il était en train de pêcher dans un étang appartenant à ses beaux-parents. Ces réunions étaient pour lui une perte de temps inutile, alors qu'il peinait à boucler ses journées de dix heures en prenant tout juste le temps de déjeuner. Il était le seul autour de cette table à être directement relié à la production, et donc à la réalité des choses. En outre, il devait subir les revendications des syndicats, les contrôles inopinés des organismes de sécurité et gérer des stocks de plus en plus importants dans des locaux exigus.

Jean-Clément Charles présenta une nouvelle recrue : Thomas Flesque, occupant le tout nouveau poste de contrôleur de gestion. Ses missions furent abordées brièvement : « améliorer les processus de production, établir des tableaux de bord facilitant le pilotage de l'entreprise et l'aide à la décision, faire ressortir les axes d'amélioration permettant de réaliser des économies ». Aucune objection ne fut formulée bien que personne, pas même l'intéressé, ne comprit véritablement de quoi il s'agissait concrètement. Il se présenta en quelques minutes, comme il le fit à son entretien d'embauche qui avait eu lieu quelques semaines auparavant. La directrice des ressources humaines, qui le voyait donc pour la seconde fois, lui sourit pour l'encourager.

Les deux jeunes ingénieurs du pôle R&D¹ prenaient des notes régulièrement et portaient une attention soutenue aux propos du directeur. De temps à autre, ils acquiesçaient en se regardant, comme pour féliciter la clairvoyance du capitaine d'industrie, ce qui agaçait le directeur de la fabrication qui, de son côté, perdait patience alors que la réunion s'éternisait.

Frédéric Chaume et Sébastien Prost faisaient partie des effectifs depuis maintenant cinq ans. Respectivement ingénieur électronicien et ingénieur mécanicien, ils faisaient partie de cette jeune génération dont Jean-Clément Charles ne parvenait pas à cerner la psychologie et les ambitions. Remarquablement compétents dans leur domaine respectif, ils se contentaient d'effectuer les tâches qui leur étaient attribuées sans jamais chercher à progresser au sein de l'entreprise, ni demander d'augmentation, ni postuler ailleurs. Discrets, polis et efficaces, rien ne pouvait leur être reproché si ce n'est cette relative nonchalance, presque un désintéret pour la vie de l'entreprise.

Ainsi, s'ils semblaient prendre des notes aujourd'hui, c'était dans un but bien précis, assez éloigné de l'objet même de la réunion : ils jouaient au *business loto*. Les règles du jeu sont simples : chaque participant a une grille comportant des mots ou des expressions particulièrement vides de sens mais très utilisés en réunion, comme par exemple « projet », « croissance », « comité de pilotage », « retour sur investissement », « efficacité »... Lorsque l'une de ces expressions est prononcée, le joueur barre la case correspondante. S'il parvient à terminer une ligne ou une colonne de sa grille, il doit prendre la parole et déclamer une phrase convenue à l'avance entre les participants. Les autres joueurs savent alors qu'ils ont perdu, et devront s'acquitter de l'enjeu.

¹ Recherche & Développement

Jean-Clément Charles arrivait à la fin de son intervention qui était somme toute assez morose. Il termina néanmoins sur une note positive destinée à galvaniser son équipe :

— Malgré cette conjoncture peu favorable, notre entreprise garde des avantages compétitifs qui nous permettront, j'en suis certain, de lancer de nouveaux projets et assurer un avenir prometteur.

Frédéric barra sur sa grille « conjoncture » et « avantages compétitifs » qui étaient les deux dernières expressions de sa troisième ligne. Il jeta un regard victorieux sur son collègue et se leva en s'exclamant :

— L'avenir, c'est la pile à combustible !

Sébastien sut alors qu'il avait perdu une pizza.

Au même moment, à l'autre bout de la ville, le président du Conseil Régional s'entretenait avec son directeur général, Paul Butte.

Fraîchement élu, en mars de la même année, après avoir passé six ans dans l'opposition, François Pernier tenait à ce que son mandat tranche avec celui de son prédécesseur. L'alternance, disait-il, devait se concrétiser quotidiennement dans la vie des habitants de la région. La phrase sonnait creux, mais elle avait un vrai sens pour lui.

En tête-à-tête avec celui qu'il avait nommé quelques mois plus tôt, ancien de Sciences-Po, tout comme lui, il se demandait si finalement son directeur avait la carrure pour emmener tous ses projets à leur fin. Le programme était chargé de promesses ambitieuses, aussi bien dans le domaine des transports que de l'éducation. De nombreuses routes, des rails, des lycées à rénover, de nouvelles entreprises à accueillir pour créer de nouveaux emplois. Sur le papier, c'était séduisant, mais cette première rentrée allait véritablement faire entrer la nouvelle assemblée régionale dans le vif du sujet.

Paul Butte, lui, commençait à peine à se faire à son nouveau bureau et ses nouvelles fonctions. Perché au quatrième étage du

siège du Conseil Régional, surplombant la vieille ville, il avait à la fois la capacité de mobiliser les mille six cents fonctionnaires de son administration d'un claquement de doigt, mais le devoir de rendre des comptes au Président qui pouvait le révoquer du jour au lendemain. Cette situation ambiguë de patron sans pouvoir l'obligeait à changer de comportement de façon drastique selon les interlocuteurs qu'il avait en face de lui. Mielleux et serviable avec le Président, cassant et exigeant avec son personnel. Cela ne posait véritablement problème qu'à ceux qui avaient l'occasion de le voir dans les deux contextes, à savoir ses subalternes immédiats, les directeurs adjoints et sa secrétaire. L'immense majorité du reste du personnel n'avait à faire qu'au personnage indifférent et capricieux qu'il était devenu.

— Mon cher Paul, c'est le moment d'en mettre un bon coup. Les vacances sont terminées, l'état de grâce qui suit les élections aussi, les gens attendent de moi des actes concrets, les médias sont à l'affût. Où en êtes-vous ?

— Mon personnel est en ordre de marche. L'équipe de direction est constituée, les remaniements dont je vous avais parlé en juin sont maintenant effectués et validés par les instances paritaires, malgré la protestation des syndicats...

— Bien, très bien. Par-dessus tout, je souhaite que vous évitiez que l'on parle de notre administration dans les journaux. Pas de scandales sur les marchés publics, les dépenses pharaoniques ou la gestion du personnel. Il en va de ma crédibilité par rapport à mon prédécesseur, maintenant dans l'opposition. Revanchard comme je le connais, il va chercher à monter en épingle le moindre abus.

— Bien sûr, bien sûr, mais vous savez que nous sommes toujours *border-line* sur certaines attributions de marché, le code est tellement contraignant, les délais légaux pas toujours com-

patibles avec l'urgence des problèmes à traiter et le calendrier politique...

— Je vous paye pour ça, et en cas de pépin, je veux être au courant tout de suite. Le préfet est un ami, je peux lui expliquer un certain nombre de choses, mais encore faut-il que je sois mis au courant. Et pas par la presse !

— J'entends bien.

— J'aimerais que vous participiez au colloque sur les technopôles, jeudi et vendredi.

— Ce jeudi ?

Depuis six mois, Paul Butte passait deux à trois jours par semaine à Paris pour assister à des congrès, des réunions, des colloques qui faisaient le point sur les évolutions réglementaires à venir au niveau local et régional. Concrètement, il prenait le TGV à six heures du matin, pour arriver à neuf heures à Paris où un taxi le déposait devant le lieu de la réunion qui commençait à dix heures pour se terminer à seize heures, avec une pause « plateau-repas » au milieu.

Pendant ce temps, des dizaines de messages s'accumulaient sur son portable, laissés par ses adjoints restés au siège et incapables de trancher des points de détails en son absence. Il passait une partie de sa soirée à essayer de régler ces affaires à distance puis trouvait un restaurant où il mangeait seul à sa table en ne pensant à rien.

Il rentrait le vendredi soir ou le samedi matin, et constatait en repassant au bureau que la pile des parapheurs dépassait l'écran de son ordinateur.

— Oui, ce jeudi, pourquoi ? Vous aviez autre chose de prévu ?

— Je... Non, non, je vais y aller, sans problème.

— Vous comprenez que si l'on veut créer de l'emploi dans notre région, il ne faut rater aucune occasion. Si on ne le fait pas, d'autres le feront et c'est chez eux que les entreprises s'installeront.

— Je sais bien. Nos services travaillent d'arrache-pied sur l'attractivité du territoire. J'ai d'ailleurs fait en sorte que chaque service, chaque agent se sente personnellement impliqué dans ce projet. Du factotum qui repeint les barrières autour du lycée Victor Hugo jusqu'au directeur de la communication, j'ai bien insisté sur ce point lors de la réunion de présentation de l'équipe de Direction du mois de juin.

— Parfait. Alors, il n'y a plus qu'à... Nous avons terminé ?

— Attendez, je vous avais parlé de cette méthode de travail...

— Ah oui, « pulseur » ?

— P.O.W.E.R.

— Voilà, c'est ça. Et bien ?

— Si vous en êtes d'accord, j'ai pris contact avec un consultant pour mettre en œuvre cette méthode au sein de nos services.

Tout en se levant, et en mettant la main à sa poche pour sortir son téléphone portable qui s'était mis à vibrer, le président répondit :

— Ok, c'est d'accord. Faites venir ce gars.

Puis il sortit, sans même saluer le directeur qui resta quelques instants seul à la table ronde qui se trouvait dans son bureau. Il pensa en souriant à son ami Victor Lodz qui venait

sans le savoir de remporter un marché important pour lancer sa méthode P.O.W.E.R.

Enfin, il se leva, se raidit et appela sa secrétaire d'une voix sèche et autoritaire. Celle-ci sursauta, elle n'avait pas vu que le Président était déjà parti, elle raccrocha promptement son téléphone et accourut dans le bureau du D.G..

— Trouvez moi un train pour jeudi.

— Pour Paris ?

— Évidemment pour Paris, et faites-moi inscrire sur le colloque des technopôles ou je ne sais quoi.

— C'est où ? Organisé par qui ?

— Débrouillez-vous pour me trouver ça, et faites en sorte que tout soit prêt. Informez aussi le directeur de l'urbanisme. Qu'il me fasse une note sur le sujet.

— Très bien.

— Et puis appelez-moi Victor Lodz et passez-le moi.

— Tout de suite ?

— Et bien oui, tout de suite ! Pas demain !

Victor Lodz était en train d'essayer de modifier la sonnerie de son portable quand il lui sonna dans les mains. Il sursauta et faillit faire tomber l'appareil, il le rattrapa in extremis et décrocha.

— Allô ? Victor ? C'est Paul.

— Paul...

— Paul Butte.

— Ah, salut Paul, quoi de neuf ?

— Tu travailles toujours sur ta méthode P.O.W.E.R. ?

— Ma méthode... Oui, bien sûr.

— Alors on a besoin de toi au Conseil Régional. Est-ce que tu pourrais nous faire, pour commencer, une petite présentation pour l'équipe de direction ?

Victor se redressa, éteignit la télévision et mit de l'ordre sur la table basse qu'il avait devant lui comme si soudain, son inter-

locuteur pouvait surprendre son désœuvrement et douter de ses compétences professionnelles.

— Une présentation ? Oui, bien sûr, sur une journée ?

— En une demi-journée, ça ne passe pas ?

— Ah, tu sais, une demi-journée, pour peu qu'il y ait des questions, des doutes à lever...

— Ok, tu me fais un devis pour une journée. On peut faire ça quand ? La semaine prochaine ?

Victor feuilleta un agenda quasi-vidé et fit semblant de devoir caser le rendez-vous dans un planning déjà chargé.

— Je peux éventuellement décaler un truc que j'ai mardi...

— Ça m'arrangerait plus mercredi. Le mardi, on a notre réunion hebdomadaire avec les syndicats, déjà. D'ailleurs, il faudra que je les prévienne.

— Mercredi, voyons... Hmm, j'ai déjà deux rendez-vous, mais je vais voir ce que je peux faire.

— Il me faut une réponse aujourd'hui.

— Non, c'est bon, je vais me débrouiller. C'est ok pour mercredi.

Il nota dans la colonne du mercredi qui était vierge, comme toutes les autres de cette semaine, « Présentation POWER, Conseil Régional ».

— J'attends ton devis. Ton site web est à jour ? Je peux trouver de la doc pour montrer aux représentants du personnel ?

— Oui, oui, tu trouveras tout ce qu'il faut, tu as l'adresse ?

— Oui, je l'avais gardée depuis l'autre fois. Tu as vu ? Je t'ai renvoyé l'ascenseur, comme je te l'avais dit !

— Oui, merci. Sympa.

— C'est moi. Je te laisse, j'ai un connard qui m'attend devant mon bureau. On n'est jamais tranquille.

— Ok, salut.

Victor Lodz raccrocha, savoura un instant le plaisir de voir enfin ses affaires reprendre, puis se jeta sur son ordinateur pour vérifier les informations qui figuraient sur son site web, et les mettre à jour.

Depuis deux ans qu'il avait quitté son poste de commercial dans le domaine de l'électroménager, c'était le premier véritable contrat qu'il décrochait. Après un voyage d'étude de six mois aux États-Unis, il avait monté son cabinet de consultant en « Organisation des entreprises et management participatif », en se basant principalement sur une méthode novatrice qui commençait à percer outre-Atlantique. Il avait ramené de là-bas tous les ouvrages sur le sujet, s'en était imprégné et avait mixé le tout avec son expérience professionnelle pour décliner la méthode en dizaines d'ateliers de formation, plus adaptés à la culture française.

Il était le premier, et le seul à ce jour en France, à proposer des interventions sur ce sujet. Au début, quelques écoles d'ingénieurs l'avaient invité pour intervenir devant leurs élèves et c'est à cette occasion, dans l'une de ces écoles, qu'il avait rencontré Paul Butte.

Puis, ces interventions s'étaient espacées, raréfiées au point de ne représenter plus que quelques heures par mois. Des dizaines d'autres méthodes de management avaient vu le jour et

connu plus de succès. Il passait maintenant l'essentiel de son temps chez lui, à attendre les coups de fil, et avait dû réduire son train de vie pour faire face à la baisse de ses revenus.

Mesurant parfaitement l'opportunité qui s'offrait à lui de relancer son affaire, il sortit de la léthargie qui l'habitait depuis sa dernière prestation qui remontait à deux semaines. Il entreprit un tri méticuleux de ses supports de cours, relut le document qui lui servait d'introduction à la méthode et en corrigea quelques mots qui lui semblaient mal adaptés au contexte public dans lequel il allait devoir évoluer au Conseil Régional.

Après quelques heures de travail, il prit une douche, se rasa soigneusement, et s'observa dans la glace de longues minutes. Il avait retrouvé tout son entrain d'antan, et la foi qui l'animait à son retour des États-Unis, quand il s'imaginait déjà embaucher plusieurs associés pour sillonner la France et colporter la méthode P.O.W.E.R. partout où cela était possible.

Il prépara un devis, et l'envoya par fax au Conseil Régional. Quelques minutes plus tard, il reçut un accusé de réception et s'émerveilla une fois de plus de la technologie qui lui permettait de faire tout ça depuis chez lui. Même le bruit caractéristique du télécopieur lui semblait mélodieux aujourd'hui.

Il sortit alors pour s'acheter un nouveau costume.

De retour de réunion, Sébastien et Frédéric rejoignirent leur poste de travail. Ils occupaient le même bureau, face à face derrière l'écran de leur micro-ordinateur, ils reprenaient le cours normal de leur journée.

— J'ai failli gagner, dit Sébastien.

— C'est le jeu, ma pauvre Lucette.

— Par contre, tu as vu la tête de Gravart, quand tu as parlé de la pile à combustible ?

— Il était vert. Enfin, je le comprends, imagine qu'on se lance là-dedans, ça retomberait encore sur lui !

— Non, mais c'est n'importe quoi, à part lui, personne n'a fait attention à ce que tu as dit. On était tous assommés par la longueur de la réunion, je crois même que le DirCom a dormi.

— C'est clair qu'il ne doit pas avoir des nuits faciles en ce moment...

Ils se moquèrent en riant des mésaventures conjugales de leur collègue puis se concentrèrent chacun sur leur moniteur pour lire leurs courriers électroniques.

Le silence était à peine perturbé par les ventilateurs des machines et les clics irréguliers des souris quand deux ombres se présentèrent derrière la porte vitrée de leur bureau. Malgré le verre dépoli qui troublait l'image, on pouvait voir distinctement que l'une des deux silhouettes avait les jambes nues jusqu'au-dessus des genoux, ce qui ne manqua pas de surprendre les deux ingénieurs, habitués à ne voir que des hommes en costume ou, plus rarement à cet étage, en bleu de travail.

Une ombre frappa. C'était Liliane, la directrice des ressources humaines, accompagnée d'une jeune fille jusqu'alors inconnue dans l'entreprise.

— Bonjour, ou plutôt « re-bonjour » les garçons, je fais le tour des services pour vous présenter ma nouvelle recrue, qui va s'occuper notamment de la gestion de vos congés.

— Nos congés à nous ? interrogea Frédéric.

— Les congés de tout le monde, dont les vôtres, même si vous n'en prenez guère.

— Ça peut changer, ironisa Sébastien en souriant à la demoiselle aux jambes nues.

— Et comment vous appelez-vous ? ajouta Frédéric.

— Élodie, répondit timidement l'intéressée en esquissant un sourire gêné.

— Alors, bienvenue chez Automobile Composants, Élodie. Moi c'est Sébastien, lui c'est Frédéric, on fait partie du pôle R&D.

— Pourquoi tu dis « on fait partie », il n'y a que nous au pôle R&D, trança Frédéric.

— Oui, donc nous *sommes* le pôle Recherche et Développement, précisa Sébastien.

— Ça veut dire quoi ? demanda innocemment Élodie.

— Ben... On recherche et... On développe, compléta sans conviction Frédéric.

— On s'occupe de ce qui est technique et que les filles ne peuvent pas comprendre, ajouta Sébastien en riant.

Là-dessus, Liliane regarda sa montre et invita Élodie à continuer la visite. Elles sortirent toutes les deux en refermant la porte. Les deux hommes regardèrent longuement les genoux flous s'éloigner à travers la vitre comme un médecin regarde une radiographie à la lumière pour deviner ce qu'elle lui cache.

— Mais t'es con, d'avoir dit ça ! s'énerva Frédéric.

— De quoi ? s'étonna Sébastien.

— « Les filles ne peuvent pas comprendre », tu n'as pas plus condescendant ?

— Oh, ça va, je ne me gêne plus avec Liliane, depuis le temps, et toutes les conneries qu'elle a déjà dit devant nous, et particulièrement en réunion...

— Je ne te parle pas de Liliane.

— Ah... Ah, mais ok, c'est bon, j'ai compris...

— T'as compris quoi ?

— Non rien, rien...

— Bon, je te rappelle que tu me dois une pizza et qu'il est déjà midi.

— Déjà ? Bon sang, je n'ai rien eu le temps de faire ce matin.

— Pourquoi tu avais quelque chose à faire ?

— Ben... non. Mais c'est une façon de parler.

Ils éteignirent leur écran et prirent leur veste. En passant la porte, Frédéric ne put s'empêcher de se demander à quoi ressemblait sa silhouette à lui, vue de l'extérieur à travers la vitre dépolie, quand il était avachi sur son bureau comme tout à l'heure.

Et puis il se demanda quelle était la pizza la plus chère qu'il pouvait prendre au restaurant d'en face.

Paris - Jeudi 9 septembre 2004

Paul Butte détestait la capitale. Ce n'était pas tant le fait de s'y rendre presque chaque semaine pour des réunions soporifiques, qu'en raison des souvenirs amers qui le hantaient dans cette ville.

Dans le taxi qui se frayait une place dans les bouchons pour l'emmener dans l'une des nombreuses annexes de la Mairie de Paris où se tenait la réunion à laquelle il devait assister, il regardait les passants en craignant de voir son ex-femme au bras d'un inconnu. En fait, il n'avait jamais été marié, mais il ne voyait pas comment nommer autrement celle avec qui il avait partagé plusieurs années de sa vie. « Ex-conjointe », « ex-petite-amie », « ex-copine », passés quarante ans, tout lui sonnait faux, anachronique, inadapté.

Ils vécurent ensemble à Paris pendant cinq ans, jusqu'à ce qu'elle le quitte définitivement. Il travaillait alors à la « Grande Couronne », le centre interdépartemental de gestion de Versailles, où il était chef de service. Il arrondissait ses fins de mois

en donnant des cours de droit public dans des grandes écoles de la région parisienne. C'est là qu'il avait rencontré Victor Lodz, et que ce dernier lui avait sauvé la vie. Plus exactement, il lui avait servi d'alibi alors qu'il dînait avec l'une des élèves peu farouche de l'ENSAE².

Cela n'avait fait que retarder le moment où son ex-femme eût connaissance de ses liaisons secrètes. Elle l'apprit quelques semaines plus tard, lorsqu'elle le croisa dans un centre commercial en charmante compagnie. En la voyant, il avait eu cette attitude irrespectueuse et détestable envers sa maîtresse du jour : comme dans un réflexe de survie égoïste, il l'avait poussée d'une main ferme pour l'éloigner de lui et faire comme si de rien n'était. C'était précisément ce geste qui avait mis fin à leur relation. Peut-être sa compagne officielle d'alors aurait-elle fini par accepter la trahison, mais pas de partager sa vie avec un être mesquin, un lâche.

Il prit ce poste de Directeur Général en province pour s'éloigner de Paris, en ignorant qu'il y retournerait presque toutes les semaines et qu'à chaque fois, son taxi passerait devant le centre commercial qui fut le théâtre de la fin de sa relation.

La voiture arriva enfin devant le centre administratif Morland, où d'autres directeurs de conseils généraux et régionaux discutaient déjà. Il considéra avec dédain ceux qui ne portaient pas de cravate. Ils étaient minoritaires et discutaient souvent ensemble. En sortant du taxi, il mit immédiatement la main à sa poche pour en sortir son téléphone portable et fit semblant d'avoir une conversation avec l'un de ses adjoints pour éviter de saluer ses semblables, et pour se donner une contenance. Depuis qu'il ne fumait plus, il ne savait plus quoi faire de ses mains en pareilles circonstances.

2 ENSAE : École Nationale de la Statistique et de l'Administration Économique

Les portes automatiques, qui étaient verrouillées jusqu'alors, s'ouvrirent enfin, il put faire semblant de raccrocher et entra dans le hall où des pancartes écrites en police « Comic Sans MS » indiquaient la salle dans laquelle le colloque avait lieu.

Le chef de cabinet de Renaud Dutreil, ministre de la fonction publique et de la réforme de l'État, introduisit la séance avec un discours de quelques minutes totalement creux, puis laissa la place à quelques personnes de son équipe qui animèrent le reste de la journée.

Il était question des technopôles, ces territoires qui regroupent un certain nombre d'entreprises et de laboratoires qui œuvrent sur un même projet scientifique ou technologique. L'expérience de Sophia Antipolis fut prise comme exemple tout au long de la journée et le but était d'inciter les directeurs participant au colloque à multiplier les expériences de ce type dans leurs régions, sachant qu'ils pourraient alors bénéficier de subventions d'État non négligeables pour les aider à mener à bien ce type de projet.

Dès lors que le mot « subvention » fut prononcé, les oreilles des directeurs se dressèrent et leur attention jusqu'ici toute relative devint réelle. Leurs collectivités déjà criblées de dettes peinaient à faire face aux dépenses toujours plus importantes engendrées par des politiques pas toujours efficaces. Mais surtout, la manne financière de l'État était souvent l'occasion d'améliorer le quotidien, bien au-delà des projets qu'elle était censée couvrir. Il n'était pas question directement d'enrichissement personnel, mais bien d'amélioration des conditions de travail : matériel neuf, ordinateurs, voitures de service... Il était extrêmement facile d'utiliser des miettes de subventions nationales pour financer, à la marge, ce genre de choses.

Paul Butte, comme ses collègues, avait capté le message, et comprenait enfin pourquoi son Président l'avait envoyé à ce

colloque. Il commença à prendre quelques notes et à imaginer une déclinaison de ce type de projet dans sa région. Il pensa immédiatement à une activité bien précise qui pourrait faire l'objet d'un technopôle. Il nota sur un coin de feuille pour ne pas l'oublier : « appeler JCC ».

Jean-Clément Charles recevait Thomas Flesque dans son bureau. Le tout nouveau contrôleur de gestion n'avait rejoint Automobile Composants que depuis quelques jours, mais il était temps de lui expliquer ce qu'on attendait de lui.

Thomas Flesque, comptable de formation, attendait cette réunion avec impatience. L'intitulé du poste et les différents entretiens qu'il avait eus avant son embauche ne l'avaient que peu renseigné sur ce qu'allaient être ses missions réelles. Bien sûr, il avait caché ses incertitudes et fait semblant de savoir exactement ce qu'il devait faire et d'être l'homme de la situation. C'est d'ailleurs ce qui convainquit le P.D.G. de l'embaucher lui, plutôt qu'un autre : il aimait l'assurance et détestait le doute.

Il faisait frais pour un mois de septembre et le grand bureau de Jean-Clément Charles était mal isolé. Thomas Flesque, en bras de chemise, essayait de cacher tant bien que mal les frissons qui lui parcouraient le dos, ce qui lui donnait un air contrit. Le P.D.G., qui avait gardé sa veste en connaissance de cause, repéra cette faiblesse et s'en servit pour asseoir son autorité. Il se posta face à lui, et écarta les épaules pour occuper la majorité du champ de vision du contrôleur de gestion.

Jean-Clément Charles exposa ses attentes, méthodiquement, calmement mais fermement. Son entreprise, comme toutes les autres, avait pour objectif de faire du profit. La mission principale du contrôleur de gestion était de faire en sorte de maximiser ce profit en pointant du doigt les économies à réaliser, et en participant aux choix stratégiques de développement de l'entreprise. Grâce à ses compétences en comptabilité, et sa facilité à donner du sens aux chiffres, Thomas Flesque devait faire des propositions permettant de réaliser dans un délai d'un an, une augmentation des bénéfiques de trois pour cent, seuil au-delà duquel son poste devenait rentable pour l'entreprise.

En creux, le P.D.G. venait d'expliquer à son employé la condition pour que son contrat d'un an soit renouvelé. C'était une menace à peine voilée, et Thomas Flesque l'avait bien prise comme telle, même si ses tremblements n'avaient rien à voir avec de la peur. La chair de poule faisait dresser les poils de ses avant-bras. Il les croisa rapidement pour ne pas que cela se vît.

Jean-Clément Charles précisa ses attentes : dans un premier temps, il s'agissait d'améliorer le fonctionnement interne de l'entreprise, sans toucher au processus de fabrication. Les domaines concernés étaient donc la gestion des ressources humaines, la facturation, l'organisation générale, le stockage des matériaux... L'amélioration du processus de fabrication restait sous la responsabilité du directeur concerné, Flesque ne devait pas y toucher.

Le P.D.G. ménageait ainsi la susceptibilité de son directeur de la fabrication qui avait passé l'essentiel de sa vie professionnelle à optimiser la production, et qui aurait sans doute très mal vécu une telle mise à l'index.

Le téléphone sonna et interrompit l'entretien qui était sur le point de se terminer. Jean-Clément Charles se leva pour décro-

cher et dès qu'il tourna le dos, le contrôleur de gestion frotta discrètement ses mains contre ses bras pour se réchauffer.

— Allô ? Oui ? Paul Butte demande à me parler ? Mais qui c'est Paul Butte ? Ah oui. D'accord. Faites le patienter.

Il reposa le téléphone sur son bureau et se tourna à nouveau vers Thomas Flesque.

— Nous avons terminé ?

— Euh... Je... Oui, je crois.

— Si vous avez des questions, vous savez où me trouver...

— Très bien.

Thomas se leva et se dirigea vers la porte pour sortir, mais Jean-Clément Charles le rappela.

— Au fait...

— Oui ?

— La prochaine fois... Gardez votre veste.

L'employé acquiesça en souriant puis sortit du bureau en maudissant le froid, son patron et la terre entière à ce moment précis.

Le P.D.G. reprit le téléphone et dit à sa secrétaire :

— Passez-le moi.

- Tiens, je prendrais bien mon vendredi, moi !
- De quoi ? s'étrangla Sébastien.
- Je vais prendre un jour de congé, demain.
- Mais... Mais pour quoi faire bon Dieu ?
- Ben... Cela me fera un grand week-end, je suis un peu fatigué ces temps-ci.
- Fatigué ? Mais de quoi ?
- Quoi ? De quoi ?
- Qu'est-ce qui te fatigue tant que ça ?
- Mais je ne sais pas moi. Il y a longtemps que je n'ai pas pris de vacances.
- Longtemps ! La boîte était fermée tout le mois d'août !
- Oui, mais voilà, ce n'est pas des congés que j'ai pris. On me les a imposés. Moi ce que je voudrais, c'est prendre un jour de congé. J'ai quand même le droit ?
- N'importe quoi !

Les deux ingénieurs avaient l'habitude de s'écharper à la moindre divergence de vue. Le ton montait rapidement mais pour une bonne part, c'était de la simulation, du théâtre. Depuis leur embauche, il y a cinq ans, ils n'avaient ni l'un ni l'autre posé un seul jour de congé, se contentant des trois semaines de fermeture annuelle de l'usine, en août.

Célibataires tous les deux et éloignés de leur famille, leur vie sociale était inexistante. Ils faisaient un peu de VTT ensemble, participaient à quelques randonnées organisées par les clubs cyclistes locaux, organisaient des LAN party³ avec des amis et mangeaient des pizzas. De temps à autre, ils allaient au cinéma, mais de moins en moins depuis qu'internet leur permettait de télécharger gratuitement des films entiers, parfois avant leur sortie en salle.

L'essentiel de leur temps, il le passait au bureau, où ils menaient une double-vie : d'une part, ils exerçaient leur métier avec talent et sans qu'on puisse leur reprocher quoi que ce soit, mais d'autre part, ils utilisaient la connexion internet de l'entreprise pour entretenir, à tout moment de la journée, leur existence virtuelle sur ce réseau. Contributeurs occasionnels de Wikipédia⁴, modérateurs sur plusieurs forums de discussion, adeptes de jeux en ligne, ils passaient rarement plus de huit heures sans se connecter, même la nuit.

Sébastien ne comprenait pas, dans ce contexte, l'intérêt de prendre un jour de congé, ou plutôt comprenait-il très bien que ce n'était nullement une question de fatigue.

— C'est juste pour voir Élodie, hein ? demanda-t-il.

— Élodie ? C'est qui Élodie ? répondit-il en feignant l'étonnement.

3 LAN Party : session de jeu vidéo en réseau.

4 Wikipédia : encyclopédie sur internet écrite par les internautes eux-mêmes.

— Allez, c'est bon, j'ai compris.

— T'es vraiment lourd, toi. Allez, je te laisse, je monte.

Frédéric gravit rapidement les quelques marches qui le séparaient de l'étage supérieur où le service des ressources humaines avait ses bureaux. Il arriva essoufflé dans le bureau d'Élodie qu'il reconnut aussitôt et dont il ne put s'empêcher à nouveau de remarquer les jambes dénudées sous son short noir. Visiblement, elle n'était pas sensible au froid qui régnait dans les bureaux.

Elle était en train de ranger des dossiers dans un placard en face de la porte où se tenait Frédéric. Elle l'entendit ahaner dans son dos et se retourna en souriant.

— Bonjour.

— Bon...jour, souffla-t-il péniblement. Mais ce n'était pas seulement l'effort physique qu'il venait de faire qui l'empêchait de parler distinctement.

— Que puis-je pour vous ?

— Eh bien, je... C'est-à-dire que je voudrais... Poser un jour de congé avec vous. Enfin, je veux dire...

— Vous avez rempli le petit papier ?

— Le petit papier ?

— Le formulaire bleu des demandes de congés.

— Il y a un formulaire ?

— Oui, tenez.

Elle lui tendit un formulaire bleu, format A5. Décontenancé, il le prit et tourna les talons pour aller le remplir dans son bureau, mais elle le retint :

— Vous pouvez le remplir ici. Ce n'est pas très long.

Elle lui prêta un stylo qu'il regarda d'abord comme un bijou. Puis il le prit dans ses mains avec attention. C'était un stylo somme toute assez banal, mais un peu plus *design* que les vieux BIC qu'il utilisait généralement. Cela lui rappela vaguement les stylos-plumes de toutes les couleurs qui encombraient les troussees des filles au lycée. Il n'avait ensuite plus eu de filles dans sa classe, ni dans son entourage proche, depuis le bac.

Il commença à remplir le ticket, mais fit une rature monstrueuse en écrivant son propre nom. Il essaya bien de rattraper le coup, mais rapidement, cela devint complètement illisible. Il demanda, confus, un autre formulaire qu'il rata à nouveau. Il s'excusa, puis réussit enfin à en remplir un troisième, qu'il rendit à la demoiselle.

— C'est pour demain ? s'étonna-t-elle ?

— Je... Oui... Pourquoi ?

— Normalement, il faut en faire la demande une semaine avant. Au moins.

— Ah bon ? Je ne savais pas que c'était interdit. Tant pis je vais...

— Non, mais j'imagine que vous avez une bonne raison pour faire ça en urgence. Je vais le faire signer aujourd'hui par monsieur Charles, cela ne devrait pas poser de problème. Il est dans un bon jour.

— Ah ? Vous êtes sûre ? Sinon, je peux repasser demain et trouver un autre jour à prendre.

Il se rendit compte de l'absurdité de cette phrase en la prononçant. Il voulait bien passer demain et tous les jours suivants s'il le fallait, il lui manquait juste un prétexte pour le faire. Mais il devait garder un semblant de cohérence pour ne pas passer pour un débile aux yeux d'Élodie.

— Enfin bref... finit-il par dire pour s'interdire lui-même de continuer.

— Ne vous inquiétez pas. Je m'occupe de tout.

— Parfait. À demain alors ?

— Non : demain vous serez en congé, répondit-elle en fronçant les sourcils.

— Ah mais oui...

Puis il partit sans demander son reste, en secouant la tête de dépit et en se cognant l'épaule dans l'encadrement de la porte. Il s'en voulait énormément d'avoir raté cette occasion de séduire cette fille par son intelligence et son assurance.

Il ignorait que, de son côté, Élodie avait précisément apprécié ses maladresses et sa gêne à ce moment.

Mardi 21 septembre 2004 – Hôtel du Conseil Régional

Jean-Clément Charles se présenta à l'accueil du Conseil Régional à 14h00 pile, heure à laquelle il avait été invité par Paul Butte, directeur général du Conseil Régional pour une réunion de travail. Il n'avait pas bien compris ce que l'administration lui voulait, et se méfiait des fonctionnaires comme de la peste ; il adopta donc une attitude défensive.

L'hôtesse d'accueil le conduisit dans les dédales du bâtiment qui datait du XVIII^{ème} siècle. Le parquet stratifié suivait avec peine les murs qui encadraient les couloirs biscornus. Des radiateurs gigantesques tentaient en vain de réchauffer les trois mètres sous plafond. Jean-Clément Charles imagina la facture de chauffage colossale acquittée chaque année par les contribuables dont il faisait partie. Cette pensée acheva de le mettre de mauvaise humeur, ses épais sourcils se rapprochèrent de ses yeux et son visage entier semblait maintenant être fermé comme une porte de prison.

Il pénétra dans le bureau de Paul Butte avec un sourire minimal de politesse, et jaugea son interlocuteur qu'il n'avait pas encore croisé professionnellement.

L'œil vif, correctement habillé, plus jeune que lui, et sur son terrain, il allait devoir user de stratagèmes pour garder l'ascendant, poser correctement sa voix, jouer la carte de la sagesse acquise par l'expérience et attendre que Paul Butte dévoile son jeu. Chaque entretien en face à face était un duel. Il n'en perdait jamais aucun.

Paul Butte se leva et accueillit son invité exagérément chaleureusement. Une bonne part de son avenir professionnel immédiat reposait sur les épaules de cet homme. Il devait le mettre impérativement de son côté.

La fille de l'accueil laissa les deux hommes après leur avoir proposé une boisson chaude qu'ils refusèrent tous les deux. Trop d'incertitudes planaient de part et d'autres pour se permettre de partager ce minuscule moment d'intimité. C'était prématuré.

Paul Butte fit asseoir Jean-Clément Charles à sa table de réunion, après avoir débarrassé les quelques dossiers qui s'y entassaient, et se posta face à lui, avec un sourire de façade à peine tendu.

— Merci d'avoir répondu à mon invitation et d'avoir trouvé si vite un trou dans votre emploi du temps pour venir nous voir. Nous ne nous sommes pas encore rencontrés alors je vais me présenter brièvement : je suis Paul Butte, directeur général du Conseil Régional depuis l'élection de François Pernier à sa présidence.

— Enchanté. Jean-Clément Charles, P.D.G. de Automobile Composants.

Ils échangèrent leurs cartes de visite dans un geste rituel un peu ridicule, puis reprirent le cours de la discussion.

— Vous vous demandez sans doute pourquoi je vous ai fait venir, et je vais bien sûr vous l'expliquer tout de suite : vous n'êtes pas sans savoir que les collectivités locales ont comme mission principale de garantir l'attractivité de leur territoire et à ce titre, cherchent par tous les moyens à faciliter la création et le maintien des entreprises sur la région.

Jean-Clément Charles acquiesça tout en se disant que la majeure partie de son chiffre d'affaires s'évaporait dans des taxes locales qui servaient à chauffer inutilement le bureau gigantesque dans lequel il se trouvait actuellement. Mais il était trop tôt pour être désagréable, il garda cet argument pour plus tard, si le besoin s'en faisait sentir.

— De nouvelles réglementations et de nouvelles opportunités s'offrent à nous chaque jour et c'est mon rôle de faire en sorte que notre région n'en rate aucune. Est-ce que vous avez déjà entendu parler des « pôles de compétitivité » ?

— Non.

— C'est normal, c'est tout nouveau. Il s'agit de rassembler en un seul lieu les entreprises, les établissements d'enseignement supérieur et les organismes de recherche publics ou privés qui peuvent ainsi travailler en synergie.

— En quoi cela peut-il concerner Automobile Composants ?

— Vous êtes parmi les industries qui font la fierté de notre région mais votre secteur a subi ces dernières années des changements importants, tant dans la réglementation que dans les pratiques industrielles et commerciales, qui l'ont placé dans une situation économique peu enviable. Il s'agit, pour le gouverne-

ment et pour les collectivités locales qui soutiennent ces projets, de réactiver le tissu industriel en apportant des aides sous différentes formes, dans un cadre bien défini.

— Des aides ? Vous voulez dire des subventions publiques ?

— Oui. Mais pas seulement. Nous pouvons aussi faciliter votre implantation dans de nouveaux locaux, développer les filières d'enseignement supérieur correspondant à vos besoins futurs...

— Très bien. C'est intéressant, mais quelle est la contrepartie ? Et comment voyez-vous les choses pour ce qui est de mon entreprise ?

— Évidemment, c'est très encadré. Il ne s'agit pas de distribuer de l'argent public en le jetant par les fenêtres. Dans un premier temps, il s'agit de répondre à un appel à projets national. Il y a un cahier des charges, et nous devons trouver, ensemble, un projet qui y correspond. Si notre dossier est retenu, l'État participera au financement de ce projet.

— En somme, il s'agit d'encourager le privé à travailler main dans la main avec le public et de partager nos objectifs.

— En quelque sorte. Je ne vous cache pas que les collectivités et les entreprises qui se sont lancées là-dedans ne le regrettent pas. Mais je ne vous force pas la main, si ce n'est pas avec Automobile Composants, ce sera avec une autre entreprise de la région que nous lancerons ce type de projet.

— Bien sûr. Il faut que j'étudie cette question de près. Nous avons un peu de temps ?

— Assez peu. L'idéal serait d'avoir ficelé le dossier avant la fin de l'année. Partant de là, je dois savoir si vous êtes d'accord avant la fin du mois. Et bien sûr, si vous avez un projet d'envergure qui pourrait correspondre au cahier des charges.

— Des projets, nous en avons. Ce n'est pas ça qui manque.

— Dans ce cas, j'attends un coup de fil de votre part d'ici une semaine ?

— Où est-ce que je peux trouver plus d'informations sur ces pôles de compétitivités ?

— Je crois qu'il y a un site internet dédié.

— Vous n'avez pas une brochure ?

— Ah non, je crois qu'ils n'ont pas encore eu le temps d'éditer une « brochure ».

Il prononça le mot comme s'il était désuet et obsolète tout en se levant, souriant. Jean-Clément Charles fut surpris par cette manière un peu insolite et malpolie de mettre fin à l'entretien, mais comprit rapidement que son interlocuteur tentait de mettre en cause sa capacité à s'adapter au modernisme.

Il se leva à son tour, et répliqua à cette attaque à peine dissimulée par une simple phrase :

— Dès que j'ai du nouveau, je vous envoie un e-mail.

Jeudi 30 septembre 2004 – Automobile Composants

Thomas Flesque corrigea une dernière faute de frappe sur son fichier powerpoint et prit son ordinateur portable sous le bras pour rejoindre la salle de réunion où l'attendaient déjà quelques personnes.

C'était sa première présentation, ses premières propositions, son baptême du feu. Il savait que beaucoup de ses nouveaux collègues se feraient une idée définitive de ses compétences à cette occasion.

Il entra dans la salle non sans appréhension, mais fut soulagé de voir que Jean-Clément Charles n'était pas encore là. Il installa maladroitement son ordinateur et le vidéo projecteur en nouant les câbles si bien que sa souris n'avait que quelques centimètres carré pour se déplacer au bout de son fil. Il mit au point l'image projetée sur le mur en face de lui, vérifia une dernière fois sa présentation et fit semblant d'attendre calmement, en souriant, que tout le monde prît place autour de la table.

Jean-Clément Charles arriva en même temps que Jean-Pierre Gravart, le directeur de la fabrication, avec qui il semblait tenir une discussion animée. Les autres participants, huit au total, étaient maintenant tous assis, les yeux rivés vers le mur-écran qui diffusait pourtant une image fixe sur laquelle on pouvait lire « optimisation des processus », en dessous du logo rouge d'Automobile Composants et tout en bas, en petit, le nom de l'auteur de la présentation.

Le P.D.G. salua Thomas Flesque qui s'était levé poliment à son arrivée, et lança un « bonjour » à la cantonade aux autres personnes présentes. Gravart s'assit sans dire un mot et sortit un calepin où il nota immédiatement la date et l'heure, ainsi que le nom des participants à la réunion, qu'il regarda l'un après l'autre. Son regard s'arrêta plus longuement sur Thomas Flesque dont il n'avait pas encore retenu le nom, mais il le trouva sur l'image projetée au mur avec soulagement. Il lui aurait coûté de devoir lui demander publiquement de décliner son identité. Cela ne se faisait pas.

Jean-Clément lança la réunion en rappelant brièvement le contexte économique difficile et les missions du nouvel employé, puis il lui passa la parole. Flesque gardait un sourire forcé sur son visage et masqua tant qu'il le pût le stress qui faisait trembloter sa voix.

À l'exception du P.D.G. qui semblait être occupé à autre chose, tout le monde fixait le mur avec une attention béate. Flesque commença sa démonstration.

— Bonjour et merci d'être venus. Comme vous le savez, Automobile Composants, comme tous ses concurrents directs, doit rationaliser ses dépenses et augmenter sa productivité pour faire face à la crise du secteur et éviter les délocalisations. Il y a des coûts directs qui sont faciles à évaluer mais difficiles à maîtriser : la matière première, la masse salariale, les taxes ; mais il y

a des coûts cachés plus insidieux qui plombent parfois nos revenus sans qu'on puisse clairement les identifier. Mon rôle ici est de mettre le doigt sur ces trous pour colmater les fuites.

Il jeta un œil à son auditoire pour percevoir les réactions à cette métaphore faible qu'il avait pourtant travaillée toute la nuit. Il avait d'abord songé à « mettre le doigt sur ces problèmes », mais il ne s'agissait pas à proprement parler de problèmes, et il avait eu peur que certains se sentent froissés qu'on découvre des problèmes dans leur quotidien sans qu'ils s'en fussent eux-mêmes aperçus.

Personne ne bougea, et à vrai dire, il lui sembla à ce moment qu'il aurait pu dire n'importe quoi sans que les participants ne réagissent. Il poursuivit néanmoins :

— Après m'être entretenu avec certains d'entre vous, j'ai cru comprendre que vous rencontriez des difficultés avec le stockage des pièces. Nos locaux ne sont pas extensibles et pourtant Automobile Composants diversifie ses activités depuis maintenant plusieurs années, multipliant ainsi la nécessité de stocker des pièces de plus en plus diverses et nombreuses. Dans le même temps, j'ai pu observer un certain nombre de locaux qui ne sont pas ou très peu utilisés, et qui pourraient être réaffectés à d'autres usages. Je pense notamment à la salle de réunion du bâtiment B.

Quelques personnes quittèrent l'écran des yeux pour regarder Flesque, interloqués. C'étaient les utilisateurs principaux de cette salle de réunion. Ils y recevaient les commerciaux de leurs fournisseurs, y tenaient des réunions d'équipe, y examinaient les problèmes qui se posaient dans l'atelier...

Flesque s'attendait à cette réaction et passa à la diapositive suivante qui montrait le taux d'utilisation des deux salles de réunion de l'entreprise.

— Depuis un mois, j'ai fait un relevé précis de l'utilisation des deux salles de réunion. Comme vous le voyez, la salle Armand Peugeot, dont je parle, n'est utilisée que pendant 15 % du temps, tandis que celle où nous nous trouvons en ce moment, la salle André Citroën, est utilisée 50 % du temps. Sachant que les deux salles sont à moins de quarante mètres de distance et qu'elles présentent peu ou prou les mêmes caractéristiques, vous conviendrez que l'ensemble des réunions qui se tiennent dans le bâtiment B pourraient être délocalisées ici.

L'image projetée affichait deux camemberts représentant l'occupation des salles pendant le mois de septembre, et un troisième estimant l'occupation future de l'unique salle de réunion après réaffectation du local « Armand Peugeot » au stockage de pièces. Indiscutablement, il restait encore de la marge puisque la future unique salle de réunion restait disponible plus d'un tiers du temps.

Quelques arguments furent évoqués, mais aucun ne put ébranler la force des chiffres projetés sur le mur. On objecta à Flesque que les plans de l'atelier étaient affichés sur les murs de la salle Armand Peugeot, que les ouvriers rechigneraient à traverser la cour pour rejoindre le bâtiment administratif pour leur réunion d'équipe, avec leurs bleus de chauffe tachés de graisse,... Flesque démonta un à un tous ces arguments auxquels il s'attendait, en prenant soin de rappeler qu'on ne faisait pas d'économie sans sacrifices et que ceux qu'il proposait étaient dérisoires.

Tout en parlant, il vit que Gravart prenait frénétiquement des notes en regardant les graphiques à l'écran. Il s'attendait à une remarque pertinente de sa part, mais elle ne vint jamais.

Puis une autre personne objecta que la salle était également un lieu de convivialité où les employés appréciaient de prendre un café avant d'attaquer leur journée de travail. Flesque prit alors Jean-Clément Charles à témoin, en lui demandant s'il fallait tenir compte de la convivialité et du café des employés dans le cadre de ses missions de contrôle de gestion.

Le P.D.G. qui n'avait pas participé aux échanges jusque-là et qui n'avait pas davantage laissé croire qu'il écoutait la démonstration de Flesque trancha sans aucune hésitation :

— Nous allons réaffecter cette salle en lieu de stockage. Une machine à café sera installée dans l'atelier pour permettre aux gens de discuter autour d'une boisson chaude avant le début de la journée car cela me semble important également.

Puis il ordonna à quelques-uns des participants de s'occuper de ces changements et se leva, mettant fin immédiatement à la réunion.

La présentation de Flesque n'était pas terminée, mais le contrôleur de gestion ne s'opposa pas à ce qu'on levât la séance, cela lui permettait de garder ses autres idées pour une réunion future.

Quelques personnes lancèrent un regard noir à Flesque au moment de sortir de la salle. Il s'y attendait, mais sa position dans l'entreprise l'exposait fatalement à ce genre de réaction. Il n'était jamais facile de réduire les coûts d'une entreprise et d'augmenter la compétitivité. Cela ne pouvait se faire qu'au détriment d'un certain confort et avec l'effort de chacun.

Gravart passa devant lui pour sortir, sans même le regarder. Flesque vit sur son calepin, en dessous des noms des participants et de la date du jour, des dessins techniques qui n'avaient strictement rien à voir avec l'objet de la réunion.

Vendredi 1er octobre 2004 – Conseil Régional

Vêtu de son complet tout neuf, Victor Lodz pénétra confiant dans le hall d'accueil du Conseil Régional. Deux semaines auparavant, devant les directeurs de cette administration, il avait présenté la méthode « POWER » avec brio, et avait décroché du même coup un contrat pour la formation de l'ensemble du personnel concerné de la collectivité, soit plusieurs centaines d'agents.

La première session d'une longue série commençait aujourd'hui. Il avait découpé sa formation en plusieurs ateliers et chacun d'eux ne pouvait accueillir qu'une dizaine de personnes. Cette technique lui permit de gonfler artificiellement la facture en multipliant les frais de déplacement, et d'étaler son intervention dans le temps. Par ailleurs, les petits groupes étaient beaucoup plus faciles à manier, plus attentifs, plus enclins à adhérer au concept car pris à partie et enrôlés personnellement dans le processus de formation.

Sa présentation powerpoint pouvait être déroulée en deux heures mais il en facturait six. Victor Lodz prenait le temps d'écouter avec attention les remarques des agents, et tâchait de rebondir sur les apports de la méthode dans tel ou tel cas précis. Parfois, il inventait des souvenirs de problèmes rencontrés dans une grande entreprise que la méthode avait soi-disant permis de résoudre. Ces expériences fictives lui permettaient de donner du crédit à des concepts qui n'avaient pourtant jamais été utilisés en France, à sa connaissance.

Il adorait le début de son intervention, lorsqu'il révélait la signification de l'acronyme « POWER ». La force des mots était une chose qui le fascinait au plus haut point. Il prenait soin de n'utiliser que des mots positifs pour décrire la méthode. Ce faisant, il empêchait toute critique d'icelle, car on ne peut sérieusement s'élever contre des mots positifs. Si d'aventure l'un de ses élèves s'y risquait, il avait tôt fait de retourner tout le reste de l'auditoire contre lui, précisément grâce à la connotation positive de chacun des mots qui composait l'acronyme.

Quand le sigle dévoilait ses mystères et que tout prenait sens, il aimait observer les réactions de ses élèves.

Project (projet).

Organization (organisation).

Work (travail).

Enhancement (amélioration).

Restart (recommencer)

— Cette méthode a été inventée aux États-Unis dans les années 90, par des spécialistes de l'approche processus, et de la rationalisation du travail. Elle permet à la fois de réduire les coûts et les délais, tout en augmentant la qualité du service rendu et

l'implication des agents. Elle est, bien sûr, particulièrement adaptée à la fonction publique où elle est aujourd'hui très utilisée un peu partout en Europe.

Le discours de Victor Lodz était aussi bien rôdé que mensonger. La méthode n'était qu'une nouvelle variante des travaux de Deming qui dataient des années 1950 et qui avaient débouché sur la démarche qualité et les processus de certification ISO. Personne au monde ne l'utilisait réellement à part quelques groupes de chercheurs impliqués dans sa construction théorique.

Comme toutes les méthodes de management, son application à la lettre conduisait inévitablement à des impasses et à une déshumanisation des rapports de travail, et le moindre écart à la norme détruisait tout son intérêt. Il s'agissait, surtout, de déresponsabiliser les cadres de leurs erreurs de gestion, en impliquant le personnel exécutant dès le début du projet, et en attribuant les décisions impopulaires aux statistiques indiscutables que produisait la méthode. Une réduction d'effectif pouvait ainsi être immédiatement comprise par tous lorsque les mathématiques, réputées neutres et implacables, la dictaient.

Victor Lodz n'avait aucune conscience des conséquences fâcheuses de la méthode POWER. Sur le plan théorique, elle était parfaite et son rôle s'arrêtait à l'enseignement de cette base théorique. Aucun consultant en management n'a jamais été poursuivi pour les erreurs de gestion et les mauvais choix stratégiques qu'il avait indirectement provoqués. De par son statut neutre de formateur extérieur, indépendant de la Direction, il gagnait immédiatement le respect et l'attention des agents formés, d'autant plus qu'il ne manquait pas d'abonder dans leur sens quand l'un d'entre eux pointait du doigt une faute managériale passée de l'équipe de direction.

— Chez nous, on fait plutôt les choses dans l'autre sens, intervint l'un des agents.

— C'est-à-dire ? Interrogea Lodz.

— Le travail est fait, parce qu'on nous demande de le faire tout de suite, parce que le Président en a déjà parlé dans la presse, et c'est seulement ensuite qu'on le planifie et qu'on organise les services concernés !

— C'est précisément dans ce genre de cas que la méthode POWER va vous apporter des réponses concrètes. Et l'équipe de direction, que j'ai rencontrée il y a deux semaines et à qui j'ai dispensé la même formation qu'à vous-mêmes, l'a très bien compris.

— Vous croyez qu'ils vont jouer le jeu ? s'inquiéta l'agent.

— Ce sont eux les demandeurs. Le directeur général lui-même m'a appelé pour organiser ces formations.

Victor Lodz détailla ensuite chacune des phases de la méthode :

Project, c'est la phase prospective en amont de toute nouvelle tâche. Elle permet de définir les enjeux de la mission, les objectifs à atteindre. Cette phase est de la responsabilité du donneur d'ordre, qui doit remplir une fiche complète dont je vous fournirai un modèle. Sans cette fiche, qui va circuler pendant toute la durée du projet, la méthode n'a plus aucun sens.

Organization, c'est la mise en place des équipes qui vont travailler sur le projet. Ce sont les cadres qui s'en chargent, ils définissent les ressources nécessaires pour mener à bien le projet. Ils complètent la fiche et s'engagent sur les moyens humains et matériels à mettre en œuvre.

Work, c'est la réalisation des tâches, sous la responsabilité des personnes qui ont été déterminées par le personnel encadrant. En général, tout le monde comprend bien de quoi il s'agit.

Enhance, c'est la phase d'amélioration où tout le monde, tous les participants au projet, vont compléter la fiche pour trouver des pistes d'amélioration. Tous les points bloquants, tous les problèmes rencontrés doivent être décrits ici pour permettre leur résolution et faciliter les projets futurs.

Restart, ce n'est pas vraiment une phase à part entière, mais cela évoque que les projets futurs s'enrichiront de l'expérience passée. On recommence, certes, mais forts de nos nouveaux acquis.

Victor Lodz termina la séance par un vibrant plaidoyer pour sa méthode :

— *POWER*, la puissance en anglais, mais aussi l'alimentation électrique, l'énergie. On démarre quelque chose de nouveau, chacun des composants, chacun des agents doit être prêt et conscient de la chance qu'il a de faire partie d'une organisation moderne et tournée vers l'avenir.

Les personnes quittèrent la salle après avoir rangé leurs affaires. Victor Lodz éteignit son vidéoprojecteur et savoura dans le silence la qualité de sa prestation du jour. Il rassembla à son tour ses documents et rangea le tout dans sa valise à roulettes. En se retournant pour vérifier qu'il n'avait rien oublié, il vit son reflet dans la vitre : décidément, ce costume lui allait très bien.

Frédéric et Sébastien avaient choisi, comme souvent, de prendre leur repas de midi à la pizzeria d'en face, *Le Vésuvio*. Une table leur était d'ailleurs plus ou moins réservée à cet effet, car le patron était devenu un ami au fil du temps. C'était un restaurant plutôt sordide, mal éclairé et peu spacieux, où il était nécessaire, dès octobre, d'allumer les éclairages, même le midi. Les nappes en toile cirée collaient un peu aux coudes, on osait à peine s'asseoir sur les chaises, mais les pizzas y étaient bonnes, et le personnel sympathique.

Les deux jeunes ingénieurs y étaient donc dans leur élément, et leurs appartements respectifs n'étaient d'ailleurs guère plus accueillants et encore moins lumineux. Entourés par certains de leurs collègues, travaillant principalement à l'atelier, avec lesquels ils n'entretenaient pas de relations particulières, ils discutaient ensemble de ce premier vaisseau privé à voler dans l'espace : le Space Ship One. Frédéric considérait qu'il y avait de meilleures façons de dépenser son argent quand on était milliardaire et commençait à énumérer ses propres rêves quand il stoppa net au milieu d'une phrase.

Sébastien, qui lui faisait face, ne comprit pas immédiatement, mais en suivant son regard, il tomba sur Élodie, qui venait de pénétrer dans le restaurant et était déjà accueillie par Giorgio, qui forçait son reste d'accent italien devant les nouveaux clients, principalement les demoiselles.

Il l'invita à s'asseoir non loin de ses deux collègues et lorsqu'elle les aperçut, hésita un instant avant finalement de leur faire la bise en souriant.

— Vous venez souvent ici ? s'étonna-t-elle, se demandant elle-même pourquoi elle avait poussé la porte de cet endroit glauque.

— Cela nous arrive, répondit Sébastien. Quand on n'a pas le temps de se faire à manger...

— Comme si tu te faisais à manger souvent ! répliqua Frédéric.

Elle déboutonna son imper qui ruisselait d'eau, une pluie froide tombait depuis le matin. Au milieu des effluves de tomates et d'origan, son parfum délicat parvint jusqu'au narines de Frédéric qui prit conscience soudain de l'anomalie que représentait la présence de cette fille dans « leur » restaurant. C'était la seule femme ici, hormis les deux serveuses, mais qui étaient payées pour ça, elles.

— Alors que penses-tu de Automobile Composants, la petite nouvelle ?

Frédéric s'aperçut trop tard du ton étrange de sa question, un brin paternaliste et supérieur, inadapté. Elle ne sembla pas relever.

— Ça va, ça va. Mais j'en ai un peu assez des collègues de mon étage, et du personnel administratif en général. Aujourd'hui, je n'avais pas envie de manger avec eux.

— C'est pour nous que tu dis ça ? s'inquiéta Sébastien.

— Oh non, je ne dis pas ça pour vous. Je ne me permettrais pas, on se connaît à peine.

— C'est vrai que tu n'es pas tombée dans le service le plus... fun. C'est quoi la moyenne d'âge là-bas ?

— Ce n'est pas tant une question d'âge que de mentalité. Tiens, celui qui est arrivé en même temps que moi, là, Flesque. J'ai un peu du mal avec lui. Pourtant il est jeune.

— Ah bon ?

— Il se la joue grand décideur, avec sa petite cravate assortie à la chemise...

Frédéric regarda machinalement la sienne, et vit une monstrueuse tache de sauce tomate à côté d'un bouton, il fit ce qu'il put pour la masquer avec sa main pendant le reste de la conversation.

— Ah oui, il est comme ça Thomas ? interrogea Sébastien.

— Vous le connaissez ?

— On le connaît... comme toi. Ni plus, ni moins. Mais on avait déjà remarqué son air hautain. On en parlait l'autre jour...

— Donc, quand mes collègues ont décidé de l'inviter à manger avec nous, tout à l'heure, j'ai prétexté une invitation familiale, vous me couvrirez ?

— Motus et bouche cousue, affirma Frédéric tout excité à l'idée de partager un secret, même aussi dérisoire, avec cette jolie fille.

Une serveuse passa prendre sa commande, et demanda aux garçons s'ils avaient terminé. Sébastien commençait à se lever, mais Frédéric demanda un second dessert.

— Deux desserts ?! s'étonna Sébastien.

— J'avais très faim aujourd'hui, mais tu peux y aller si tu veux, je te rejoins au bureau, dit Frédéric.

— Moi je vais prendre une salade, ajouta Élodie.

Sébastien lui prit le menu des mains et s'exclama :

— La vache ! J'avais jamais vu qu'ils faisaient des salades, ici !

— Sinon tu en aurais pris ? demanda Frédéric.

— Sûrement pas ! Mais je suis quand même super étonné !

Là-dessus, il enfila son blouson et sortit en courant sous la pluie battante.

Élodie et Frédéric se retrouvèrent seuls sur leurs tables séparées par une allée. La serveuse amena la salade et une mousse au chocolat qu'elle posa devant Frédéric qui fit semblant de saliver. Il n'avait en réalité plus du tout faim, mais se força à plonger sa cuillère dans la masse noire et sucrée.

— Et sinon, avec le patron, ça se passe bien ?

— Je n'ai pas souvent affaire à lui, répondit-elle.

— C'est un brave gars, il est juste un peu trop vieux pour être encore efficace.

— Je le trouve encore très vif d'esprit, très intelligent.

— Oui, bien sûr, c'est loin d'être une truite, mais il ne comprend rien aux nouvelles technologies.

— Une « truite » ?

— Un débile, si tu préfères.

La discussion était malaisée car chaque phrase devait être glissée entre deux bouchées et les deux collègues devaient tourner la tête pour se voir : ils étaient côte à côte et non face à face.

— Tu as de la famille dans le coin ? risqua Frédéric, en mesurant la similitude entre sa phrase et la célèbre et désuète « vous habitez chez vos parents ? »

— Un peu...

La réponse, courte et évasive l'invita à ne pas poursuivre dans cette voie. Il fit du bruit avec la cuillère dans son ramequin pour se donner une contenance, regarda un instant la pluie tomber sur la vitrine sale et teintée du restaurant où les lettres autocollantes de « Vésuvio » partaient en lambeaux.

— Et toi ? finit-elle par demander.

— Moi ? Je viens de l'autre bout de la France, mais j'ai fait mes études dans la région, c'est comme ça que je me suis retrouvé là.

— Tout seul, donc ?

— Bah, j'ai des amis...

— Qui habitent avec toi ? En colocation ?

— Non, non, j'ai mon appart'. Heureusement !

Il devina à ses questions et à son attitude qu'elle n'assumait pas totalement sa situation personnelle. Il en ignorait la raison, mais il essaierait d'en savoir plus. Il l'imagina en instance de divorce, ou pire : déjà engagée dans une relation potentiellement compliquée. Totalement dénué d'expérience dans ces domaines sentimentaux, il n'avait aucun indice auquel se raccrocher. Il observa ses mains. Il ne savait même pas reconnaître une alliance d'une vulgaire bague « décorative ». Elle en avait plusieurs, de l'index à l'auriculaire et sur les deux mains, en argent ou en or.

Elle avait terminé son plat et ne souhaitait pas de dessert, il régla sa deuxième mousse au chocolat et ils sortirent ensemble du restaurant.

Ils traversèrent la route, serrés à deux sous le parapluie d'Élodie, s'éclaboussant l'un l'autre en courant dans les flaques d'eau. Puis ils rejoignirent chacun leur bureau respectif.

Jusque tard ce soir-là, Frédéric revécut la scène au ralenti et sous tous les angles. Le froid, la pluie, mais à l'intérieur si chaud. Il n'avait jamais rien ressenti de tel.

Une réunion exceptionnelle du comité de développement avait été programmée cet après-midi-là. Le cycle habituellement trimestriel avait été rompu, ce qui était particulièrement rare, et n'annonçait rien de bon. Pourtant, Jean-Clément Charles ne semblait pas afficher d'inquiétude sur son visage. Au contraire, il paraissait plutôt détendu, voire enjoué. Le directeur de la communication qui se remettait doucement de sa séparation s'est même demandé si le P.D.G. n'allait pas annoncer son départ en retraite, et envisageait déjà les impacts d'une telle décision sur l'activité de son service et sur son propre avenir dans l'entreprise.

Chacun prenait place autour de la table de réunion quand un groupe d'une petite dizaine de personnes fit irruption dans le couloir. C'était le chef d'atelier accompagné de quelques-uns de ses subalternes et de représentants commerciaux. Ils cherchaient une salle de réunion pour discuter au calme des dernières nouveautés matérielles et techniques proposées par les fournisseurs. Depuis que la salle de l'autre bâtiment avait été réaffectée à d'autres usages, ils devaient utiliser la salle André Ci-

troën eux aussi. Jean-Clément Charles regarda défilier ces gens avec dédain, puis lança à l'attention du chef d'atelier :

— Vous aviez réservé la salle ?

— Non, répondit celui-ci.

— Moi si, répliqua fermement le P.D.G., je vous prie donc de trouver un autre endroit pour tenir votre réunion.

Le chef d'atelier, passablement énervé par la situation, tourna les talons et invita ses collègues à faire de même. La perspective de traverser à nouveau la cour par ce temps pluvieux l'agaçait, mais c'était la seule solution.

Jean-Clément Charles referma la porte de telle sorte que tout le monde comprît bien, à l'extérieur et à l'intérieur de la salle, que la réunion avait commencé. Le silence s'installa et on n'entendit plus que le cliquetis des stylos et le grincement des chaises jusqu'à ce que le P.D.G. prenne la parole.

— Messieurs-dames, je vous ai réunis aujourd'hui de façon exceptionnelle pour vous annoncer un virage important, pour ne pas dire décisif, que va aborder notre société.

Il fit une pause et scruta son auditoire qui était littéralement captivé, sauf Frédéric qui regardait la pluie d'un air songeur. Il poursuivit néanmoins :

— Vous savez comme moi la crise qui frappe notre secteur et vous ne doutez pas, j'espère, de mes efforts pour conduire l'entreprise vers la prospérité malgré les circonstances. Parfois, des opportunités se présentent et il faut savoir les saisir, aussi, j'ai décidé d'accepter la proposition du Conseil Régional de tra-

vailer conjointement à la mise en place d'un pôle de compétitivité autour de notre activité.

— Un pôle de compétitivité ? laissa échapper la directrice des ressources humaines, autant pour connaître le sens de l'expression que pour donner à son patron l'occasion de rebondir sur sa question.

— Parfaitement Liliane, autrement dit, un espace géographique et juridique dans lequel entreprises privées, laboratoires de recherche et milieux universitaires concourent à un même objectif.

— Concrètement, quel objectif ? interrogea le directeur de la fabrication qui pressentait que le projet allait lui tomber sur le coin du nez rapidement.

— Il s'agit bien sûr, pour l'État, d'encourager l'innovation et le développement de filières créatrices d'emplois. En l'occurrence, nous devons bien sûr proposer quelque chose de particulièrement novateur, et qui fasse passer l'entreprise Automobile Composants dans une autre dimension.

— Mais encore ? s'impacienta son interlocuteur.

— Demandez donc à monsieur Chaume, c'est lui qui m'a soufflé l'idée.

Tous les yeux se tournèrent vers Frédéric, qui, lui, continuait de scruter la fenêtre rêveusement. Il sentit le poids de ces regards s'abattre sur lui et sursauta.

— Pardon ? Je n'ai pas entendu ? s'excusa-t-il.

— Redites-nous donc l'idée géniale que vous avez eue l'autre jour à notre précédente réunion.

— L'idée géniale ? Je ne vois pas de quoi vous parlez, excusez-moi, mais...

— La pile à combustible !

— La pile à... commença de répéter Frédéric, surpris.

— Voilà ce que nous allons faire, avec l'aide bien sûr des chercheurs de l'université voisine, et les subventions généreuses de l'État, à travers le Conseil Régional.

— Mais comment... s'inquiéta, Jean-Pierre Gravart, le directeur de la fabrication.

— Nous allons concevoir un véhicule à hydrogène !

— Concevoir... De bout en bout ? s'étrangla presque Gravart ? Mais nous ne savons pas faire ! Nous n'avons pas les compétences, ni les machines !

— Nous allons acquérir tout ça grâce aux subventions publiques. Dès que le projet sera accepté, nous aurons un financement important de l'État que nous pourrions investir dans les compétences ou les machines qui nous manquent.

Chacun des participants murmura ses réactions et ses inquiétudes à son voisin, si bien que Jean-Clément Charles dut demander le silence.

— S'il vous plaît ! Les choses, bien sûr, vont se faire progressivement et la première étape de ce projet est de constituer un solide cahier des charges avec l'aide du Conseil Régional, avant la fin de l'année. Chacun dans vos domaines respectifs, je vous demande d'évaluer les besoins, de chiffrer les coûts, et de prévoir les changements organisationnels. Pour suivre ce projet important, j'ai décidé de donner un rythme mensuel à nos

réunions, qui seront presque exclusivement consacrées à ça, au moins jusqu'à la fin de l'année.

- Mais où allons-nous produire le véhicule ?
- Quel sera le rôle exact des universitaires dans le projet ?
- Peut-on déjà communiquer sur le sujet ?
- Et si notre cahier des charges est refusé ?

Les questions fusèrent, mais le P.D.G. les arrêta d'un geste apaisant de la main.

— Toutes vos questions sont légitimes, mais il est trop tôt pour y répondre. Pour l'heure, considérez simplement le projet dans son ensemble, sans vous inquiéter de sa faisabilité. Nous avons l'opportunité de faire d'Automobile Composants une entreprise de renommée mondiale, précurseur en matière de déplacement « propre ». Dans un contexte international en tension sur les ressources fossiles et en raison du changement climatique, la question des énergies alternatives, particulièrement dans les transports, est centrale. Imaginez notre fierté lorsque le premier véhicule arborant le logo « AC » circulera en ville sans émettre de gaz à effet de serre ! Imaginez le potentiel de développement de l'entreprise et son impact sur vos carrières ! Comme je le disais en introduction de mon propos, il y a des opportunités qu'on doit saisir, et celle-ci en est une. Ensemble, nous relèverons ce défi comme nous en avons relevé tant d'autres par le passé. Je suis certain que nous en sommes capables, et que nous en sommes dignes.

La grandiloquence de sa tirade laissa tout le monde sans voix. Il était difficile de marquer une opposition, ou même simplement de faire une remarque après un tel dithyrambe, sans

passer pour un rabat-joie, et sans avoir l'impression de casser le rêve éveillé d'un proche... ou d'un supérieur hiérarchique. Tout le monde se tut donc, et le P.D.G. considéra que la réunion avait assez duré. Il quitta la pièce sans même remercier ses collaborateurs ni leur dire au revoir.

Les murmures reprirent et s'amplifièrent, on pouvait lire de l'inquiétude sur certains visages pendant que sur d'autres, un sourire gêné s'affichait, figé et neutre.

Sébastien et Frédéric rassemblèrent leurs affaires, incrédules.

— Ça craint un peu, non ? commença Sébastien.

— Quoi donc ? demanda Frédéric encore ailleurs.

— La pile à combustible, il y a cru, le vieux !

— Et ? Tu n'y crois pas toi ? Des tas de gens bossent là-dessus. Partout dans le monde.

— Tu y connais quelque chose, toi ?

— Moi ? Rien. Pourquoi ?

— Tu ne vois pas qu'il t'a pris pour un mec compétent sur le sujet ? Au moins quelqu'un qui a une vague idée de comment ça fonctionne et quels sont les enjeux techniques.

— Tu crois ? Moi, je crois surtout qu'il a voulu me ridiculiser parce que je n'écoutais pas ce qu'il disait. Tu sais, il fait ça souvent.

— Oui d'ailleurs, qu'est-ce qu'il se passe ? Tu es complètement absent.

— Non, mais je regardais la pluie.

— Et ?

— Et quoi ? J'ai plus le droit de regarder la pluie tomber ?

— T'es vraiment bizarre toi, ces temps-ci. Tu devrais prendre des vacances.

— Ah ouais ! s'exclama Frédéric.

— Non, mais c'est une expression. T'emballe pas. C'est pas ce que je voulais dire.

— N'empêche... C'est une belle expression.

— Une belle... ?

— Belle comme la pluie.

René Martinez était chef d'atelier chez Automobile Composants depuis cinq ans maintenant. Ses cheveux noirs, sa peau bronzée, sa petite taille et son nom poussaient ses interlocuteurs à lui demander s'il était d'origine espagnole. Il n'en savait rien. Son arbre généalogique ne l'intéressait guère et ses deux parents étant français, il se considérait avant tout comme un français, peu importe l'origine du sang qui coulait dans ses veines.

À cinquante-cinq ans passés, René paraissait usé comme son bleu de travail. Torturé par les machines pendant quarante ans, des taches sur les poumons qui tourneraient bientôt en cancer, à demi sourd, il pourrait bientôt profiter de la retraite, quelques années peut-être, avant de mourir dans l'indifférence des patrons qui ont monnayé sa sueur et détruit sa vie personnelle.

Il avait commencé à travailler à seize ans, quand des recruteurs du domaine de la sidérurgie sont venus le chercher à la sortie de l'école. Une usine à l'autre bout de la France, un foyer pour les jeunes travailleurs, on s'occuperait bien de lui car on avait besoin de ses bras pour visser, charger, souder, porter, déplacer, monter, assembler, presser...

Loin de sa famille, il a appris à vivre seul, à être responsable de sa vie, de son budget.

Quand il en a eu assez de cette première usine qui ne payait pas beaucoup, et où il faisait trop chaud l'été, il a démissionné pour s'engager dans l'automobile, qui était en plein essor. Citroën payait mieux et faisait rêver. Il y avait de plus en plus de voitures dans les rues, peut-être un jour, il pourrait s'en acheter une, mais pour cela, il faudrait qu'il économise pendant des années.

Vingt années plus tard, le constructeur l'avait mis à la porte, ou plutôt, l'avait « reclassé » chez un sous-traitant, lors d'un plan social. Le sous-traitant avait fait faillite, avait été racheté, avait changé de nom, de propriétaire, de patron, et était finalement devenu Automobile Composants.

L'échelle sociale de René Martinez ne comportait que deux barreaux et il était sur le plus haut : chef d'atelier. Son équipe ne comportait que quelques hommes, tous plus jeunes que lui, qui deviendraient à leur tour chef d'atelier quand il s'en irait. Ils s'apercevraient alors à leur tour qu'être chef d'atelier, ça ne change rien. On fait la même chose, on respire le même air vicié et on entend le même bruit assourdissant des presses et des machines automatiques. On touche une prime de chef d'atelier, une centaine d'euros, en contrepartie de quoi on est responsable de tout ce qui dysfonctionne dans la maison.

Les pieds trempés d'avoir traversé deux fois la cour sous des trombes d'eau, René discutait avec ses fournisseurs de la qualité des dernières livraisons de pièces détachées. Il s'agissait de jauges électroniques pour réservoir à carburant. L'atelier que René supervisait produisait des dizaines de milliers de réservoirs qui équipaient différentes marques de véhicules légers et même quelques poids lourds.

Il avait l'impression, depuis quelques mois, que les jauges tombaient en panne plus souvent et qu'elles dysfonctionnaient rapidement. Le représentant du fournisseur le rassura : c'était tout le contraire. Son entreprise était engagée dans une démarche d'assurance qualité qui certifiait que les pièces qui sortaient de l'usine étaient conformes aux exigences du client. C'était indubitable et c'était d'ailleurs écrit noir sur blanc sur les factures estampillées par l'AFNOR⁵.

René examina les factures d'un air absent, il savait qu'il n'avait pas les armes pour faire objection à cela. Il répéta son constat : ça tombait en panne tout le temps, mais il avait déjà baissé les bras. Ce serait à lui de gérer cette baisse de qualité en trouvant des astuces, en modifiant l'organisation de son atelier.

Depuis quarante ans, il n'avait fait que s'adapter aux nouveautés. La technologie, les robots, les machines, qu'on lui présentait comme des bras électroniques censés soulager ses efforts, n'avaient fait que compliquer son travail. Réparer les robots défectueux était devenu sa mission principale avant de devenir chef d'atelier, et cela lui demandait une force physique et des compétences intellectuelles supérieures.

Non, les robots n'avaient pas soulagé sa peine, et non, les pièces n'étaient pas de meilleure qualité, même si elles avaient été tamponnées ou certifiées par le Pape en personne. On lui mentait, depuis toujours. On lui présentait les choses de manière à ce que cela soit des vérités incontestables, mais il sentait bien, au fond de lui, que ce n'était pas le cas. Simplement, il n'avait pas la maîtrise suffisante de la langue française, pas les connaissances nécessaires en rhétorique, pas l'envie, non plus, de se battre pour contester ce que le monde entier semblait vouloir lui faire admettre.

5 AFNOR : Association Française de Normalisation

Alors il se taisait. En fronçant les sourcils, en secouant imperceptiblement la tête en signe de désapprobation soumise, il imaginait les nouvelles procédures à mettre en œuvre pour « faire avec ».

Lorsque les fournisseurs furent partis, le directeur de la fabrication souhaita s'entretenir avec lui. Il sortait de la réunion extraordinaire du comité de développement et avait besoin d'en parler à quelqu'un. En général, il choisissait René parmi tous ses chefs d'équipe pour son calme et son oreille attentive, bien qu'aux capacités diminuées. Gravart lui expliqua les changements à venir : la pile à combustible, la voiture entière à assembler, le cahier des charges à déposer avant la fin de l'année, les subventions publiques.

René accueillit la nouvelle en silence, tout en mesurant les impacts sur l'organisation générale de son atelier. Il n'avait pas à commenter ce choix qui lui échappait totalement, mais il ne put s'empêcher de demander à Gravart :

— On est sûrs de pouvoir y arriver ?

Ce à quoi le directeur de la fabrication répondit, sans conviction :

— Il faudra bien.

Les deux hommes se regardèrent longuement, chacun cherchant dans les yeux de l'autre des réponses aux nombreuses interrogations qu'ils n'osaient pas formuler à haute voix. Mal à l'aise, Gravart voulut mettre fin à l'entretien :

— Autre chose, René ?

— Oui, répondit-il, profitant de ce rendez-vous impromptu avec son supérieur. J'aimerais vous soumettre un problème que j'ai en ce moment.

— Je vous écoute.

— Depuis que la salle de réunion de notre bâtiment a été reconvertie en local de stockage, je n'ai plus d'endroit pour recevoir les fournisseurs.

— Et bien vous devez les faire venir au bâtiment administratif.

— Mais la salle André Citroën n'est jamais disponible.

— Selon les dernières statistiques, elle n'est même pas utilisée la moitié du temps.

— Chaque fois que j'en ai besoin, elle est déjà réservée ou déjà occupée.

— Vous utilisez le nouveau planning de réservation ? Celui qui est dans le hall du bâtiment administratif ?

— Oui.

— Vous constatez comme moi qu'il n'est qu'à moitié rempli ?

— Oui, mais il est rempli juste quand j'en ai besoin.

— Ah mais ça, que voulez-vous que j'y fasse, c'est tout l'intérêt du planning que de choisir les plages horaires qui conviennent le mieux, lorsque les ressources sont disponibles.

— Les ressources ?

— Et bien : la salle de réunion, dans le cas présent.

— Et mes fournisseurs ?

— Quoi, vos fournisseurs ?

— Ils doivent être disponibles eux aussi.

— Et bien oui, évidemment.

— Et s'ils ne sont pas disponibles en même temps que la salle ?

— Et bien... changez de fournisseurs...

Gravart se leva et invita René à faire de même, cette problématique de salle de réunion ne le passionnait pas, et il n'avait de toute manière aucune solution à proposer. Le chef d'atelier de son côté, baissa une nouvelle fois les bras et comprit qu'il n'avait pas réussi à exposer correctement le problème, et qu'il allait devoir, comme pour les jauges défectueuses, trouver lui-même la solution.

Deux mois plus tard, le cahier des charges était entièrement terminé. Jean-Clément Charles dut rencontrer plusieurs fois le directeur général du Conseil Régional, son président et même le Préfet. Et il dut conduire aussi quelques réunions avec le président de l'université pour dessiner les contours de la coopération entre les laboratoires et Automobile Composants.

La construction d'une automobile propulsée à l'hydrogène faisait intervenir des spécialistes de nombreux secteurs, de la chimie à la mécanique en passant par le design, aussi l'aide des chercheurs autant que la main-d'œuvre bon marché que représentaient les étudiants et les doctorants étaient indispensables à la conduite de ce projet. Sans ces aides, Automobile Composants n'aurait pas pu imaginer concevoir et développer un tel véhicule. Jean-Clément Charles s'en rendait compte et commençait à percevoir l'intérêt de ce montage juridique complexe permettant de mettre en relation collectivités, universitaires et entreprises privées.

S'il ne devait pas régulièrement rencontrer Paul Butte au Conseil Régional, peut-être aurait-il même fini par réviser son jugement sur les fonctionnaires et les hommes politiques. Jus-

qu'ici, il considérait en effet que la bureaucratie française était un obstacle à l'entrepreneuriat en toutes circonstances, tout juste bonne à empiler des impôts sur les taxes, et à produire des législations tordues pour compliquer le tout. Avant de travailler sur ce projet particulier, il maudissait cette administration qui freinait ses efforts mais il devait admettre que cette fois, les choses prenaient une toute autre tournure. La personnalité de Paul Butte, cependant, l'empêchait d'aller au bout de cette réflexion.

Dès leur première rencontre, le fonctionnaire l'avait pris de haut et l'avait considéré comme un vieillard, avec un respect teinté de pitié et de moquerie. L'attitude qu'aurait eue un enfant poli envers une personne âgée : attentionné, serviable, mais toujours prompt à rire des décalages de l'aïeul avec la vie moderne. Ainsi exhibait-il fièrement devant lui son téléphone portable, sur lequel il tapotait frénétiquement même pendant leurs réunions en tête-à-tête et leurs déjeuners de travail. Agacé, le P.D.G. cessait alors de parler immédiatement, et s'apercevait que Butte ne l'écoutait plus depuis longtemps.

— En ce qui concerne le rôle de l'université... commença Jean-Clément Charles.

— Excusez-moi, un instant...

Le fonctionnaire sortit à nouveau son téléphone portable qui sonnait dans sa poche et s'éloigna quelque peu de la table à laquelle ils avaient pris l'habitude de déjeuner, dans un restaurant du centre ville, une fois par semaine, pour faire le point sur l'avancement du projet. Charles lui adressa un regard désapprobateur qu'il ne put voir car il lui avait tourné le dos. Paul Butte revint quelques secondes plus tard, un sourire aux lèvres, sans même se rendre compte de son indécatesse.

— Vous disiez ? L'université ?

— Je ne sais plus...

Il se souvenait parfaitement, mais c'était plus fort que lui, il devait marquer son agacement d'une façon ou d'une autre, quitte à laisser croire qu'il était effectivement sur la voie de la sénilité.

— Peu importe, mes équipes vont donc pouvoir envoyer le cahier des charges aux services de l'État dès demain. Je pense que nous avons bien travaillé.

— Quand aurons-nous une réponse ?

— Ah, ça, avec l'État, on ne sait jamais. Cela peut prendre plusieurs mois.

— Plusieurs mois ? Mais comment voulez-vous que j'organise mes plannings avec cette incertitude ?

— Nous devons faire avec ça. Vous savez, maintenant, qui peut prédire ce qui se passera dans six mois ? La vie est comme ça.

Le P.D.G. comprit immédiatement la pique qui se cachait derrière cette réponse, il chercha une réplique.

— C'est l'administration qui est réputée pour son immobilisme. Vous pensez que vos agents seront capables de réagir à temps dans ce type de projet ?

— Bien sûr, ils ont été formés pour ça, encore tout récemment, figurez-vous. Vous connaissez bien sûr la méthode POWER ?

— J'en ai entendu parler, mentit-il pour ne pas être à nouveau pris en défaut par le fonctionnaire.

— L'ensemble de mes services travaille maintenant en suivant scrupuleusement les préconisations de cette méthode américaine. Je m'étonne que vous n'y soyez pas déjà passé car c'est très adapté à l'industrie automobile.

— Ah bon ?

— Écoutez, je vous propose de rencontrer un ami à moi, Victor Lodz qui est le spécialiste français de la méthode POWER. Discutez-en avec lui, je suis certain que vous trouverez ça passionnant. Et évidemment, si notre pôle régional voit le jour, nous pourrions utiliser ensemble les bonnes pratiques de management que la méthode développe.

— Cela consiste en quoi, concrètement ?

Jean-Clément Charles savait détecter la langue de bois à des kilomètres, et il devina avec justesse que Paul Butte n'avait aucunement connaissance des détails de mise en œuvre de la méthode dont il faisait pourtant la promotion. Le fonctionnaire s'en sortit par une pirouette :

— Je ne voudrais pas trahir les grands principes de la méthode en vous formulant ça avec mes propres mots. Tenez, je vous donne la carte de monsieur Lodz, appelez-le. Et maintenant que j'y pense, je crois que nous devrions en parler dans le cahier des charges.

— Mais... Il est terminé le cahier des charges, vous m'avez dit qu'il partait demain.

— C'est juste, mais ça me semble particulièrement pertinent d'ajouter un paragraphe sur la conduite de projet que nous allons mettre en place. Vous ne trouvez pas ?

— Pourquoi pas, mais n'est-ce pas dangereux de faire des modifications de dernière minute sur un document que nous avons mis des semaines à finaliser ?

— Mon pauvre ! Les modifications à la dernière minute, c'est le cœur de mon métier, c'est mon quotidien ! Vous savez comme moi que la capacité d'adaptation est la faculté maîtresse du donneur d'ordres, de nos jours.

À nouveau pris en défaut, Charles ne put se dérober, il accepta cette modification tardive du cahier des charges en se saisissant de la carte de visite de Victor Lodz qu'il fit semblant de lire, mais sans ses lunettes, il n'arrivait pas à distinguer les petites lettres.

Le téléphone de Paul Butte sonna à nouveau et il en profita pour prendre congé définitivement. Jean-Clément Charles rangea délicatement la carte de visite dans son portefeuille, essuya la commissure de ses lèvres avec sa serviette, puis enfila lentement son manteau avant de sortir du restaurant, un peu affecté par cette entrevue désagréable.

Il marcha en direction de sa voiture en regardant sa silhouette vieillissante se réfléchir dans les vitrines, pensa à son épouse qui donnait elle aussi des signes de fatigue, à ses enfants qu'il n'avait pas vus depuis des mois. L'un d'eux travaillait en Californie, il se demanda quelle heure il pouvait bien être là-bas, il regarda sa montre : 14h00. Il allait être en retard à sa prochaine réunion et il détestait ça.

Le cahier des charges du pôle de compétitivité « Hydrogène », baptisé « Pôle H » fut reçu par la direction générale des entreprises du ministère de l'économie, des finances et de l'industrie le 29 décembre 2004, soit deux jours seulement avant la date limite annoncée, qui fut du reste repoussée au 28 février 2005.

Cent cinq dossiers furent examinés, et soixante-sept acceptés, officiellement pour leur originalité, leur viabilité financière et leur aspect stratégique au niveau national. Officieusement, tout ne se passait bien sûr pas exactement de cette façon.

Le directeur général des entreprises, Jacques Delattre, était en contact direct et permanent avec le cabinet du ministre qui tirait toutes les ficelles du ministère dans l'ombre. Tous les dossiers sont donc passés entre les mains du chef de cabinet qui, seul, en fonction de considérations purement politiques, validait ou invalidait les projets.

Il ne s'agissait pas simplement d'accepter les projets présentés par les « amis » politiques du ministre et de refuser les autres. C'était comme au billard, un passe-temps qu'affection-

nait particulièrement le chef de cabinet, un coup à trois bandes. Bien sûr, les présidents de région du bon bord politique avaient beaucoup de chances de voir leur projet accepté, mais ceux de l'opposition qui présentaient un pôle mariant leur collectivité avec un puissant industriel de la région devaient être examinés de près, car un lobbying intensif pouvait conduire à des situations de chantage à l'emploi, voire des difficultés de financement des futures campagnes électorales.

Enfin, les projets des régions gérées par les ennemis déclarés du ministre en poste étaient examinés à la loupe, eux aussi, et s'ils s'avéraient être voués à l'échec, mal ficelés, irréalistes, on les subventionnait tout de même pour précipiter la chute du baron régional concerné en prévoyant de s'appuyer sur sa mauvaise gestion des subventions publiques.

Pour chaque dossier, de nombreux coups de téléphone durent être passés, à tous les notables de la région. Les avantages et les inconvénients politiques étaient pesés et soupesés. Les résultats détaillés des dernières élections régionales étaient passés au crible, pour estimer si la région était susceptible de basculer lors des prochaines échéances, dans un sens ou dans l'autre. Et en fonction de tout cela, le dossier atterrissait sur la bonne ou la mauvaise pile.

Le « pôle H » fut accepté sans que personne, si ce n'est le ministre et son chef de cabinet, ne sache exactement pourquoi. Delattre dut alors, comme pour les autres dossiers, produire un rapport mettant en avant les aspects positifs du projet ayant conduit à son acceptation. Ses services, la plupart du temps, étaient parfaitement incompétents dans les domaines abordés par les projets proposés par les régions. Aussi, l'exercice était difficile, et risqué, car il n'était pas impossible qu'un journaliste zélé mette son nez dans ces rapports qui étaient rendus publics.

Le directeur général des entreprises se méfiait particulièrement de la presse quotidienne régionale, la « PQR » comme il l'appelait non sans une certaine forme de dédain. Les journalistes provinciaux avaient en effet pris la sale habitude de lui chercher des poux alors que la presse nationale était menée en bateau simplement par quelques communiqués officiels émanant directement du ministre.

Pour justifier l'acceptation du pôle H, il s'appuya sur les travaux scientifiques mettant en avant le changement climatique et ceux, non moins alarmants, concernant le pic pétrolier.

Sans mesurer vraiment la portée de ces travaux, il fit recopier bêtement par ses services les conclusions des études les plus célèbres : celle du « club de Rome » en 1972 qui démontre l'effondrement de notre modèle de développement basé sur le pétrole avant 2100, quel que soit le scénario choisi ; et celle du géophysicien Marion King Hubbert dans les années 1940 qui démontrait que la courbe de production du pétrole suivait une courbe en cloche, passait par un maximum puis déclinait inexorablement.

Delattre n'était pas un scientifique. Comme tout le monde, il avait fait sciences-po, et était devenu une machine à produire du rapport administratif. Il était capable de générer douze pages de développement cohérentes à partir d'une simple phrase du ministre. Il savait pertinemment que plus les mémoires qu'il produisait étaient longs, ennuyeux et truffés de langue de bois administrative, moins il y avait de chances qu'un journaliste ou un militant puisse y trouver de quoi le contester. Il n'hésitait pas à multiplier les références à des travaux difficilement accessibles, à citer des scientifiques connus ou inconnus. Il lui est même arrivé, quelque fois, d'inventer le nom d'un philosophe ou d'un penseur et de lui attribuer une de ses propres citations, sans bien sûr que quiconque ne s'en aperçoive.

Dans le cas précis du rapport qui a permis de justifier l'acceptation du pôle Hydrogène, les erreurs de raisonnement scientifiques étaient manifestes et les paradoxes nombreux. Ainsi considérer l'hydrogène comme une alternative au pétrole était une erreur commune. L'hydrogène n'existant pas à l'état naturel, sa production elle-même nécessite de l'énergie, au contraire du pétrole qui peut être directement extrait du sous-sol. Autrement dit, pour utiliser l'hydrogène comme carburant, il fallait d'abord dépenser du pétrole ou du gaz, ce qui ne réglait pas la question de l'épuisement de ces ressources.

Par ailleurs, les conclusions du Club de Rome remettaient en cause le principe même de recherche de croissance perpétuelle, alors que dans son rapport, Delattre insistait sur les retombées économiques du pôle H sur le développement de la région.

Il y avait, comme cela, une dizaine de grossiers contresens, d'approximations pseudo-scientifiques, et d'affirmations péremptoires dans ce rapport, et dans les autres, qui auraient mérité un examen approfondi et un minimum de débat contradictoire, compte tenu des sommes d'argent public qui étaient en jeu.

Au lieu de cela, seules quelques personnes, une trentaine peut-être, eurent accès aux documents et parmi elles, très peu les lurent intégralement. Les journalistes politiques n'avaient eux-mêmes aucune connaissance scientifique leur permettant de contester le contenu de ces rapports, et leurs confrères des revues scientifiques avaient autre chose à faire que de s'intéresser à la politique.

Les citoyens, eux, pourtant directement concernés par le financement du projet par leurs impôts, n'eurent pour la plupart jamais connaissance de l'existence-même de tels rapports. Seul un militant écologiste isolé, habitant dans la région tenue par François Pernier, avait suivi le dossier « pôle H » dès les pre-

mières allusions aux séances du Conseil Régional auxquelles il assistait en tant que spectateur. Nicolas Verdier s'était en effet procuré le cahier des charges du projet et le rapport d'acceptation du ministère. Il les avait décortiqués, analysés, critiqués. Farouchement opposé au concept de voiture individuelle, ce projet ne lui plaisait évidemment pas.

Dès la parution du rapport, il avait alerté les journaux locaux et avait tenté de mettre en place, sans succès, une association « anti pôle H » pour défendre les intérêts des cyclistes et proposer un contre-projet de développement des pistes cyclables et des transports en commun.

Il a ensuite participé à toutes les réunions publiques et conférences de presse organisées par le pôle de compétitivité, dans le but d'attirer l'attention sur le risque majeur, selon lui, de la prolifération des véhicules à hydrogène : l'explosion.

Frédéric devait se rendre à l'évidence : sa relation avec Élodie, la fille des RH, était au point mort. Il avait passé le réveillon de la nouvelle année en famille et ses parents lui avaient une nouvelle fois mis la pression concernant sa vie sentimentale en lui souhaitant de trouver l'âme sœur en 2005... et surtout la santé, car la leur était chancelante.

Habituellement, il se moquait de ces recommandations, mais sa rencontre avec Élodie et la perspective de voir ses parents mourir avant qu'il ne pût fonder une famille l'angoissèrent suffisamment pour qu'il prenne, pour la première fois, de bonnes résolutions.

Un mois, c'était le délai qu'il s'était donné pour déclarer sa flamme à cette fille qu'il ne faisait que croiser dans les couloirs depuis septembre sans jamais oser l'aborder. Il regrettait profondément de ne pas l'avoir fait dans la pizzeria, la dernière fois qu'il s'était trouvé en tête-à-tête avec elle.

Janvier se terminait et l'occasion ne s'était toujours pas présentée. Il arrivait plus tôt au bureau, repartait plus tard, essayait de maximiser les chances de la rencontrer « par hasard » en se

calquant sur ses horaires, mais le sort s'acharnait contre lui. Elle s'est même absentée une semaine pour suivre une formation à Paris, il l'a crue définitivement partie mais constatant de lui-même, un soir quand tout le monde fût parti depuis longtemps, qu'elle avait laissé quelques affaires dans son bureau, il fut rassuré.

Il était 19h15, le vendredi 28 janvier, Frédéric se morfondait en scrutant son écran. Seul dans son bureau et parmi les derniers à occuper le bâtiment administratif, il avait prétexté à Sébastien des recherches sur la pile à combustible pour expliquer le fait qu'il restait encore un peu. La voiture d'Élodie, une Volkswagen Golf qu'il avait repérée depuis longtemps, était toujours sur le parking des employés. Il avait garé la sienne à côté dans l'espoir de partir en même temps qu'elle et d'engager la conversation sur le parking.

L'attente était insupportable et s'était terminée, tous les jours précédents par un échec patent : soit il était encore dans son bureau au moment où elle entra dans la voiture, soit au contraire, il avait trop anticipé son départ et se retrouvait seul sur le parking.

Pour faire semblant de se détendre, il avait ouvert le jeu « démineur » sur son écran, mais entre chaque clic, il donnait un coup d'œil nerveux à l'extérieur, et parfois se levait pour mieux examiner les portes de sortie du bâtiment. Son blouson était à portée de main, prêt à être enfilé dans sa course vers l'escalier dont le départ serait donné par la vision de la silhouette de la fille dans l'entrebâillement d'une porte.

Jean-Clément Charles fit irruption dans son bureau, l'air bourru.

— Ah mais vous êtes là, vous ?! dit-il sèchement.

Frédéric se redressa d'un coup et cliqua plusieurs fois dans le vide sans parvenir à fermer la fenêtre de son jeu. Le P.D.G. poursuivit :

— Je croyais que vous aviez encore oublié la lumière en partant. Vous travaillez sur quoi, à cette heure ?

— La... la pile à combustible.

— Ah... C'est bien. Et ça avance ?

— Je... Oui, c'est... compliqué mais...

— Vous me ferez un rapport. J'ai besoin d'avoir une vue d'ensemble.

— Oui, bien sûr, c'est justement ce que j'étais en train de faire, mentit-il.

— D'accord. On en reparle lundi. N'oubliez pas d'éteindre la lumière en partant !

— J'y veillerai.

Et il ferma la porte. Frédéric scruta son écran quelques secondes sans pouvoir bouger. Puis courut à la fenêtre. Élodie était en train d'ouvrir sa portière. Il prit son blouson et sauta jusqu'à la porte qu'il ouvrit violemment. Jean-Clément Charles qui était à quelques mètres de là, au bout du couloir, devant l'ascenseur ouvert, se retourna et le dévisagea.

— Ah, vous partez, finalement ? Vous descendez avec moi ?

— Non... C'est inutile. J'ai... J'ai oublié un truc, ne m'attendez pas...

Les portes de l'ascenseur se refermèrent doucement pendant que Frédéric fit semblant de revenir à son bureau. Il jeta à nouveau un œil inquiet au parking, persuadé de ne plus y voir la

Golf. Au contraire, la voiture était toujours là, mais pas la fille. Il la chercha sur tout le parking, en vain.

Il vit sortir du bâtiment Jean-Clément Charles qui eût un regard dans sa direction. Il se baissa d'un coup pour ne pas être aperçu à la fenêtre de son bureau. Accroupi sous la tablette de fenêtre, Frédéric réfléchit dans le silence à peine troublé par le ronronnement de sa machine encore allumée.

Le téléphone sonna, il sursauta. Il s'attendit à entendre la voix de Charles vérifiant depuis le parking, s'il était normal de voir la lumière encore allumée, mais c'était Élodie.

— Allô ?

— Oui, c'est Frédéric.

— Ah salut, Fred.

Elle ne l'avait encore jamais appelé par son diminutif, bêtement, il se demanda comment elle le connaissait et cela le fit sourire.

— Salut.

— Excuse-moi de te déranger, je ne m'attendais pas à te trouver encore ici, il n'y a plus personne et je suis coincée avec mon ordinateur.

— Ton ordinateur ?

— Enfin, je dois commander un billet de train pour ma formation de la semaine prochaine et le site de la SNCF refuse de m'imprimer le billet.

— Ta formation de la semaine prochaine ?

— Tu as deux minutes ?

— Oui, bien sûr.

Quelques secondes plus tard, Frédéric entra en trombe dans le bureau de sa collègue, toujours vêtu de son blouson.

— Je suis désolée... Tu partais ?

— Non, non... Je... je garde mon blouson dans le bureau parce qu'il fait un peu frais.

— Tu es sûr que je ne te dérange pas ?

— Tu parles !

Il s'approcha d'elle et se posta debout à côté de son siège.

— Je dois commander ce billet avec la carte bancaire du service, et je ne voulais pas la prendre avec moi ce week-end puisque je ne suis pas là la semaine prochaine... Et ce satané site ne répond pas, je clique sur imprimer et il ne se passe rien. Regarde...

Elle prit la souris pour cliquer sur le bouton « Imprimer » qu'elle montra à l'écran de son autre main, mais Frédéric était hypnotisé par ses doigts fins qui entouraient le dispositif de pointage et ne regardait même pas l'image.

— Tu as vu ?

— Oui.

Il s'accroupit pour être à son niveau, et ce mouvement fit sortir une bouffée d'air rance de son blouson. Sa course dans l'escalier et le stress avaient eu raison de son déodorant. Il parla vite comme pour masquer l'odeur fétide au nez délicat de son interlocutrice.

— Le site voyages-sncf est connu pour ses nombreux dysfonctionnements. Certains disent que les guichetiers l'ont programmé eux-mêmes pour s'assurer que les gens viendraient toujours faire la queue en gare, et ainsi sauvegarder leur emploi.

— On pourrait le croire, en effet.

Frédéric aperçut une petite icône clignotante dans la barre d'état du navigateur et comprit immédiatement le problème. Savourant cette future réussite, il imagina un stratagème osé en faisant semblant de chercher ailleurs et en cliquant bêtement sur le bouton « imprimer » sans succès.

— Je crois que j'ai trouvé, finit-il par avouer.

— Ah bon ? C'est quoi ?

— L'ennui, c'est que...

— Quoi ? Dis-moi, s'inquiéta Élodie.

— Cela va te coûter une séance de cinéma...

Elle le regarda, incrédule. Il s'étonna lui-même de pouvoir garder son sang-froid en pareille situation. Il tourna la tête avec un regard malicieux. Elle comprit le marché qu'il lui proposait et esquissa un petit sourire gêné.

— D'accord, mais je ne suis pas là de la semaine.

— Samedi prochain ? Insista-t-il.

— Va pour samedi, mais tu as intérêt à ce que ça marche, dit-elle en le défiant.

Il ouvrit les paramètres du navigateur et ajouta le site voyages-sncf dans la liste de ceux susceptibles d'ouvrir des fenêtres *pop-up*⁶. Il cliqua ensuite à nouveau sur le bouton « Imprimer » et immédiatement une fenêtre s'ouvrit, affichant le billet à imprimer.

— On dirait que ça marche, se réjouit-il.

— Tu es trop fort ! dit-elle admirative. J'ai bien failli rentrer chez moi sans ce fichu billet tellement j'étais énervée !

— Je sais, lâcha-t-il, sans se rendre compte.

Elle ne releva pas, mais garda cette remarque dans un coin de son cerveau pour plus tard.

L'imprimante commença d'éditer le billet, Frédéric se releva en prenant soin de ne pas exhiler d'autres odeurs suspectes. Il s'assura de la réussite de son opération en demandant confirmation :

— Alors à samedi ?

— Pour une séance ciné, précisa-t-elle.

— Je passe te prendre ?

— Je préfère qu'on se retrouve ici.

— À quelle heure ?

— 19h30 ?

— Ok. Bonne formation.

— Merci.

6 Pop-up : fenêtres intempestives ouvertes par certains sites et bloquées par les navigateurs

Et il s'enfuit en courant dans le couloir, descendit les escaliers quatre à quatre jusqu'à son bureau où il resta jusqu'à ce qu'Élodie parte. Il observa sa voiture s'éloigner, fier de lui.

Il partit enfin, en oubliant d'éteindre la lumière.

Mercredi 2 février 2005 – Conférence de presse à l'hôtel de région

Philippe Demestre, le directeur de la communication de Automobile Composants affichait un sourire de circonstance, mais sa vie était devenue un véritable enfer.

Depuis le départ de sa femme en septembre, il avait emménagé dans une garçonnière en centre ville et avait retrouvé la liberté grisante du célibataire endurci. Plus besoin de se cacher pour entretenir ses liaisons extraconjugales, plus de corvées familiales qui l'empêchaient de profiter d'un week-end semi-professionnel offert par un fournisseur dans une station de ski huppée, plus besoin de rouler en monospace de papy... Sur le papier, tout aurait dû être plus facile depuis son divorce.

Mais étrangement, les femmes qui lui tombaient dans les bras jusqu'à l'été dernier se méfiaient maintenant d'un homme qui avait sabordé sa famille sans état d'âme. D'autres devenaient plus exigeantes, sachant qu'il était disponible, elles envisa-

geaient le mariage, une nouvelle vie de couple, et il lui était impossible de seulement le concevoir.

Depuis que la communication autour du projet de véhicule à hydrogène lui avait été confiée, il avait des horaires impossibles. Les tâches secondaires qu'il laissait volontiers à son ex-épouse, les courses, le ménage, la lessive... prenaient maintenant du retard. Parfois, il se rendait compte en rentrant chez lui que le réfrigérateur était vide et les magasins fermés ou qu'il n'avait aucune chemise propre pour le lendemain. Son salaire pourtant confortable de directeur, mais amputé de la pension qu'il devait maintenant verser à son ex-femme, ne lui permettait pas d'engager une femme de ménage.

Demestre refusait malgré tout de sacrifier son train de vie et sa manière d'être. Il continuait de porter, en toutes saisons, des verres fumés dans les cheveux et des vêtements de marque. Un stylo Mont-Blanc dans la poche intérieure de sa veste Hugo Boss et une montre IWC qui coûtait aussi cher qu'une voiture. Un accoutrement bien peu pratique quand il devait pousser son vulgaire caddie contenant du papier toilette et des plats cuisinés surgelés. Il s'arrangeait d'ailleurs pour faire ses courses dans un centre commercial éloigné où il ne risquait pas de tomber sur quelqu'un qu'il connaissait.

Il entra dans la salle de réunion et salua d'une poignée de main chaleureuse les journalistes et invités à la conférence de presse. S'il avait croisé les mêmes personnes dans la rue, il aurait sans doute détourné le regard, mais aujourd'hui, il avait besoin d'eux et de leur complaisance.

Le pôle de compétitivité « hydrogène » prenait officiellement naissance ce jour et il fallait attirer l'attention du grand public et des industriels sur l'événement. De grands visuels avaient été conçus et dressés sur des kakemonos au design moderne et coloré. Des éléments de langage avaient été distribués

à toutes les personnes susceptibles d'être interrogées par les journalistes. Tout le monde devait parler d'une seule voix, et répandre la communication officielle comme s'il s'agissait de quelque chose de naturel et d'évident. Une maquette de voiture futuriste à l'échelle 1:25, arborant le logo d'Automobile Composites, trônait sur un piédestal en verre, entouré d'un décor de verdure qui évoquait la propreté et le bien-être.

Nicolas Verdier, le militant écologiste, avait réussi à se procurer une invitation et il examinait la maquette en soupirant, en attendant l'arrivée des personnalités qui, bien entendu, se faisaient attendre. Quand elles entrèrent enfin, tout le monde prit place sur les chaises et attendit la première prise de parole.

Ce fut le discours de François Pernier, président de région, qui exprima sa fierté de participer au lancement du projet, et insista particulièrement sur les retombées économiques, et donc l'emploi, d'un tel pôle de compétitivité pour la région. Il laissa place à Jean-Clément Charles qui tint un discours beaucoup plus technique et expliqua les enjeux industriels du projet. Enfin le doyen de l'université détailla à son tour la participation des laboratoires et des étudiants dans le pôle hydrogène, mais déjà plus personne n'écoutait ce qu'il disait.

Bien qu'un dossier de presse complet eût été remis à l'ensemble des participants, une séance de questions-réponses figurait à l'ordre du jour de la conférence. Les journalistes, principalement, eurent l'occasion de faire préciser aux différents intervenants un certain nombre de chiffres. Pour écrire leurs articles, ils devaient en effet mettre en avant des chiffres de toutes sortes : nombre d'emplois créés, durée du projet, performances de la future voiture... On devinait, à travers ces questions, la rubrique encadrée « Le pôle hydrogène en chiffres » qui ne manquerait pas de figurer dans toute la presse régionale du lendemain.

Nicolas Verdier rongea son frein en entendant les discours convenus et les questions consensuelles des journalistes, puis on lui donna enfin la parole, alors qu'il agitait la main au-dessus de sa tête depuis le début de la séance de questions-réponses.

Il commença à parler, mais fût aussitôt interrompu par le directeur de la communication qui faisait semblant de prendre note de toutes les questions :

— Pardon, je n'ai pas bien compris votre nom ?

— Nicolas Verdier.

— Pour quel journal ?

— Non, je suis un écologiste de l'association...

— Ah, très bien, je vois que notre véhicule propre intéresse déjà les militants écologistes, interrompit à nouveau le *dircom* en se moquant intérieurement de l'allure de son interlocuteur qui, malgré le froid, portait un simple tee-shirt où il était écrit « Soyez le changement que vous voulez voir dans le monde ».

— Pas du tout, au contraire, s'agaça le militant, la voiture individuelle n'a jamais été une solution écologique. Et la voiture à hydrogène encore moins.

— Quelle est votre question, monsieur ? reprit le directeur, comme si Verdier faisait perdre du temps à tout le monde.

— Je voulais savoir si depuis le 6 mai 1937, date à laquelle le zeppelin Hindenburg s'est enflammé, la science a réussi à faire en sorte que l'hydrogène ne soit plus ce dangereux explosif que personne de sensé n'oserait mettre dans un réservoir de voiture ?

Les journalistes, amusés, se tournèrent vers Jean-Clément Charles et son directeur de la communication qui étaient plus

particulièrement visés par les questions techniques. Ceux-ci se concertèrent un instant pour savoir qui prendrait la parole, ce fut le P.D.G. lui-même qui répondit :

— Vous n'êtes pas sans savoir que l'essence est elle-même extrêmement inflammable et que cela ne nous empêche pas d'avoir des millions de véhicules qui circulent avec ce carburant sans exploser à chaque coin de rue. Par ailleurs, je tiens à rappeler que tout véhicule qui est mis sur le marché subit un certain nombre de tests, et doit être homologué par les ingénieurs de l'industrie et des mines en suivant un cahier des charges strict et exigeant. Autrement dit, s'il y a le plus petit risque d'explosion de notre véhicule, il ne sera jamais mis sur le marché et vous n'avez donc rien à craindre. Mais je suis confiant : des prototypes ont déjà été conçus et ont fait leurs preuves et nous avons un savoir-faire important en matière de réservoir à carburant puisque je rappelle que nous fournissons déjà les constructeurs français.

Nicolas Verdier s'apprêta à répondre, mais le directeur de la communication, tout en faisant un geste apaisant de la main en sa direction, donna la parole à un autre journaliste.

La conférence de presse touchait maintenant à sa fin et des bruits de bouteilles qui s'entrechoquent se faisaient entendre à la porte. Le vin d'honneur qui suivait la réunion était théoriquement l'occasion d'approfondir les questions qui avaient été éludées pendant la séance, mais le plus souvent, cela tournait au pugilat pour l'accès aux petits fours.

Élus et journalistes qui enchaînaient ce type de rendez-vous dans la journée, sans parfois prendre le temps de se restaurer, étaient les premiers à prendre d'assaut les plats de toasts. Il s'agissait de manger vite, tout en essayant, pour les journalistes, d'obtenir une photo originale, avec un responsable en gros plan

devant une maquette. De leur côté, les élus devaient se restaurer rapidement, tout en essayant d'obtenir un article sur leur rôle particulier, et si possible prépondérant, dans le projet.

Voyant qu'il ne pouvait accéder ni aux petits fours, ni aux personnalités pour leur poser d'autres questions dérangeantes, Nicolas Verdier enfourcha son vélo et pédala comme un forcené jusqu'à son domicile où il avala sans appétit une salade bio de son jardin.

Le lendemain, il pesta en voyant dans la presse que son intervention n'avait pas été relevée par les professionnels de l'information.

Frédéric ne tenait plus en place. Il avait passé son samedi à faire du rangement dans l'appartement, puis avait pris une longue douche en se frottant deux fois plus fort que d'habitude, comme s'il voulait paraître deux fois plus propre. Il chercha une chemise correcte qu'il repassa maladroitement avec un fer froid, en panne depuis plusieurs mois. Il tenta d'imprégner un mouvement dans ses cheveux rétifs en forçant sur le gel fixant. Il regarda une dernière fois dans le miroir : il ne ressemblait à rien. Mais il était l'heure.

Habituellement, il mettait entre sept et neuf minutes pour arriver en voiture sur le parking d'Automobiles Composants, mais cette fois, il partit avec trente minutes d'avance sur l'heure de son rendez-vous. Quand il vit la Golf déjà sur le parking et Élodie qui patientait assise sur l'aile avant gauche, il regarda nerveusement sa montre et l'horloge du tableau de bord pour s'assurer qu'il n'était pas officiellement en retard.

Il essaya de se persuader du fait que si elle était déjà là, c'est qu'elle était impatiente de le retrouver, mais un coup d'œil sur ses propres cheveux dans le rétroviseur le fit douter de cette éventualité. Il se demanda alors si elle n'allait pas tout simplement décliner l'invitation pour sortir avec un autre homme, ren-

contré peut-être pendant sa semaine de formation. Un peu paniqué, il gara sa voiture de travers entre deux places tracées au sol, mais le parking était désert, si ce n'étaient les voitures de service qui restaient là tout le week-end.

Il sortit rapidement de son véhicule en prenant un air assuré, et lui lança en souriant :

— Tu es en avance !

— Oui, je ne me souvenais plus de l'heure qu'on avait fixée.

Il s'approcha et l'embrassa sur les joues. Elles étaient brûlantes. Il se concentra pour ne pas laisser ses yeux dériver vers ses jambes qu'une jupe courte laissait deviner en-dessous de ses collants anthracite.

— Ça va ?

— Et toi ?

— Et cette semaine de formation, c'était bien ?

— Tu parles ! Une perte de temps. Comme d'habitude. Mais c'est l'occasion de rencontrer d'autres gens.

Les mains dans les poches, posté en face d'elle, Frédéric piétinait en se tenant exagérément droit et en souriant ostensiblement. Il n'avait aucune idée de la façon dont il devait continuer cette discussion.

— Tu en es contente de ta voiture ?

Elle fût surprise de sa question, mais y répondit sans réfléchir.

— Elle fonctionne...

— Les voitures allemandes...

Un nouveau blanc s'installa dans la conversation, chacun cherchant une façon d'en sortir sans être ridicule.

— Et toi, cette semaine ? demanda Élodie.

— La routine. Il y a eu la conférence de presse, tu en as entendu parler ?

— J'ai lu mes mails...

Il se souvint soudain de l'occasion qui lui avait permis de « gagner » cette soirée avec elle et s'en servit pour relancer la discussion :

— Et ton billet de train, il était bien valide ?

— Merci encore de ton aide. J'étais un peu désespérée. J'ai dû te paraître bien empruntée...

— Mais pas du tout. Et puis, tu sais, il y a bien des situations où je ne suis pas très dégourdi, moi non plus.

— Ah bon, lesquelles ?

— Euh... La cuisine... La pêche à la ligne...

— La pêche à la ligne ?! répéta-t-elle en riant.

— Mon père a essayé de me convertir, mais...

— Je ne risque pas de te dépanner à mon tour dans cette situation !

— Mais, tu ne me dois rien.

— Rien qu'une séance de cinéma, ajouta-t-elle en souriant.

— Voilà. D'ailleurs, on y va ?

— Je te suis...

— On prend ma voiture ? Je te ramènerai ici.

— Si tu veux.

Il l'accompagna jusqu'à sa portière qu'il lui ouvrit avec une galanterie à peine forcée. En faisant le tour de sa voiture pour rejoindre la place du conducteur, il serra son poing contre lui en signe de victoire sur lui-même. Il ignorait qu'elle l'observait, amusée, dans le rétroviseur passager.

Il s'installa au volant, démarra et sortit du parking.

— On va voir quoi ? demanda-t-elle.

— Je te propose « Le château ambulante » de Miyazaki. Il vient de sortir.

— Connais pas...

— Tu ne connais pas « Le château ambulante » ?

— Yamakasi.

— Miyazaki ! Tu ne connais pas Miyazaki ?

— Non. C'est grave ?

— Non... Non bien sûr. C'est juste... surprenant.

— Il y a des acteurs connus ?

— C'est... C'est un dessin animé, dit-il en s'enfonçant dans son siège. Soudain, il se demanda s'il avait fait le bon choix de film.

— Ah...

— Mais on peut changer si tu veux. Je peux regarder si...

— Non, non, c'est ta séance de ciné. C'est toi qui choisis. Je n'avais qu'à savoir imprimer mon billet toute seule, après tout.

Il essaya d'analyser, dans le ton de sa voix, s'il y avait une pointe d'ironie ou de second degré dans cette phrase, mais il ne le perçut pas clairement. Il envisagea avec crainte la possibilité que cette soirée soit sans lendemain, juste à cause d'un mauvais choix de film. Il réfléchissait en silence à cette éventualité quand elle lui demanda :

— Tu passes par où ?

— Ne t'inquiète pas. Je sais où je vais.

— Je ne m'inquiète pas, mais je ne savais pas qu'il y avait un cinéma par là.

Il perdit encore quelques centimètres en tassant la tête dans ses épaules. Les choses ne se passaient pas du tout comme il l'avait prévu. Il se gara au bord d'une rue, et éteignit le moteur.

— C'est là ? dit-elle en cherchant une enseigne de cinéma.

— C'est chez moi.

— Tu as oublié de prendre quelque chose ?

Il ne répondit pas tout de suite, et vit dans le regard d'Élodie comme un début d'appréhension. Il n'avait pas imaginé une seconde qu'il aurait à gérer ce genre de situation.

— On va le regarder chez moi, le film, avoua-t-il. Je l'ai téléchargé.

— Chez toi ? s'étonna-t-elle.

— De toute façon, il ne passe nulle part, par ici.

— Mais tu veux dire... qu'on va le regarder sur ta télé ?

— Sur mon home cinéma, oui. Mais si tu veux, on va dans un vrai ciné et on...

— Non, non, c'est bon. On fait comme tu as prévu. C'est juste que...

— Que ?

— À un moment, j'ai cru m'être trompée de...

— De ?

— De personne... compléta-t-elle avec une lueur triste dans le regard.

Désarmé, il ne savait plus quoi faire. Les mains posés sur le volant, fixant le pare-brise, il cherchait une porte de secours. Voyant l'embarras qu'elle lui causait, elle se reprit et chassa les mauvaises pensées de son esprit.

— Allez, on y va ? demanda-t-elle soudainement enjouée.

Ils sortirent de la voiture et il lui montra la fenêtre de son appartement au deuxième étage, comme pour la rassurer si elle devait tout à coup fuir en se défenestrant. En déverrouillant la porte de son appartement, il pensa au scénario idéal qu'il avait imaginé : elle s'installe dans le sofa en retirant son blouson, il lui prépare un cocktail sucré à base de nectar de banane et de sirop de goyave. Petit à petit pendant le film, ils se rapprochent, leurs mains se touchent, il l'enlace puis l'embrasse, elle se laisse faire...

Pendant qu'il ouvrait la porte, un balai tomba juste devant eux, entraînant avec lui la brosse à récurer, dans un grand fracas qui le tira de sa rêverie. Il remit tout en place rapidement derrière le portemanteau et invita Élodie à s'asseoir dans le sofa.

— C'est sympa chez toi... commença-t-elle, en s'étonnant de ne pas voir le téléviseur. C'est grand ?

— Non, c'est un deux-pièces, cria-t-il depuis la kitchenette où il était en train de rater ses cocktails fruités.

Elle se leva pour se donner une contenance et examina la vue.

— Il n'y a pas trop de circulation ?

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais pas ?

— Je veux dire : je m'en fous. Je l'entends pas.

Il lui proposa un verre. Il collait un peu parce que du sirop de goyave avait coulé le long de la paroi, mais elle fit semblant de ne pas le remarquer et s'essuya dans son mouchoir discrètement.

— Tu as faim ? s'inquiéta-t-il.

— Pas plus que ça, répondit-elle poliment.

— Je vais chercher des chips.

Elle sourit en secouant imperceptiblement la tête. L'univers de cet homme qu'elle découvrait était incroyablement différent du sien, et de tout ce qu'elle avait connu jusque-là. C'était à la

fois déroutant et agréable car si elle était ici aujourd'hui, c'était précisément pour ne pas revivre ce qu'elle avait déjà vécu avec d'autres.

Frédéric revint avec des chips dans un saladier qu'il lui tendit.

— Merci. On va regarder le film sur ton ordinateur ? dit-elle en montrant le PC dont le bruit du ventilateur cassait le silence de la pièce.

— Tu plaisantes ? répondit-il.

Mais elle ne voyait toujours pas de téléviseur. Elle imagina qu'il pouvait être caché dans un placard, ou sur un meuble à roulettes.

— On va dans la chambre ? proposa Frédéric sans réfléchir.

— Dans la...

— Pour regarder le film sur ma grosse télé.

— Elle est dans ta chambre ?

Il marqua le pas, se rendant compte qu'il venait de demander à une jeune fille d'entrer dans sa chambre. Il se mit à sa place : elle s'attendait d'abord à aller au cinéma, comme tout le monde, puis éventuellement à faire une concession pour regarder le film dans son salon, mais sa proposition était encore plus inacceptable : dès le premier rendez-vous, il allait tout simplement la mettre dans son lit !

Il tenta de la rassurer :

— Mon lit est très confortable !

— Je n'en doute pas, plaisanta-t-elle, maintenant qu'elle avait compris que Fred n'avait aucune arrière-pensée. Elle se surprit même à se sentir en totale sécurité avec lui, malgré toutes ses manières originales, et ses propositions qui dans une autre bouche que la sienne, auraient frisé l'indécence.

Elle s'installa sur le lit, et piocha une poignée de chips dans le saladier. Elle sirota son cocktail qu'elle trouva excellent et observa son hôte s'animer autour d'elle.

Il brancha quelques câbles et s'affaira sur son ordinateur qui était dans l'autre pièce. L'écran plasma de cent-sept centimètres se dressait au pied du lit, il était entouré de plusieurs haut-parleurs qui étaient reliés à un ampli « cinq point un », mais Élodie ne comprit cette dénomination que plus tard quand Frédéric lui expliqua.

Elle fouilla la chambre du regard, curieuse. Une figurine de Super Mario Bros trônait sur une étagère, elle reconnaissait le personnage de jeu vidéo parce que son cousin de huit ans avait une console de jeu portable Nintendo. Des jouets Kinder traînaient un peu partout sur des piles de romans de science-fiction qu'elle n'avait jamais vus dans aucune bibliothèque. Elle s'empara de l'un d'eux qui était à sa portée et fut surprise de voir qu'il était écrit en anglais. Elle le reposa aussitôt, comme apeurée.

— Je l'ai trouvé en version originale sous-titrée, cria-t-il de l'autre pièce.

— Le livre ?

— Non, le film, il est en VOSTEF⁷, dit-il en passant la tête dans l'encadrement de la porte.

7 VOSTEF : Version Originale Sous-Titrée En Français.

— Et c'est bien ? interrogea-t-elle, complètement perdue.

— Oui, parce que les voix françaises, merci bien...

— Il y en a des jolies...

— Ce n'est pas la question. Mais la traduction est imparfaite et on perd les intonations de voix originales. C'est comme Star Wars.

— Quoi Star Wars ?

— Tu connais Star Wars ? Euh... La guerre des étoiles !

— Bien sûr que je connais. Tu me prends pour qui ?

— Tu l'as déjà vu en VO⁸ ?

— Je ne l'ai pas vu.

— Quel épisode tu n'as pas vu ?

— Je ne l'ai pas vu du tout. Je n'ai vu aucun épisode. Il y en a combien ? Deux ?

— C'est une double-trilogie ! affirma Frédéric, lui aussi désarçonné par les différences de culture insoupçonnées qu'il se découvrait avec Élodie.

Il retourna sur son ordinateur et un fond d'écran apparut sur le téléviseur.

— Ça marche ! lança Élodie pour rendre service.

— Attends, pas tout à fait.

— Si si, affirma-t-elle.

8 VO : version originale

Par acquis de conscience, il vint regarder l'écran, puis expliqua :

— Non, regarde, les icônes sont tout écrasés, je ne suis pas dans la bonne résolution.

— Ils ne sont pas écrasés, dit-elle en reprenant des chips.

— Tu ne vois pas ? montra-t-il à l'écran.

Elle le laissa gérer ses problèmes de résolution et continua d'espionner la chambre. Elle vit une calculatrice étrange sur la table de nuit, et la prit dans ses mains pour l'allumer.

Machinalement, elle fit un calcul simple pour l'essayer mais l'écran afficha des messages incompréhensibles.

— Elle ne marche pas ta calculatrice ?

Après une seconde de silence, la tête du propriétaire des lieux passa à nouveau dans l'encadrement de la porte, étonné.

— C'est une polonaise inverse, expliqua-t-il.

Instinctivement, elle lâcha l'objet sur le couvre-lit.

— Une quoi ?

— Une calculatrice à notation polonaise inverse.

— Mais à quoi ça peut bien servir ? Il ne compte pas comme nous, les polonais ?

— Ils n'ont pas de parenthèses.

— Les pauvres !

— Ils n'en ont pas besoin. Cette notation permet de faire des calculs sans mettre de parenthèses. Ah, cette fois, c'est bon, dit-il en regardant à nouveau le téléviseur.

— Tu as *désécrasé* les icônes ?

— Voilà. Tu es prête ? Je lance le film.

Elle rangea l'étrange calculatrice précautionneusement et s'installa correctement sur le lit. Frédéric, accourut de l'autre pièce et s'assit à bonne distance d'elle pour ne pas risquer de lui faire peur à nouveau. Le logo enfantin des studios Ghibli apparut puis le bruit d'une machine gigantesque dans les hauts-parleurs fit plisser les yeux d'Élodie.

— Tu veux qu'on baisse le son ?

— S'il te plaît, oui.

— Attends.

Il sauta du lit pour rejoindre l'ordinateur, modifia le volume puis relança la vidéo depuis le début.

— Tu ne peux pas le faire avec la télécommande ? demanda-t-elle innocemment.

— C'est mieux de le faire depuis la source, répondit-il.

— Ah...

Le film commença, et pendant quelques dizaines de secondes tout se déroula comme prévu. Puis, les images colorées laissèrent place à un spectacle d'un tout autre genre et la bande son correspondante déferla dans les enceintes.

C'était un film pornographique, parmi les pires du genre avec gros plans et performances d'acteur hors norme, qui défi-

lait maintenant sous les yeux incrédules d'Élodie. Frédéric avait déjà rejoint l'ordinateur et tentait de mettre fin au naufrage de sa soirée, mais son lecteur vidéo était planté, et il lui fallut près d'une minute pour que le fond d'écran réapparût. Soixante secondes pendant lesquelles Élodie est restée médusée devant l'écran.

— C'est un *fake* ! expliqua Frédéric, mais voyant qu'elle ne comprenait pas, il explicita : c'est une contrefaçon qui a été fabriquée par des petits malins et qui a été partagée sur internet. Je me suis fait avoir.

— Et ça arrive souvent ?

— Parfois, surtout pour les films qui viennent de sortir. Je suis désolé. Je ne voulais pas t'imposer ça...

Il osait à peine la regarder en face en repensant aux images incroyables qu'il l'avait obligé à visionner. Il secouait la tête en faisant des aller-retour entre son ordinateur et la chambre, pendant qu'Élodie se demandait quelle attitude adopter. Jusqu'ici, elle avait fait des efforts pour comprendre et suivre Frédéric, mais ces images salaces avaient eu l'effet d'une douche froide. Le sentiment de sécurité et de bien-être qui commençait à s'installer s'était évanoui d'un coup, et c'est la fébrilité et le désarroi qui la gagnaient maintenant.

— Je voudrais rentrer, murmura-t-elle.

— Pardon ?

— Tu peux me raccompagner à ma voiture ? S'il te plaît.

— Bien sûr, tout de suite, répondit-il comme on rassure un malade avant de l'emmener aux urgences.

Il lui tendit son blouson et prit le sien. Puis ils descendirent sans un mot et s'assirent dans la voiture. Un silence glacial envahissait l'habitacle, mais ni l'un ni l'autre n'avait véritablement conscience de ce qui venait de se produire. Ce n'était juste pas le moment d'en parler.

Sept minutes plus tard, ils étaient sur le parking de leur entreprise, sous les lampadaires oranges qui projetaient des ombres prononcées sous leurs yeux tristes.

— Je suis sincèrement désolé, s'excusa encore Frédéric.

— Ce n'est pas de ta faute, Fred. C'est aussi un peu de la mienne.

Ils se quittèrent sans qu'il ne comprît le sens de cette dernière phrase. Insinuai-elle qu'elle n'aurait jamais dû accepter ce rendez-vous ?

Dans sa chambre d'hôtel déprimante, Victor Lodz tournait en rond à six heures du matin. Le matelas défoncé, le bruit des douches des chambres voisines et des passages intempestifs dans le couloir juste devant sa chambre l'avaient réveillé bien avant la sonnerie de son portable. Depuis, il le consultait nerveusement toutes les cinq minutes environ. La veille au soir, il avait regardé sur son ordinateur un film qu'il avait téléchargé sur internet. Un thriller comme il les aimait habituellement, mais celui-ci l'avait empêché de dormir, sans raison apparente.

En fait, il dormait mal depuis l'appel de Jean-Clément Charles, trois semaines auparavant. Ce dernier lui avait commandé une prestation de formation pour le personnel technique d'Automobiles Composants concerné par le pôle de compétitivité, mais sa commande était si précise et le ton de sa voix si autoritaire que Lodz se mettait à douter de sa propre méthode.

Il lui arrivait parfois de se demander si la méthode POWER était réellement applicable dans le monde industriel. À vrai dire, il n'avait jamais vu aucun résultat concret, aucune expérimentation sérieuse de cette théorie managériale. Elle ne tenait debout que par la force du charabia moderne qui l'enrobait et

par la crise d'identité profonde que traversaient les cadres dans les entreprises. Alors que les universités débordaient de jeunes diplômés sur-qualifiés qui ne trouvaient pas d'emploi, les cadres seniors qui n'avaient souvent que le baccalauréat en poche devaient faire leur preuve chaque jour devant des subalternes de moins en moins malléables et de plus en plus compétents. Toute technique de management qui permettait de masquer les difficultés du personnel encadrant était la bienvenue.

Mais Lodz craignait qu'un projet de l'envergure du « pôle Hydrogène » mette au jour les limites pratiques de la méthode. Si les agents du Conseil Régional et les employés d'Automobile Composants en venaient à se rendre compte de la supercherie, c'en était fini de sa carrière de consultant. Et la perspective de devoir retrouver un job de commercial le hantait chaque nuit.

Il devait former cinquante employés d'Automobile Composants en quatre jours à partir d'aujourd'hui, principalement dans les ateliers. Pour éviter des aller-retour coûteux et fatigants en voiture, il avait pris cette chambre d'hôtel pour quatre nuits.

Le petit-déjeuner était servi collectivement dans le hall à partir de 7h00. Il engloutit cinq croissants de boulangerie industrielle qu'il trempa dans un café médiocre, les yeux hagards, ignorant simplement l'existence des autres pensionnaires, majoritairement des hommes, quarantennaires, portant un costume sombre et une cravate. Certains lisaient le journal pendant que d'autres consultaient leur téléphone. Victor, dans un éclair de lucidité entre deux viennoiseries, pensa que tous ces gens allaient sans doute « créer de la valeur » aujourd'hui, décrocher des contrats, réaliser des interventions techniques complexes... Lui seul contribuerait à ralentir la production, en compliquant inutilement des processus simples, en plaquant des termes abscons sur des réflexions de bon sens. Puis il croisa le regard d'un autre pensionnaire de l'hôtel, comme lui, les traits tirés, le visage tra-

hissant un manque de confiance en soi. Victor se redressa et réajusta sa cravate, il reprit instantanément la posture de l'homme d'affaire déterminé et talentueux qu'il devait afficher pendant quatre jours. Il avala le reste de son café tout en se levant, et monta chercher ses affaires dans sa chambre.

Il se présenta à l'accueil d'Automobile Composants quelques minutes avant le début de la formation. En patientant dans le hall, il aperçut le planning de la salle de réunion André Citroën où il avait rendez-vous et s'assura qu'elle était bien réservée pour les quatre jours suivants.

Jean-Clément Charles descendit pour l'accueillir, les deux hommes ne s'étaient encore jamais rencontrés. Le P.D.G. n'eut aucun mal à dominer l'entretien avec Victor Lodz qui mesurait une dizaine de centimètres de moins que lui et affichait un sourire crispé qui exprimait son angoisse. Tout en le conduisant jusqu'à la salle de réunion, Charles le mit mal à l'aise à plusieurs reprises en posant des questions précises sur le déroulement de la formation, les objectifs de la méthode et ses applications concrètes dans l'industrie.

Lodz répondit évasivement, confus et brouillon, il inventa une expérimentation américaine chez un constructeur automobile à Détroit qui avait débouché sur la conception d'un modèle très innovant dont le nom lui échappait pour l'instant. Il promit de lui retrouver très prochainement, mais oublia sa promesse dès que le P.D.G. eût tourné le dos.

Il faisait maintenant face à douze employés des usines d'Automobile Composants, dont deux chefs d'atelier et Gravart, le directeur de la fabrication. Il s'installa en souriant, sortit quelques documents de sa pochette, son ordinateur portable et fit semblant d'examiner la configuration de la pièce, la lumière, le tableau blanc, l'écran pour projeter des images... Mais il détaillait en réalité les visages et les attitudes de ses élèves du

jour. Il repéra sans mal, à leurs vêtements de qualité médiocre et à leur attitude désinvolte, les ouvriers travaillant à la chaîne de production, et le directeur, en train de dessiner des engrenages sur son calepin, inoffensif. Le risque aujourd'hui venait des deux chefs d'atelier. Responsables de premier niveau, ils avaient le souci du travail bien fait et la pression de la production à assurer. Ils étaient les premiers à être touchés par un changement des méthodes de travail, et par conséquent, généralement les plus vigilants et les plus critiques.

Après s'être présenté brièvement, il commença le cours :

— Je viens donc vous présenter la méthode « POWER » qui a été inventée aux États-Unis dans les années 90, par des spécialistes de l'approche processus, et de la rationalisation du travail. Elle permet à la fois de réduire les coûts et les délais, tout en augmentant la qualité du service rendu et l'implication des employés. Elle est bien sûr particulièrement adaptée au monde industriel où elle est aujourd'hui très utilisée un peu partout en Europe.

Il avait adapté son introduction pour la circonstance, en insistant sur les qualités « industrielles » de la méthode.

Il nota rapidement la gêne d'un des deux chefs d'atelier, René Martinez, qui travaillait à l'atelier des réservoirs. Il s'agitait sur sa chaise et ne prenait aucune note, contrairement à tous les autres qui faisaient au moins semblant d'écrire sur leur calepin. Il secouait légèrement la tête en signe de désapprobation lorsque l'intervenant abordait des détails de la méthode, mais ne l'interrompait jamais pour poser une question ou expliquer son désaccord.

Alors qu'il en était au « E » de « POWER », Lodz remarqua chez son contradicteur silencieux une contrariété encore plus palpable qui le poussa à l'interroger :

— Vous n'êtes pas convaincu, Monsieur ?

— Martinez. Chef d'atelier Réservoirs.

— Qu'est-ce qui vous chagrine, monsieur Martinez ?

— Votre méthode, là, je ne suis pas sûr qu'on puisse l'appliquer ici.

— Et pourquoi cela ?

— Ben, déjà, on n'a pas le temps de remplir des paperasses, on a la production à assurer et des tas de problèmes techniques à régler au quotidien. Si l'on prend une heure tous les jours pour remplir des fiches, on... Ben on va travailler une heure de moins, fatalement.

— C'est une erreur commune... Mais vous avez raison de soulever ce point, c'est important. Effectivement, pendant qu'on remplit des fiches, on ne fait pas de production, c'est indiscutable.

— Donc, je ne vois pas bien comment...

— Mais aujourd'hui, vous avez déjà des problèmes de production, des incidents, des pannes qui nécessitent une réorganisation, un retour à votre hiérarchie, n'est-ce pas ?

Au mot « hiérarchie », Gravart leva les yeux de sa feuille qui était presque entièrement griffonnée de dessins techniques sans rapport direct avec la formation.

— Oui bien sûr, répondit Martinez, c'est notre quotidien...

— Et aujourd'hui, avez-vous le sentiment d'être entendu, de régler correctement ces problèmes qui se posent à vous ?

Martinez jeta un œil inquiet à son supérieur direct, qui le regardait d'un air impassible.

— Ne vous en faites pas, Monsieur... Gravart, c'est ça ? Lodz consulta la fiche des participants qu'il avait sous les yeux. Monsieur Gravart ne vous en voudra pas, nous sommes là pour nous dire des choses et pour avancer.

— Allez-y Martinez, confirma gentiment le directeur de la fabrication.

— Et bien, non, aujourd'hui, on rafistole les machines, on répare comme on peut pour que la production reparte mais sur le fond, on ne règle rien. Pas plus tard que l'autre fois, sur cette question des jauges...

— N'entrons pas dans les détails, s'il vous plaît, interrompit Lodz, restons dans le cas général. Vous confirmez donc que dans le fonctionnement actuel, vous perdez du temps à faire un retour à la hiérarchie qui n'est pas suivi d'effet probant et donc, la panne, ou le problème, revient parce que cela n'a pas été traité correctement, à la racine ?

— Oui, en quelque sorte, mais des fois, il n'y a peut-être pas de solution, dit Martinez pour ne pas accabler son directeur qui semblait découvrir que certains problèmes n'étaient pas résolus correctement dans ses ateliers.

— Et bien moi, je vous propose une méthode pour que ces problèmes soient vraiment résolus, consignés, notés, et que l'amélioration soit palpable.

— Je ne comprends pas comment ça fonctionne, avoua Martinez.

— C'est parce que vous ne voyez pas tout l'intérêt de cette fiche.

Il exhiba un morceau de papier présentant un formulaire somme toute assez banal, comme si c'était une formule magique connue de lui seul.

— Mais c'est normal, je suis là pour vous en apprendre l'intérêt et le fonctionnement. J'ai vu des dizaines de chefs d'atelier qui, comme vous à cet instant de la formation, ont douté de l'intérêt et du fonctionnement de la méthode. Aujourd'hui, ils utilisent tous le « POWER » et n'en changeraient pour rien au monde ! exulta Lodz.

René Martinez réfléchit un instant, faillit répondre, mais finalement se tût. Il n'avait aucun argument à opposer au formateur si sûr de lui.

Lodz reprit le cours de sa formation et veilla à ne plus donner la parole à Martinez qui n'osa pas la prendre de lui-même.

Martine, la secrétaire de Paul Butte au Conseil Régional était inquiète. Comme tous les mercredis, son fils de dix ans était seul à la maison. Pas d'école, pas de gardienne ou d'accueil périscolaire, pas les moyens.

Martine élevait seule son fils unique depuis que son géniteur l'avait laissée tomber. C'est-à-dire depuis toujours. Il n'avait jamais connu son père ou plutôt il en avait connu plusieurs. Martine ne supportait pas la solitude et se jetait dans les bras du premier imbécile venu, à commencer par le père de son unique enfant. C'était au mariage d'une cousine, elle avait été invitée pour combler un trou dans le plan de table. Il avait abusé du champagne et l'avait trouvée séduisante. Il n'en fallut pas plus à la jeune secrétaire pour finir dans ses bras et tomber enceinte, le soir-même.

Dès les premiers mois de grossesse, la vie de la jeune femme se compliqua terriblement. Son emploi de l'époque était fatigant et pénible, elle dut le quitter et vivre au crochet de ses parents pendant quelques temps. Après l'accouchement, elle chercha à nouveau du travail mais ses maigres qualifications lui fermaient

beaucoup trop de portes. Le plus souvent, elle ne parvenait même pas à décrocher un entretien.

Elle finit par trouver un emploi intérimaire chez un boulanger-traiteur qui organisait des buffets pour les entreprises. Le soir de l'inauguration d'une salle de spectacle par le Conseil Régional, dans son uniforme de soubrette et grâce à son large sourire, elle avait attiré l'œil, certes un peu glauque, du président de Région de l'époque. Il lui glissa quelques mots à l'oreille, plaisanta lourdement sur son décolleté, et proposa finalement de la raccompagner à l'issue de la cérémonie, ce qu'elle accepta.

Dans la voiture, ce soir-là, et à l'hôtel chaque semaine, le lundi, pendant les mois qui suivirent, Martine devint la maîtresse numéro un de l'élu, qui, dans un spasme incontrôlé lui promit un soir une place dans l'administration.

C'est ainsi qu'elle entra au Conseil Régional, propulsé au rang de secrétaire de direction, attisant les jalousies de ses collègues qui, pour la plupart, avaient pourtant suivi le même cursus.

Martine était facile, mais pas totalement idiote, elle comprit rapidement que son siège était éjectable, et les élus éphémères. Lorsque le président du moment se lassa d'elle, elle changea de monture sans état d'âme et sans méchanceté. Ce qui l'importait était de garder son emploi pour assurer un niveau de confort correct à son fils qui avait maintenant cinq ans. Elle repéra dans l'opposition de l'assemblée régionale le leader qui avait le vent en poupe. À la soirée des vœux de la collectivité, elle revêtit sa robe la plus provocante et dansa volontiers avec lui en accentuant les contacts. Lors d'un rock endiablé, elle posa, par accident, la main de son cavalier sur sa généreuse poitrine puis elle le regarda de son air de fillette prise en faute.

François Pernier était en pleine campagne électorale. Il enchaînait les réunions et les communiqués de presse. Il saisit

cette occasion pour décompresser et finit la nuit avec Martine. Son contrat fut prolongé pour une seconde mandature. Son CV ne comportait pas de diplômes, mais beaucoup d'aventures.

Son fils l'appela une nouvelle fois, la troisième depuis ce matin. Il ne trouvait plus sa console de jeux portable. En chuchotant dans le téléphone, elle tenta de l'aider à distance. Dans le tiroir ? Sous son lit ? Pendant qu'elle le télécommandait, au moins, elle était sûre qu'il ne faisait rien de grave. Mais son travail à elle prenait du retard.

Elle avait de plus en plus de mal à concilier vie de famille et vie professionnelle. Chaque lundi, elle arrivait au bureau usée, presque détruite par la vie que lui menait son fils capricieux. Mais le vendredi soir, elle n'en pouvait plus de son directeur lunatique et orgueilleux. Au bureau, à la maison, ses angoisses personnelles la poussaient à vivre toujours au service des autres, jamais pour elle.

Paul Butte avait rendez-vous avec Jean-Clément Charles, et ce dernier venait d'arriver. Elle le fit patienter dans un fauteuil devant le bureau de son directeur, car celui-ci était en retard, comme d'habitude. Après quelques minutes, elle lui proposa un café qu'il accepta volontiers. Elle posa la tasse sur la table basse en face du fauteuil et se pencha en avant pour verser prudemment le liquide noir et brûlant sans tacher la moquette.

Elle sentit immédiatement le regard du P.D.G. plonger dans son décolleté. Sans l'avoir prémédité, elle s'y attendait et cela lui paraissait presque normal, voire flatteur. C'était comme si cette compétence était écrite dans sa fiche de poste. Elle lui sourit sincèrement et gentiment, ce qui illumina ses yeux clairs.

Jean-Clément Charles bredouilla des remerciements gênés et perdit un instant son aplomb naturel. Il se redressa dans son fauteuil bas pour reprendre une contenance et estima mentalement leur différence d'âge. Pendant plusieurs secondes, dans un

silence calme, personne ne bougea. Puis Paul Butte arriva en trombe en interpellant sa secrétaire :

— Des appels, Martine ?

— Non, rien du tout, mais votre rendez-vous est là, dit-elle en souriant à Jean-Clément Charles.

— Mon rendez-vous ? interrogea Paul Butte qui n'avait pas levé le nez de son téléphone.

— Bonjour, Paul, dit Charles en se levant.

— Ah oui, Jean-Clément, mais entrez, entrez...

Il entra le premier dans son bureau sans lâcher son portable. Le P.D.G. et la secrétaire échangèrent une révérence polie avant de se quitter.

- Bon, tu joues ! dit Sébastien à haute voix.
- J'arrive ! répondit Frédéric, agacé.
- Mais qu'est-ce que tu fous, bon Dieu ?
- Je réfléchis...

Ils étaient en pleine partie d'échecs, à travers un site web. Les yeux rivés ainsi sur leur écran respectif, ils paraissaient travailler d'arrache-pied sur un projet technique compliqué. Ils avaient disposé leurs écrans de manière à ce que, depuis la porte de leur bureau, personne ne pût se douter de ce qu'ils faisaient réellement. Si d'aventure un importun s'approchait, ils avaient tout le temps de fermer les fenêtres coupables pour faire apparaître une feuille de calcul complexe qu'ils gardaient en fond d'écran.

Frédéric réfléchissait, mais pas seulement à son prochain coup. Sa reine était en danger car il l'avait placée sans précaution au centre de l'échiquier. Elle était perdue. Élodie aussi, son-

gea-t-il. Mais il ne pouvait se résoudre à abandonner la partie, pas déjà, pas si tôt.

Devant l'insistance de Sébastien et dans un élan de folie destructrice, il avança sa reine en plein milieu des lignes ennemies. Perdue pour perdue, autant faire le plus de dégâts possibles chez l'adversaire. Il récolta un simple pion en échange de la perte de sa pièce maîtresse, mais ce pion était le dernier protecteur de la tour de son ennemi qu'il convoitait depuis quelques coups. Sébastien prit la reine sans se méfier, avec un petit sourire satisfait derrière son écran. Quatre coups plus tard, il était échec et mat, son roi coincé sur la dernière ligne de l'échiquier.

— Mais comment tu as fait ça ? s'indigna Sébastien.

— De l'audace ! exulta Frédéric, en considérant la leçon de vie que venait de lui apporter cette partie : rien n'est jamais perdu.

Ses contacts avec Élodie depuis leur premier rendez-vous raté s'étaient résumés à « bonjour-bonsoir » dans les couloirs de Automobile Composants. Et encore, seulement les jours où il arrivait à provoquer leur rencontre « fortuite ». Le regard embarrassé d'Élodie le dissuadait chaque fois de poursuivre la conversation. Il se demandait s'il n'était pas en train de la harceler et si elle n'allait pas finir par porter plainte. Tout cela était si nouveau pour lui.

« De l'audace ! » se répéta-t-il pour se donner du courage en fermant la fenêtre du jeu d'échecs.

— On fait la revanche ? demanda Sébastien.

— Non, désolé, j'ai à faire, répondit Frédéric en se levant.

— Où vas-tu ?

— Je monte aux ressources humaines.

— Ok, répondit Sébastien sans insister.

À demi-conscient de ce qu'il faisait, Frédéric monta les marches comme un robot, mû par cette « audace ». Ordinairement, il aurait préparé chacune de ses répliques, imaginé les scénarios probables et calculé ses chances de réussite. Cette fois, il allait voir Élodie dans l'improvisation la plus totale, presque avec désinvolture.

Lorsqu'il reprit véritablement conscience, il venait de pénétrer dans son bureau, après avoir frappé. Le bureau était vide, il s'approcha de son ordinateur qui était éteint et, machinalement, s'agenouilla et posa la main sur l'unité centrale pour en vérifier la température. Elle était tiède, sans doute venait-elle de l'éteindre. Les yeux à hauteur de son bureau, il examina le quotidien professionnel d'Élodie et perçut son parfum avec un certain trouble. Ses dossiers délicatement rangés en pile sur le bureau, ses stylos de toutes les couleurs dans un pot à crayon rose bonbon, quelques post-it fluorescents collés en-dessous de son écran, parfaitement alignés, dont un sur lequel il était écrit...

— Fred ?

Elle venait d'entrer dans le bureau et l'observait avec étonnement, alors qu'il était toujours agenouillé près de son fauteuil.

— Qu'est-ce que tu fais là ? poursuivit-elle.

— Je... Je voulais savoir... Combien il me restait de jours... Combien de jours de congés il me restait, répondit-il en s'insultant en lui-même : « *tu parles d'une audace !* ».

Elle s'approcha et il se leva brusquement, il ne savait plus s'il devait lui dire bonjour. À cet instant précis, il ne savait même pas s'il l'avait déjà saluée aujourd'hui, à vrai dire. Il approcha sa joue pour lui faire la bise, elle eût un geste de recul.

— On s'est... déjà vus... dit-elle tout en l'embrassant de nouveau malgré tout.

— Oh, c'est vrai ? C'était pas hier ?

— Hier c'était dimanche, répondit-elle en souriant.

Elle sembla vérifier du regard s'il avait fouillé dans ses affaires, puis chercha son dossier.

— Justement, je devais t'appeler, dit-elle en retirant de son écran le post-it qui portait son diminutif.

— Ah oui ? s'étonna-t-il.

— Tu dois décider de ce que tu fais de ces jours qui te restent ? Est-ce que tu veux te les faire payer ?

— Non, bredouilla-t-il sans conviction car il ne voulait pas donner l'impression qu'il était vénal.

— Dans ce cas, il te faudra les prendre avant le 1er mai.

— Ah non ! reprit-il avec une véhémence inappropriée.

— Pourquoi ?

Parce que je ne peux te voir qu'ici, songea-t-il, mais il ne pouvait pas répondre ça. « *De l'audace* » se répéta-t-il, mais l'audace ne franchissait pas la barrière de ses lèvres.

– Parce que j'ai trop de choses à faire ici.

— Je vois...

— Avec le pôle de compétitivité, la voiture à hydrogène, tout ça, ajouta-t-il pour donner du crédit à son mensonge.

— Dans ce cas, on va les liquider et te les payer. C'est le plus simple.

— Si tu le dis.

Elle ouvrit un dossier pour prendre un formulaire vierge qu'elle lui tendit. Quand il saisit la feuille, elle ne la lâcha pas, pour le forcer à la regarder.

— Tu ne viens pas pour ça, n'est-ce pas ?

Il jeta un œil au formulaire, puis croisa les yeux d'Élodie en se demandant comment elle avait pu percer à jour ses véritables intentions. Mais au fait, quelles étaient-elles ? Ah oui : « *de l'audace* ». Il perdit à nouveau le contrôle de ses pensées, et passa en mode automatique.

— En effet.

— Que voulais-tu me dire d'autre ?

— Je voudrais...

— Oui ? l'invita-t-elle gentiment à poursuivre.

— J'aimerais bien qu'on reparte à zéro. On fait un *reset*⁹.

— On oublie tout ?

— Ouais, voilà, on oublie tout.

— Donc, je te dois encore une soirée ? dit-elle malicieusement.

9 Reset : réinitialisation d'un appareil électronique.

Il réfléchit un instant, déstabilisé par cette réponse, puis sauta sur l'occasion :

— Du coup... Oui !

— Alors, c'est moi qui choisis le film !

— Si tu veux.

— Ou autre chose... compléta-t-elle.

— Tout ce que tu veux, concéda-t-il.

Ils se regardèrent en silence plusieurs secondes. Chacun analysant ce qu'ils venaient de se dire. Puis elle reprit :

— Tu dois me remplir ce formulaire.

— Tout de suite ?

— Je serais toi, je le remplirais plus tard, pour avoir une bonne raison de venir me voir demain.

Elle leva les yeux vers lui d'un regard signifiant « je sais exactement comment tu fonctionnes » qui le désarma complètement.

— Tu as raison, je vais faire ça, admit-il.

Il sortit du bureau en reculant, pour ne pas la quitter des yeux, fasciné. Il chercha la poignée de porte de la main, fit des mouvements dans le vide plusieurs fois avant de la trouver. Elle ne baissa pas le regard jusqu'à ce qu'il disparaisse. Elle entendit ensuite ses pas s'accélérer dans le couloir : il courait.

Quand Frédéric revint à son bureau, un peu essoufflé, Jean-Clément Charles était assis sur son siège, en train de s'entretenir avec Sébastien. Il se demanda soudain s'il avait bien pris soin de fermer toutes les fenêtres compromettantes, alors que son patron avait le nez sur son écran.

— Ah vous voilà ! commença le P.D.G..

— Bonjour.

— Où étiez-vous donc fourré ?

— J'étais aux ressources humaines, pour... régler un problème avec mes congés...

— Vos congés, il s'agit bien de prendre des congés !

— Justement, je ne les prendrai pas...

— Très bien, alors, Frédéric, où en êtes-vous ?

— Où j'en suis ? De ?

— Comment ça, « De ? ». De l'électronique embarquée, bien sûr.

Sébastien adressa un regard noir à Frédéric pour précipiter son atterrissage dans le monde réel. Il bafouilla une réponse standard :

— Ça avance doucement.

— Doucement ? Il n'est pas question que ça avance doucement. Nous avons une date pour le premier prototype.

— Une date ?

— Une *dead-line*¹⁰, si vous préférez.

— On ne sera pas prêts.

¹⁰ *dead-line* : date butoir non déplaçable.

— Mais... Je ne vous ai pas encore donné la date ! s'indigna le patron.

— Non, mais je me doute que ce n'est pas dans cinq ans.

— Le 6 mai.

— Dans trois mois ?! s'étrangla Frédéric.

— Pas tout à fait, dit Charles. Un petit peu moins.

— Ce n'est pas possible !

— La date est convenue avec la région et les médias. On a réservé la halle multisports, les invitations officielles sont déjà parties.

— Sans même savoir si on aura quelque chose à présenter ?

— Le temps industriel et le temps médiatique n'avancent pas au même rythme. Je suis là pour concilier les deux. Et donc, je vous assure : nous aurons quelque chose à présenter.

Il planta un regard menaçant dans les yeux de Frédéric, ne lui laissant aucune échappatoire.

— Ok, on va se débrouiller.

— De toute façon, on a déjà bien avancé, mentit Sébastien.

— Nous n'avons pas le droit à l'échec, ajouta Charles en se levant.

Était-ce une allusion à leur partie de tout à l'heure ?

L'annonce de la *dead-line* eût un effet immédiat sur la mobilisation des services de Automobile Composants. Des ateliers jusqu'au service Communication, tout le monde était à pied d'œuvre pour aboutir à un prototype présentable le 6 mai.

Dans l'atelier de René Martinez, les réservoirs à hydrogène étaient arrivés de Chine où ils avaient été fabriqués, et il s'agissait de les équiper électroniquement et de prévoir les moyens de les fixer aux châssis en prenant en compte les normes de sécurité spécifiques liées à l'utilisation de ce combustible.

Martinez examinait le matériel, les sourcils froncés, en imaginant tout ce qu'il allait devoir modifier dans sa ligne de montage pour s'adapter à ce modèle. Bien sûr, ce n'était pas de sa responsabilité mais de celle de son directeur, Gravart, mais celui-ci se défausserait sur lui, en dernier ressort.

Gravart était loin d'être un incapable, il était même doté d'une ingéniosité rare, très précieuse dans l'atelier en certaines occasions. Mais ses autres responsabilités, administratives, normatives, hiérarchiques, l'obligèrent à se désengager progressivement de son cœur de métier. Il passait le plus clair de ses

journées à produire de la documentation, à signer des bons de congés, à participer à des réunions ennuyeuses... Lorsqu'il laissait à ses chefs d'atelier le soin de mettre au point les idées qu'il avait à peine griffonnées sur un papier ou un tableau blanc, c'était toujours par dépit, faute de temps pour mener à bien le projet. Et souvent, il regrettait de n'avoir pu l'achever lui-même, car René Martinez, s'il s'avérait être un excellent chef d'atelier, travailleur et dévoué, n'était pas toujours un fin technicien.

Gravart surprit Martinez en arrivant dans son dos, alors qu'il restait pensif à l'examen d'un des réservoirs.

— Quelque chose qui cloche ? s'inquiéta-t-il.

— Je ne sais pas, avoua Martinez, j'essaie de comprendre.

— Comprendre quoi ?

— Comment fonctionnent ces machins, répondit-il en montrant l'un des réservoirs fixé à un châssis de test.

— Ce n'est qu'un réservoir comme les autres, essaya de le rassurer Gravart.

— Oui, mais justement...

— Justement quoi ?

— Rien.

René Martinez ne parvenait pas à formuler ce qui le chagrinait. Il s'approcha de son montage et toucha les fixations pour s'assurer de leur solidité. Elle était satisfaisante.

Une dispute à l'autre bout de l'atelier attira leur attention. Des insultes résonnèrent sur les parois et le sol de béton, deux hommes étaient en train de s'empoigner par le col, regards menaçants, oreilles rougies par la colère.

Gravart les rejoignit d'un pas rapide et déterminé en se disant en lui-même qu'il n'était pas formé pour gérer ce genre de conflits qui survenaient pourtant régulièrement, et de plus en plus souvent depuis que la salle de café-réunion avait été transformée en entrepôt de stockage. Il leur ordonna de se lâcher, ce qu'ils firent immédiatement, prouvant qu'ils cherchaient avant tout à s'intimider l'un l'autre et à prendre à parti leur hiérarchie, comme des enfants qui haussent la voix pour attirer l'attention de leur parents et obtenir leur arbitrage.

— Que s'est-il passé ? demanda Gravart fermement.

— Ce connard ne respecte pas mes affaires ! commença l'un d'eux.

— Tu laisses traîner tes grolles n'importe où ! répondit l'autre en montrant une paire de chaussures écrasées par un engin de levage.

— C'est pas une raison pour passer dessus avec le Fenwick, tu sais ce qu'elles m'ont coûté ? Tu vas me les rembourser !

— Tu peux toujours te broser ! Si tu les avais rangées dans ton casier, elles seraient encore intactes.

— Stop ! interrompit Gravart, en secouant la tête.

Contrairement à un parent réglant un problème familial, Gravart n'avait pas l'autorité et le droit de juger des affaires personnelles qui opposaient ses employés. Il se devait de rester neutre et aussi juste que possible en toutes circonstances et pourtant, il devait trancher pour mettre fin à cette scène pathétique et contre-productive. La date fatidique de démonstration du premier prototype approchait, et il avait besoin d'une ambiance sereine dans l'atelier pour parvenir à livrer le châssis dans les temps. Surprenant le sourire d'un de ces ouvriers belliqueux, il

se demanda soudain si l'altercation n'avait pas été mise en scène juste pour le mettre en défaut. Il fit un geste d'apaisement en levant les deux mains et les baissa lentement pour se laisser le temps de réfléchir à la meilleure décision à prendre.

— On va faire une déclaration d'incident.

— Une quoi ? demanda l'homme dont les chaussures avaient été aplaties.

— Une déclaration d'incident, à travers la méthode POWER. Il faut bien qu'elle serve à quelque chose.

— Et mes chaussures ?

— Elles te seront remboursées par la boîte. Elles n'avaient rien à faire là, mais c'est aussi la première fois qu'on a des engins de ce type qui circulent ici, à cause de ce véhicule à hydrogène qui change nos façons de travailler. On va considérer que c'est un dégât collatéral lié à une situation que l'on ne pouvait pas prévoir.

— Mais moi aussi, je veux bien me faire payer des godasses neuves par l'usine ! s'indigna le conducteur du Fenwick.

— Je ne veux plus revoir une paire de chaussures traîner ici. Une fois que le rapport d'incident sera remonté à la Direction, ils n'accepteront plus que de telles choses se reproduisent.

René Martinez était resté en retrait mais il avait assisté à toute la discussion. Quand son directeur retourna dans son bureau, il le suivit machinalement. Gravart s'empara d'une fiche sur laquelle le sigle « POWER » figurait en gros caractères.

— Ça marche vraiment, ces fiches d'incident ? demanda Martinez.

— On va bien voir, répondit le directeur.

- Je peux en remplir, moi aussi ?
- Vous avez suivi la formation comme moi, vous savez ce que vous avez à faire.
- Je peux vous emprunter une fiche vierge, pour voir ?
- Tenez.

Il lui tendit une feuille, René la prit et sortit du bureau en commençant à la lire.

Il la posa sur son plan de travail dans l'atelier, non loin de son châssis de test sur lequel le réservoir était fixé, et commença à la remplir :

POWER

Déclaration d'incident n°22

Projet « Pôle H »

Nom et prénom du signataire : René Martinez

Supérieur hiérarchique : Gravart

Service : Ateliers - Fabrication

Date : 1er Mars 2005

Catégorie du problème soulevé : Réservoirs Technique

Importance : Grave.

Description courte : Problème avec le réservoir.

Description longue : Quand on met fixe le réservoir sur le châssis, ça marche pas.

René Martinez

Bien qu'insatisfait de sa description du problème et n'étant pas trop sûr d'avoir rempli correctement les autres champs, il plia la fiche et la déposa au courrier à destination de la Direction.

L'originalité d'un pôle de compétitivité, c'est que les différents partenaires du projet ont des ambitions bien différentes et des objectifs divergents. Le directeur de la communication de Automobile Composants et son homologue au Conseil Régional s'étaient rencontrés deux fois déjà pour mettre au point une stratégie de communication commune, mais maintenant que la date fatidique du 6 mai était avancée, il fallait revoir un certain nombre de choses. Les deux hommes avaient pris rendez-vous pour en discuter un matin vers onze heures, ce qui leur donna une excellente occasion de déborder sur un « déjeuner d'affaires » dont ils se feraient tous deux défrayer.

Demestre, le *dircom* de Automobile Composants entra dans le bureau de Deval, *dircom* du Conseil Régional, qui l'attendait en faisant semblant de signer des documents importants dans un parapheur. Deval leva le nez et le regarda par-dessus ses lunettes Lacoste dont le logo en forme de crocodile était bien visible.

Les deux hommes étaient parfaitement semblables. Même âge, mêmes tics verbaux, mêmes habitudes vestimentaires, mêmes accessoires. Deval rangea son stylo Mont Blanc dans la

poche extérieure de sa veste, prenant garde à ce que le logo en forme de tâche blanche sur le capuchon soit parfaitement visible et releva ses lunettes dans les cheveux.

— Monsieur Demestre, bonjour, dit-il en invitant son homologue à s'asseoir sur un siège en cuir noir qui faisait face à son bureau.

— Monsieur Deval... répondit sobrement l'invité en lui tendant la main droite pour le saluer, laissant dépasser de sa manche une gourmette en argent.

La poignée de main vigoureuse fit un bruit métallique car Deval avait un bracelet semblable.

— Je vous ai convié pour que nous abordions ensemble les détails du plan de communication en établissant un rétro-planing minutieux jusqu'au 6 mai, commença Deval.

— Oui, maintenant que nous avons cette date butoir, on commence à y voir plus clair. Il faut également que l'on détermine les objectifs et les tâches de chacun.

— J'allais y venir, bien sûr. Vous prenez un café ?

— Volontiers.

— Jeanine ! hurla-t-il en direction de sa porte, deux cafés s'il vous plaît !

Une réponse féminine traversa à peine la cloison. Les deux hommes reprirent leur discussion.

— Quels sont vos objectifs dans cette campagne ? demanda Demestre qui ignorait tout de la communication institutionnelle d'une collectivité territoriale.

— Pour moi, c'est très simple : je dois vendre du Pernier.

— Du Pernier ?

— Le président du Conseil Régional.

— Ah ? s'étonna Demestre.

— Oui. Vous ne connaissez visiblement pas le fonctionnement d'un Conseil Régional, je vais vous l'expliquer en deux mots. Vous avez des élus du peuple qui forment le Conseil Régional et ceux-ci votent à leur tour pour désigner un président de région. D'un autre côté vous avez des agents, fonctionnaires ou contractuels, qui se chargent de mettre en œuvre le programme choisi par ces élus. Mon rôle à moi, c'est de faire apparaître ce programme électoral comme le meilleur possible. D'abord en le faisant connaître de tous, et puis en insistant sur le fait que c'est notre institution qui est à l'origine de l'initiative, quelle qu'elle soit. Bien évidemment, le président insiste pour que nous appuyions davantage sur ce qui est clivant. C'est-à-dire qu'on dépense plus d'argent sur les opérations qui n'auraient pas pu être menées par l'opposition, car contraire à son idéologie. Autrement dit, et je le résume comme ça parce que nous sommes entre nous, mon « produit », ce que je dois vendre, c'est l'élu. Dans le but d'assurer sa réélection.

— Je comprends, mais du coup, c'est bien différent de notre objectif à nous, qui est de vendre un *vrai* produit, en l'occurrence un véhicule, au grand public.

— Ah oui. Nous, ça, on s'en fiche. Enfin, comprenez-moi : indirectement non bien sûr, puisque si cela ne se vend pas, notre image de marque en prend un coup aussi...

Il réfléchit quelques secondes puis se ravise :

— Encore que, à bien y réfléchir, si l'opération de communication est bien menée, même si on ne vend aucune voiture à hydrogène, le simple fait de communiquer autour est suffisant pour nous.

— Alors que pour nous, non. Nous jouons gros dans ce projet parce que nous n'avons pas l'habitude d'être directement exposés à une clientèle grand public. Jusqu'ici, nos clients sont majoritairement des constructeurs automobiles sans doute plus exigeants, mais aussi par définition plus professionnels. Si l'on répond à leur cahier des charges, ils achètent. Là, on n'a pas de cahier des charges, ou plutôt c'est nous qui nous le sommes fixé.

Jeanine frappa, puis entra dans le bureau en tenant un plateau avec deux tasses de café brûlant. Les deux hommes continuèrent leur conversation sans même lui adresser un regard.

— Je crois également que nous avons une cible différente, poursuivit Deval.

— Pour nous, c'est évident : on cible les acheteurs potentiels.

— En revanche, de notre côté, c'est l'ensemble des électeurs qui doit recevoir le message.

— Selon les études, ce sont plutôt les hommes actifs entre trente et quarante ans qui sont susceptibles d'acheter le produit. Il leur faut une communication percutante et astucieuse qui leur fait croire qu'ils seront plus... désirables au volant de cette voiture, plutôt qu'une autre. Et puis aussi qu'ils gagneront de l'argent, bien sûr.

— Moi je dois toucher tout le monde, y compris l'électrice retraitée qui n'a pas le permis. Elle, ce qui l'intéresse, c'est l'avenir de ses enfants, de ses petits-enfants.

Les deux hommes se turent, prirent chacun leur tasse et firent tinter la porcelaine en délayant un sucre dans leur café. Demestre but une gorgée du liquide bouillant en esquissant un petit rictus.

— Je crois que j'ai une idée, dit-il.

— Je vous écoute.

— Finalement, ce qui rassemble nos deux objectifs, c'est le préfixe « éco ». C'est autour de lui qu'il faut axer notre communication.

— Allez-y : développez ?

— Pour vendre notre véhicule, il faudra qu'on se positionne comme étant la solution la plus économique. Mais vos électeurs seront plutôt sensibles au côté écologique du projet.

— En effet, ce n'est pas mal, mais pour ce qui est d'attirer le trentenaire ou le quarantenaire, c'est un peu faible, non ?

— Ah mais pour lui, c'est simple: une femme à poil.

— Pardon ?

— Non, mais je schématise. Je suis bien conscient que ça ne collera pas avec l'image que vous souhaitez donner. Mais une jolie femme qui semble émerveillée devant le prototype garé devant une maison avec des enfants qui jouent dans l'herbe, à côté de la voiture...

— D'ailleurs ce prototype n'a pas encore de nom, si on l'appelait « Eco », tout simplement ?

— Très bonne idée ! On va faire ça. Qui s'occupe de faire un premier visuel ?

— On va confier ça à une agence de communication. Je ne sais pas pour vous, mais nous, on n'a pas le personnel pour faire ce genre de trucs.

— Nous non plus, vous pensez : jusqu'alors, on n'avait aucun contact avec le grand public. Notre communication était essentiellement orientée vers l'industrie.

— Très bien, nous prendrons ça sur les subventions accordées par l'État pour le pôle de compétitivité. Il y a un gros budget, on peut faire quelque chose d'assez grandiose.

— Comment fait-on, pour le cahier des charges ?

Deval regarda sa montre en or en faisant un geste ostensible du bras, puis lui répondit :

— Je vous propose de discuter de tout ça à table.

— Volontiers.

— Jeannine ! Réservez deux couverts au Lion d'Or ! hurla-t-il à destination de sa secrétaire.

Ils se levèrent et passèrent chacun leur veste Hugo Boss avant de sortir du bureau. Les heures qui suivirent achevèrent de les convaincre qu'ils étaient des créateurs talentueux venant de trouver le jeu de mot du siècle autour du préfixe « éco ».

Nicolas Verdier, l'écologiste, était vert de rage. Il venait d'apprendre dans la presse la date de présentation du prototype de véhicule à hydrogène et il n'avait pas encore reçu de carton d'invitation. Il avait pourtant insisté auprès de Automobile Compositant et du Conseil Régional pour être au courant de toutes les avancées du projet et pour participer à toutes les présentations publiques.

Il empoigna son téléphone et composa le numéro du standard du Conseil Régional. Il tomba sur une hôtesse d'accueil qui, entendant la colère de son interlocuteur, le transféra rapidement au service communication où Jeanine lui répondit immédiatement.

— Service communication du Conseil Régional, bonjour !

— Bonjour, Nicolas Verdier, de l'association « Pour la nature ».

— Bonjour.

— Voilà, je viens d'apprendre qu'une présentation du prototype du Pôle H allait avoir lieu en mai, et je n'ai toujours pas reçu d'invitation.

— Quelle association, dites-vous ?

— « Pour la nature ».

— Ne quittez pas, je vous prie.

Jeanine appuya sur un bouton de son téléphone ce qui déclencha une musique d'attente dans le combiné de son correspondant. Verdier maugréa à l'autre bout du fil, mais quelques secondes plus tard, la secrétaire le reprit en ligne.

— Oui, vous êtes bien sur notre liste, dit-elle.

— Alors pourquoi n'ai-je rien reçu ?

— Parce que nous n'avons encore rien envoyé. L'événement a lieu dans un mois et demi, les cartons vont partir la semaine prochaine, vraisemblablement.

— Ah... Très bien.

— Autre chose, monsieur ?

— Non, je vous remercie, excusez-moi.

— Il n'y a pas de quoi.

L'écologiste s'était emporté trop vite, comme souvent. Depuis qu'il militait activement dans cette association, il avait pris l'habitude d'être mal considéré, négligé, trahi par ses interlocuteurs. Les élus ne répondaient plus à ses e-mails. Les journalistes ignoraient ses communiqués. Les industriels le prenaient de haut. Les citoyens eux-mêmes ne faisaient plus attention à ses alertes répétées à la pollution de l'air, de l'eau, de la terre.

Sa réputation d'empêcheur de tourner en rond étant faite, et son opinion se radicalisant un peu plus chaque année, il n'hésitait plus, désormais, à ruer dans les brancards et à téléphoner à la Terre entière pour obtenir les informations qui lui manquaient.

Il s'empara du dossier « Hydrogène » qui était à côté de son téléphone et en feuilleta à nouveau les pages. Il avait collecté, bien sûr, tous les articles de journaux qui traitaient du Pôle H. Mais l'épais dossier comportait également des extraits de revues scientifiques, des impressions issues de sites web, des tracts d'associations anti-voitures françaises et étrangères...

L'hydrogène n'existe pas sur Terre à l'état naturel, mais on peut l'obtenir simplement par électrolyse. L'inconvénient est que cette opération consomme de l'énergie et qu'aujourd'hui, c'est majoritairement en utilisant du pétrole ou du gaz que s'obtient l'hydrogène. Verdier savait cela depuis longtemps et c'était, selon lui, une objection suffisante pour faire un trait définitif sur cette technologie, mais il savait aussi que le grand public n'avait que faire du concept d'énergie grise¹¹ et qu'il devait trouver d'autres inconvénients plus frappants, de nature à faire basculer l'opinion contre le véhicule à hydrogène.

Il concentra ainsi ses recherches sur l'aspect explosif du gaz utilisé et trouva en effet un certain nombre de témoignages et d'études qui faisaient état de la dangerosité de cette technologie. Un constructeur allemand qui avait fait faillite après l'explosion de son cinquième prototype en usine, provoquant la mort d'un de ses ouvriers, avait été assigné en justice en 2001. On trouvait encore les minutes du procès, ainsi que des plans techniques sur certains sites web allemands, et Verdier les avait fait traduire.

¹¹ Énergie grise : dépenses d'énergie cachées, ayant lieu avant l'utilisation finale d'un produit par le grand public, pendant sa fabrication.

Un défaut avait été constaté au niveau du réservoir d'hydrogène, mais n'avait pourtant fait l'objet d'aucune modification corrective, les ingénieurs considérant alors que les risques étaient minimes et le niveau de sécurité suffisant au stade du prototype. La société fut condamnée à verser des dommages et intérêts à la famille de la victime, ce qui précipita sa faillite.

Sur les plans que Verdier avait édités, on pouvait lire la référence des réservoirs utilisés, ils avaient été fabriqués en Chine par une société nommée Saï qui n'avait pas été inquiétée par ce procès et continuait de fournir la plupart des réservoirs à hydrogène aux constructeurs.

Verdier décrocha à nouveau son téléphone et composa cette fois le numéro de Automobile Composants. Une standardiste lui répondit après deux sonneries.

— Automobile Composants, bonjour.

— Bonjour, répondit Verdier en prenant un accent étranger indéfinissable, je voudrais parler au responsable de la fabrication, s'il vous plaît.

— De la part de qui ?

— La société Saï, je suis le responsable des ventes en Europe. Monsieur... Ming.

— Ne quittez pas, je vous prie.

L'écologiste avait appris à mentir pour obtenir ce qu'il voulait. En l'occurrence, pour savoir si les réservoirs utilisés par Automobile Composants provenaient bien de cette entreprise chinoise, il devait ruser. Une voix masculine se fit entendre :

— Gravart.

— Bonjour, société Saï, je voulais savoir si vous aviez bien reçu nos réservoirs et s'ils vous donnaient entière satisfaction ?

— Bonjour, oui, nous avons reçu notre première commande et nous avons commencé à les intégrer à nos châssis. Rien de particulier à signaler jusqu'ici.

— Très bien, très bien. Nos ingénieurs sont à votre disposition si vous avez des soucis. Vous savez, nous sommes certifiés ISO 9000, tous les incidents sont remontés et analysés, pour éviter les problèmes que nous avons déjà connus...

— Oui, je vois à quoi vous faites allusion. Mais nous aussi, nous avons mis en place une démarche qualité, vous devez sans doute connaître, il paraît qu'elle est très utilisée en Europe : la méthode POWER.

— Jamais entendu parler.

— Enfin, peu importe, tous les incidents sont remontés à la direction par ce biais-là, donc soyez sûrs qu'on vous appellera si jamais le problème vient de chez vous !

— Je vois, je vois. Tant mieux. Mais dites-moi, ces fiches d'incidents sont-elles publiques ? N'importe qui peut les consulter ?

— Oh non, ce sont des documents internes, je ne suis même pas sûr que les autres partenaires du Pôle H soient au courant. Vous savez, on n'est pas seuls sur ce projet.

— Oui, oui, je connais un peu votre dossier, c'est moi qui ai répondu à votre appel d'offres.

— Ah, d'accord.

Nicolas Verdier, à court d'imagination pour continuer la discussion laissa un blanc s'installer dans la conversation.

— Allô ? S'inquiéta Gravart.

— Allô, oui, excusez-moi, j'ai un autre appel. Je vous recontacte bientôt. Merci encore.

— Mais de rien. Au revoir.

Il raccrocha en souriant, il avait obtenu l'information qu'il souhaitait et même plus encore. Maintenant, il devait mettre la main sur ces fiches d'incident.

Comme pour déjouer le sort, Frédéric avait souhaité que ce nouveau rendez-vous avec Élodie fût différent de bout en bout. Ils ne se donnèrent pas rendez-vous sur un parking, c'est elle qui passa le prendre chez lui, et qui le conduisit jusqu'au centre-ville. Ils échangèrent quelques banalités pendant le trajet mais l'ambiance était tendue de part et d'autre, chacun veillant à ne pas faire allusion à l'échec de leur première sortie.

Élodie avait imaginé surprendre Frédéric en l'emmenant à l'opéra, plutôt qu'au cinéma. Deux arguments la firent finalement changer d'avis : aucune pièce d'opéra n'était jouée avant plusieurs semaines et une force inexplicable la poussait à revoir Frédéric rapidement ; elle émettait de gros doutes quant à l'intérêt que pouvait susciter l'opéra chez un jeune homme comme lui.

Elle avait opté pour un film américain romantique intitulé « Before sunset ». C'était ce qui lui semblait le plus adapté pour

la circonstance : à mi-chemin entre ses propres goûts et la culture particulière de Frédéric.

Ce dernier n'avait jamais entendu parlé du film, ce qui le surprit car il croyait télécharger et visionner tout ce qui sortait en salle. En voyant l'affiche couleur sépia représentant un couple devant le soleil couchant, il retint son sourire en s'imaginant que c'était bien « un film de fille ».

Ils s'installèrent au fond de la salle qui était quasiment déserte. Désinhibée par la pénombre, Élodie risqua une allusion à leur premier rendez-vous :

— On est quand même mieux installés que sur ton lit, non ?

— Les sièges sont confortables, oui, mais j'attends de voir l'image et d'entendre le son.

— Tu crois que c'est moins bien que chez toi ?

— C'est une petite salle, le son n'est même pas numérique...

— Et le scénario ?

— Quoi le scénario ?

— Le scénario, les dialogues, le jeu des acteurs, la réalisation... Ce n'est pas plus important que la... technique ?

— C'est aussi important.

La lumière s'éteignit progressivement, mais il put saisir, juste avant l'obscurité complète, une étincelle dans les yeux de sa collègue. Il ajusta sa position dans le fauteuil et posa sa main sur l'accoudoir qui le séparait d'elle. Elle fit de même, si bien que leurs mains n'étaient séparées que de quelques millimètres. Il pouvait percevoir la chaleur qui en émanait et cela le troubla. Dans un mouvement plus ou moins involontaire, son auriculaire

effleura le sien, comme une caresse accidentelle et sans conséquence. Le film commença.

Le couple qui évoluait à l'écran se retrouvait après neuf ans de séparation, et retrouvait toute sa complicité d'alors. Des dialogues interminables dans de jolis décors parisiens, toutes les filles de la romance à l'américaine eurent raison de l'attention de Frédéric, qui s'assoupit quelques minutes avant la fin du film. Lorsqu'il se réveilla en sursaut, Élodie le regardait, amusée.

— Tu as aimé ? lui demanda-t-elle.

— Très, mentit Frédéric.

— Surtout la fin... Inattendue, hein ?

— Ben...

— Je te charrie, moi aussi j'ai failli m'endormir.

— Moi, je n'ai pas que « failli »...

— On s'en va ?

— Volontiers, je ne supporterais pas une seconde séance !

Tout en se levant, il se rendit compte de sa maladresse.

— On va manger une glace ?

— Tu semblais avoir très sommeil, ironisa Élodie.

— Justement, ça me réveillera !

— Alors, d'accord pour une glace.

Ils sortirent du cinéma et rejoignirent à pied un glacier qui se situait quelques rues plus loin.

Ils marchaient côte à côte sans se toucher ni se parler, sous la lumière fade de l'éclairage public. Chacun se demandait s'il était responsable de l'ambiance tiède qui régnait et plus ils s'interrogeaient, plus ils semblaient distants.

Un serveur les installa sur une table pour deux personnes à l'écart des autres clients et prit leur commande. Après quoi un silence pesant s'invita à leur table.

Quand cela devint insupportable, Frédéric prit la parole :

— Quelque chose ne va pas ?

Élodie, décontenancée alors qu'elle cherchait elle-même à sortir de cette torpeur, se défendit :

— Non, ça va. Pourquoi ?

— Je n'ai rien compris.

— Au film ?

— Oui, aussi, enfin, non plus. Et d'ailleurs c'est peut-être parce que je ne comprends rien à ce genre de films que je ne te comprends pas non plus.

— Que voudrais-tu comprendre ?

— Tout. Ce qu'on fait là ? Quel sens ça peut avoir pour toi ? Est-ce que je suis un gros lourd qui insiste pour rien ? Ou au contraire est-ce que tu attends plus d'investissement de ma part ?

Le serveur reparut et disposa les coupelles de glaces devant eux avant de prendre congé. Élodie ne répondit pas tout de suite, elle sembla chercher ses mots avec sa cuillère sous la

crème chantilly, évitant le regard de son collègue. Finalement, elle commença :

— Je ne sais pas, moi non plus.

— Tu ne sais pas ?

— Où j'en suis.

— Avec moi ?

— Non, où j'en suis. Tout court.

— Explique.

Frédéric nageait dans la quatrième dimension. Cette discussion était surnaturelle pour lui qui ne fréquentait habituellement que des garçons totalement hermétiques à tout forme de sentiment, en apparence au moins. Il se demanda s'il n'était pas en train d'emprunter les dialogues du film qu'il venait de voir, tant son expérience dans le domaine était limitée. Il se rendit compte qu'il essayait même d'imiter le regard compatissant de l'acteur qui recueillait les confidences de sa partenaire et tenta de s'en défaire pour adopter une posture plus authentique. Car assurément, les états d'âme d'Élodie le concernaient.

— Je ne sais pas trop comment aborder la chose, dit Élodie sans se préoccuper du regard surjoué de Frédéric, en continuant de remuer sa cuillère dans la crème glacée.

— Est-ce que tu m'en veux toujours pour la dernière fois ? s'inquiéta-t-il.

— La dernière fois ?

— Chez moi, répondit-il, incapable de mettre plus de mots sur ces souvenirs désagréables.

— Non. Enfin si. Un peu. Peut-être. Mais ce n'était qu'un détonateur, qui a... réactivé des choses en moi.

— Quel genre de choses ?

— Des moments peu glorieux de mon existence.

En disant cela, elle quitta son dessert du regard et posa ses yeux au loin, dehors. Frédéric perçut le reflet d'un réverbère qui brillait anormalement à la surface de sa cornée.

— Si tu veux en parler, je t'écoute.

Elle cligna des yeux pour se reprendre et lui sourit :

— Mange, ça va être froid !

Surpris, il lui obéit immédiatement en plongeant la cuillère dans sa glace à la vanille recouverte de chocolat chaud et de copeaux de noix de coco. Mais il ne la quitta pas des yeux et son regard l'invitait à parler.

— Je suis née dans une famille assez aisée, mon père était avocat et ma mère médecin. Je n'ai jamais manqué de rien, si ce n'est de temps avec mes parents pour apprendre ce qu'est la vie, l'amitié, l'amour. C'est avec ma nourrice que j'ai passé le plus clair de mon enfance et puisqu'elle était l'employée de mes parents, elle m'a élevée dans le cadre qu'ils avaient souhaité pour moi, avec leurs valeurs et leurs principes.

— Jusqu'ici, rien de bien choquant ?

— Non. En effet. Nous étions entourés, bien sûr, de relations qui faisaient partie de notre classe sociale : des chirurgiens, des professeurs, des juges, des chefs d'entreprise... Les amis de mes

parents, avec qui on sortait parfois, à l'opéra, au club de golf... Tous ces clichés des gens riches qui sont pourtant tellement vrais... Et puis, il arrivait qu'on parte en vacances avec eux. Bien sûr, les amis de mes parents avaient leurs propres enfants, élevés comme moi avec une cuillère en argent dans la bouche, des vêtements de grandes marques sur mesure, suivant des cours privés à domicile, et leur avenir professionnel déjà assuré.

— Des gens de ton âge, donc, ajouta Frédéric qui craignait de voir où elle voulait en venir.

— Je suis sortie avec l'un d'eux, le fils d'un médecin aussi, pendant deux ans, Antoine.

— Et ? demanda Frédéric qui développa instantanément à son endroit une jalousie maladive.

— C'était un con.

La méthode POWER imposait la tenue de réunions périodiques pendant toute la durée du projet. L'une d'elles, qui devait avoir lieu tous les mois, était particulièrement destinée à la remontée des problèmes au plus haut niveau hiérarchique.

Jean-Clément Charles était chargé d'organiser et d'animer ces réunions, en présence de Paul Butte qui y arrivait systématiquement en retard et sans s'en excuser. Ces réunions étaient une corvée pour tous les participants, mais elles étaient nécessaires pour suivre les préconisations de la méthode POWER. Inutiles, mais indispensables.

Quand le P.D.G. se présenta devant la salle de réunion André Citroën, il constata la présence de quelques personnes qui n'étaient pas invitées. Il regarda sa montre ostensiblement afin de notifier son impatience aux importuns, puis ses yeux glissèrent sur le planning affiché sur la porte : il n'avait pas fait réserver la salle. Agacé, il remit d'abord la faute sur son assistante, qui aurait dû y penser d'elle-même, puis sur Thomas Flesque qui avait eu l'idée de ce planning de réservation.

Comme il ne tenait pas à ce que Paul Butte s'aperçût de cette erreur de sa part, il décida d'user de son autorité pour réquisitionner la salle.

René Martinez qui, lui, avait réservé la salle pour s'entretenir avec un groupe de fournisseurs, remarqua la présence de son patron à la porte de la salle de réunion, mais ignore d'abord ses signes de la main qui l'invitaient à interrompre son entrevue. Charles toussota pour manifester plus clairement sa présence et Martinez dut se lever pour aller à sa rencontre.

— Excusez-moi, Martinez, mais j'ai besoin de la salle.

— Quand ?

— Tout de suite. C'est pour la réunion POWER, cela ne peut pas être déplacé.

— Mais j'avais réservé.

Jean-Clément Charles, du haut de son mètre quatre-vingt-cinq, toisait René Martinez qui ne dépassait pas le mètre soixante-dix. Le costume sombre, la cravate et la chemise blanche impeccablement repassée achevaient de donner l'ascendant au P.D.G. sur son employé qui portait une simple cote de travail maculée, ici et là, de graisse. Mais il avait réservé.

— Vous n'êtes pas très nombreux, prenez donc place dans mon bureau, il y a une petite table de travail qui vous suffira amplement, argumenta Jean-Clément Charles.

— Dans votre bureau ?

Sans attendre son consentement, Charles arbora son sourire le plus communicatif pour expliquer le changement de salle aux représentants des fournisseurs qui étaient là. Il en profita pour

faire semblant de s'intéresser à l'ordre du jour de cette réunion programmée par Martinez, dont il oublia aussitôt les détails.

Il chassa poliment ces personnes puis ouvrit immédiatement les fenêtres pour renouveler l'air vicié et redonner à la salle la tenue que la réunion exigeait, selon lui. Les premiers participants arrivèrent peu après. Il s'agissait de tous les directeurs de Automobile Composants et d'une partie de ceux du Conseil Régional. Victor Lodz intervenait également en tant que consultant.

Seul Paul Butte manquait à l'appel, la réunion pouvait donc commencer. Jean-Clément Charles ouvrit son dossier « Fiches d'incident » et introduisit brièvement la réunion dont tout le monde connaissait maintenant le principe et les objectifs.

Les incidents évoqués dans les précédentes réunions faisaient l'objet d'un suivi mensuel et chacun put noter que des dispositions avaient été prises pour contourner, corriger ou ignorer les problèmes qui s'étaient posés, comme la méthode POWER l'exigeait.

Paul Butte arriva pendant la revue de ces anciennes fiches, le téléphone collé à l'oreille et parlant à haute voix, il s'installa sans prêter attention à la conversation en cours qui dut cesser jusqu'à ce qu'il raccroche.

— Bonjour, dit Charles.

— Ne perdons pas de temps, répondit Butte en regardant sa montre, j'ai une autre réunion dans une demi-heure. Avec le président.

Depuis le mois dernier, trois nouvelles fiches d'incident avaient été renseignées, Jean-Clément Charles lut les descriptions des deux premières qui faisaient état de problèmes au ni-

veau de la conception du prototype. Les autocollants arborant les logos du Conseil Régional et de Automobile Composants avaient une dimension trop importante pour trouver leur place sur la carrosserie du véhicule. Par ailleurs, la peinture métallisée qui avait été livrée s'était révélée non conforme à ce qui avait été commandé, le fournisseur ayant fait une erreur de référence dans son catalogue.

Chacun prit note de ces problèmes dans la mesure où cela le concernait, et des décisions furent prises pour y remédier.

Le P.D.G. entama la lecture de la dernière fiche, qui avait été rédigée par René Martinez.

— « Quand on fixe le réservoir sur le châssis, ça marche pas. »

Les directeurs levèrent le nez de leur calepin. Les cliquetis des stylos cessèrent et seul Paul Butte qui tapotait sur son téléphone ne tourna pas le regard vers Charles.

Gravart, en tant que directeur de la fabrication était directement concerné par cette fiche dont il ignorait l'existence. Après un effort de mémoire il se souvint des questionnements de son chef d'atelier, mais préoccupé par d'autres choses à ce moment, il n'avait aucune idée de la signification réelle de cette fiche.

Jean-Clément Charles relut la fiche dans son intégralité et insista sur l'importance « grave » qui avait été mentionnée sur la fiche. Gravart dut prendre la parole pour s'expliquer :

— Nous avons eu des soucis pour intégrer le nouveau réservoir sur le châssis, c'est vrai. Mais les derniers essais que nous avons faits semblent concluants. À ma connaissance, plus aucun problème de fixation du réservoir n'est à déplorer. De quand date la fiche ?

— Du 1er Mars, répondit Charles qui avait toujours la fiche sous les yeux.

— Oui, c'est bien ça, ce problème est réglé, il n'aurait jamais dû faire l'objet d'une fiche d'incident. C'est un problème technique qui a été résolu dans la semaine où il a été soulevé.

— Il arrive que des fiches « parasites » apparaissent dans le système, intervint Victor Lodz. Tous les employés n'ont pas forcément compris l'intérêt et l'importance de ces remontées d'informations et ils ont tendance à pécher par excès de zèle. C'est naturel, on ne peut pas leur en vouloir.

— Dans ce cas, j'en fais quoi ? Je la conserve quand même ? demanda le P.D.G. au consultant.

— Comme vous voulez. Mais théoriquement, si elle reste dans le dossier, il faudra aborder ce point à chacune des réunions suivantes.

— Alors, je la jette.

Il prit la fiche, en fit une boule de papier qu'il lança dans la corbeille depuis son siège. Elle tomba à côté, ce qui attira l'attention de Paul Butte :

— Bien tenté, dit-il avec un ton moqueur.

— Tiens, vous êtes là, vous ? lui répondit Charles avant de se lever pour remettre la boule de papier au fond de la corbeille.

Paul Butte ne comprit pas sa remarque et la mit sur le compte de la sénilité présumée du P.D.G.. Il regarda sa montre et dit :

— Je dois y aller. Nous avons terminé ?

— Oui, admit Jean-Clément Charles, de plus en plus agacé par le comportement hautain du directeur général du Conseil Régional.

Tout le monde se leva et des discussions naquirent entre les différents directeurs, sans rapport direct avec les points abordés pendant la réunion. Les directeurs de la communication des deux structures prirent soin de ranger leur stylo Mont Blanc de façon à ce que la petite tache blanche sur le capuchon soit bien visible dans la poche extérieure de leur veste. La salle se vida petit à petit et le silence s'installa jusqu'au soir.

Vers dix-neuf heures, la femme de ménage entra dans la salle et entreprit son nettoyage minutieux. Elle passa d'abord un coup d'éponge sur la table, puis nettoya le tableau blanc avec un produit spécial. Enfin, elle passa l'aspirateur après avoir relevé les chaises sur la table, et vida la corbeille à papier dans son sac plastique.

Plus tard dans la soirée, juste avant de partir, elle vida ce sac plastique dans la poubelle à recyclage qui était à l'extérieur des locaux. Quand elle fût vraiment partie, Verdier qui l'observait depuis le bar d'en face sortit et se dirigea vers cette poubelle. Muni de gants en caoutchouc naturel qui montaient jusqu'à ses coudes, il plongea ses mains dans les papiers usagés à la recherche d'indices utilisables. Il tomba sur un nombre conséquent d'impressions ratées, tachées ou raturées, comportant des traces du tambour de la photocopieuse, ou parfois des fautes d'orthographe trop évidentes. Il pesta contre ce gaspillage farmineux de papier à l'heure du « tout informatique », et se demanda combien d'arbres cela pouvait bien représenter.

Puis il trouva une feuille roulée en boule. Il la déplia soigneusement pour ne pas la déchirer et pris connaissance de son contenu, à la lumière de sa lampe de poche rechargeable. Son

regard s'illumina, il referma doucement le couvercle de la poubelle et s'enfuit sur son vélo après avoir précautionneusement rangé la feuille dans un porte-document.

5h50. Le réveil strident de Thomas Flesque déchira le silence et ses tympans. Sa main se tendit machinalement vers l'objet maudit et ses doigts le tâtèrent pour trouver enfin le bouton qui cessa le supplice. Son épouse n'avait pas bougé, elle semblait continuer de dormir, tournée vers le côté opposé du lit. Elle ne travaillait pas ce matin. Vendeuse à mi-temps, ses horaires changeaient d'un jour à l'autre.

Thomas l'observa dans la pénombre, essayant de deviner si elle dormait vraiment. Au rythme de sa respiration, il supposa que non, mais n'osa pas la toucher et se leva en silence et sans allumer la lumière.

La veille, ils avaient eu des mots. Toujours les mêmes, et sans plus de résultats concrets : il ne faisait plus attention à elle, il passait le plus clair de son temps au bureau, et le peu qui restait dans son association. Il était président d'un club d'athlétisme amateur et la plupart de ses week-ends étaient envahis par des entraînements ou des compétitions amicales.

Elle n'avait pas tort, mais lui n'avait pas de solution. Son équilibre personnel en dépendait. En trouvant ce nouvel emploi

chez Automobile Composants, il espérait avoir initié une nouvelle période de sa vie, plus tranquille, moins stressante. Son poste précédent, comptable dans une PME au bord de la faillite et obligée de gruger le fisc pour se tenir à flot, l'avait maintenu pendant cinq années dans un état d'anxiété permanente qui se manifestait par des malaises vagues inopinés et une absence d'appétit quasi-totale. Il avait perdu du poids, ses cheveux se clairsemaient et ses ongles étaient dévorés.

Sa fille lui avait demandé un jour, alors qu'il l'accompagnait chez sa nounou en voiture avant de partir au travail, ce qui se passerait s'il avait un malaise en conduisant. Il l'avait regardée dans le rétro, surpris par la pertinence de sa remarque, et des images étaient passées devant ses yeux, en accéléré, comme dans ces films où le héros se voit mourir. Il vit sa fille hurler « Papa » dans une voiture qui faisait des tonneaux avant de s'immobiliser au creux d'un ravin. Il en eût des sueurs froides et un haut-le-cœur. Il donna sa démission le jour-même.

Pendant la période de chômage qui suivit, pour ne pas rester inactif, il prit cette responsabilité de président à l'association sportive, pour une seule saison, pensait-il, mais personne ne souhaitait prendre la relève, alors il continua. Le sport lui donnait confiance en lui, le détendait et améliorait sa santé. Les malaises s'espacèrent, puis disparurent, il reprit quelques kilos et retrouva le sourire. Mais le sport agissait comme une drogue dont il ne pouvait maintenant plus se passer. Les semaines où, pour une raison ou pour une autre, il se trouvait dans l'incapacité de courir, les symptômes revenaient, des étourdissements d'abord, puis le cœur qui se mettait à battre irrégulièrement.

6h00. Il chaussa ses baskets et enfila son survêtement. Avant le petit-déjeuner, une heure de footing lui donnait la force d'entamer la journée. Le soleil se levait à peine et il faisait encore frais. Les cuisines s'allumaient une à une dans les maisons tout

au long de son parcours et quand il rentrait chez lui, il était parfaitement réveillé tandis que la plupart de ses semblables peinaient encore à ouvrir les paupières.

En veillant à ne pas réveiller sa femme et sa fille, il prit sa douche et s'habilla en se regardant dans le miroir. Tout en se rasant, il plongea ses yeux dans son propre regard, et s'interrogea profondément sur le sens de sa vie. Était-il condamné à rester longtemps sur ce poste de contrôleur de gestion qui ne lui plaisait pas ? Quel événement dramatique, quelle maladie le pousserait, cette fois, à donner sa démission ? Est-ce du courage, de l'abnégation ou de la bêtise que de jouer cette comédie, chaque jour au bureau ? À quel âge devient-on véritablement adulte et prend-on le contrôle de sa vie ?

Il se doutait que son épouse souhaitait un deuxième enfant et que c'était la cause cachée de toutes leurs disputes. Puisqu'elle savait qu'il ne pouvait envisager la chose dans cet état permanent de surmenage, elle s'attachait à lui faire lâcher prise, d'abord, avant de lui demander plus directement de faire un autre enfant.

7h30, il termina son petit-déjeuner, se brossa les dents et réajusta sa cravate devant la glace. Ses yeux étaient vides, cette fois. Il avait remis son masque professionnel et perdu une part de son humanité. Il était prêt pour aller travailler.

Quand sa voiture quitta la cour, il ne vit pas l'ombre de son épouse qui l'observait par la fenêtre de sa chambre.

Il arriva au bureau un peu avant huit heures, d'un pas leste et en affichant son air déterminé habituel. Un homme l'attendait devant la porte de son bureau, il ne le reconnut pas immédiatement.

René Martinez l'attendait depuis quelques minutes, il embauchait à 7h30, à l'atelier. Thomas Flesque le salua et engagea la conversation :

— Vous voulez me voir ?

— Oui, répondit simplement Martinez.

— Très bien, entrez dans mon bureau, dit Flesque en ouvrant la porte.

Le chef d'atelier entra dans le bureau, mais vêtu de sa combinaison tachée de graisse, n'osa pas s'asseoir. Flesque ôta sa veste et posa son cartable sur le bureau, en se demandant ce que lui voulait son interlocuteur.

— C'est à propos de la salle de réunion, dit Martinez.

— Ah ? s'étonna le contrôleur de gestion. Mais vous savez, pour les réservations, ce n'est pas moi qui...

— Non, ce n'est pas ça. Je voulais vous signaler un problème.

— Un problème ? De quel ordre ?

— De l'ordre du planning, répondit Martinez dont le français était parfois approximatif.

— C'est-à-dire ?

— Je crois qu'il y a eu des erreurs d'estimation parce que la salle est toujours pleine.

— Toujours pleine ? Selon mes chiffres elle continue d'être à moitié vide. D'ailleurs, je viens de passer devant, il n'y avait personne.

— Les chiffres, c'est une chose. Mais moi, quand je veux la réserver, elle est toujours prise.

— Essayez de vous y prendre plus à l'avance.

— Je ne peux pas : d'habitude, les fournisseurs me téléphonent la veille, ou le jour-même, parce qu'ils sont dans le coin.

— Comment faisiez-vous avant ?

— Avant, on avait l'autre salle. La nôtre, dans notre bâtiment. Mais maintenant, elle sert au stockage.

— Vous ne pouvez pas expliquer ça à vos fournisseurs ?

— J'ai déjà essayé.

— Et alors ?

— Ben ils continuent de faire pareil qu'avant.

— Et votre directeur, il n'a pas de solution à vous proposer ? C'est qui... C'est Gravart ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il en dit, lui ?

— Il me dit de réserver la salle.

— Et vous le faites ?

— Elle est toujours prise, je vous dis ! Et quand par chance j'ai réussi à la réserver, c'est JCC qui me fait dégager.

— JCC ?

— Jean-Clément Charles.

— Il a sans doute ses raisons.

— Il a ses raisons, Gravart à ses raisons, vous avez les vôtres, et moi j'ai des fournisseurs qui sont debout, et avec des plans ou des catalogues, c'est pas facile.

— Et dans votre bureau ?

Martinez esquissa un sourire gêné.

— J'en ai pas de bureau. Je suis à l'atelier.

— Ah oui, c'est juste.

— Du coup, je fais comment ?

— Écoutez, je ne sais pas, je vais y réfléchir, mais pour moi, sur le papier, il n'y a pas de problème : la salle est encore largement disponible. Je ne peux pas retourner voir notre P.D.G. en lui disant que la salle n'est pas plus occupée qu'avant, mais qu'il faut quand même réaménager une seconde salle. Ce n'est pas crédible.

— Bon.

— Je suis désolé.

Flesque le raccompagna jusqu'à sa porte, et lui souhaita une bonne journée. En revenant à son bureau, il s'assit sur son siège et contempla la photo de sa fille qu'il avait mise dans un cadre et posée sur son plan de travail. Elle avait quatre ans aujourd'hui. Il ne s'en souvenait pas.

Les jours qui suivirent leur dernier rendez-vous, Frédéric dormit peu. Les propos énigmatiques d'Élodie se prêtaient à toutes les interprétations, des plus sordides aux plus dramatiques. Elle n'avait pas souhaité en dire davantage, et il n'avait pas eu le courage ou le culot de la questionner plus avant. Sans doute était-ce trop tôt. Ces nouvelles informations donnaient à leur premier rendez-vous un relief encore plus gênant pour Frédéric. Avait-il rouvert une cicatrice qui se refermait déjà péniblement ?

Cette nuit, il tourna et se retourna dans son lit sans parvenir à trouver le sommeil. Vers deux heures du matin, après avoir bu un verre de lait, essayé de s'endormir en musique, pris un comprimé effervescent d'aspirine, il se leva et alluma l'écran de son ordinateur, qui lui, était sous tension vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Il s'aperçut que Sébastien lui avait envoyé plusieurs mails auxquels il n'avait, bien sûr, pas répondu. Son camarade et col-

lègue s'inquiétait de son absence sur les jeux en ligne auxquels ils participaient ensemble et qui lui avaient causé de cuisantes défaites. Frédéric s'aperçut que l'idée de voir ses armées virtuelles décimées l'indifférait totalement. Pourtant, il y a quelques semaines à peine, c'est sans doute cela qui l'eût empêché de dormir.

Il parcourait machinalement sans les lire quelques forums où il avait ses habitudes quand le signal musical de réception d'un nouveau mail retentit.

De : Élodie <elodie@wanadoo.fr>

À : Frédéric <fred76@free.fr>

Date : 05/04/2005 - 02:35

Objet : Insomnie

Je n'arrive pas à dormir. Notre dernière conversation tourne en boucle dans ma tête, je pense que tu dois me prendre pour une folle :))

Je n'arrive pas à faire une croix sur un certain nombre d'événements de mon passé récent. Pourtant rien de grave !

Je ne sais pas comment en sortir. Je pensais que j'y arriverais mieux par mail. Mais non... Tu vas me trouver encore plus débile. Tant pis, j'envoie quand même.

Elo

Frédéric lut le message en silence, plusieurs fois. Puis il réalisa qu'elle était encore sans doute devant son ordinateur, et rédigea à la hâte une réponse qu'il envoya sans se relire.

De : Frédéric <fred76@free.fr>

À : Élodie <elodie@wanadoo.fr>

Date : 05/04/2005 - 02:37

Objet : Re : Insomnie

Hello Elo,

Je ne dors pas non plus !

Fred

Il cliqua sur « Envoyer » puis fit claquer la souris sur le bureau en voyant ses fautes de frappe. Les minutes qui suivirent, il pressa anxieusement sur la touche « F5 » de son clavier chaque seconde pour actualiser sa messagerie. Au bout de deux minutes, il ralentit la cadence, comme pour ne pas stresser sa correspondante avec ses rappels intempestifs dont elle ne pouvait bien sûr pas se douter.

La réponse n'arriva que huit minutes plus tard, délivrant une charge de dopamine dans le cerveau de Fred.

De : Élodie <elodie@wanadoo.fr>

À : Frédéric <fred76@free.fr>

Date : 05/04/2005 - 02:45

Objet : Re : Insomnie

Que fais-tu debout à cette heure ? Encore à télécharger des trucs sur internet ? :)

Enfin, merci, je me sens moins seule. Mon message précédent ne t'a pas fait peur ?

Elo

De : Frédéric <fred76@free.fr>

À : Élodie <elodie@wanadoo.fr>

Date : 05/04/2005 - 02:46

Objet : Re : Insomnie

Je ne dormais pas parce que je pensais à toi...

Et rien de toi ne me fait peur. Par contre, j'aimerais bien t'aider, et comprendre...

Fred

De : Élodie <elodie@wanadoo.fr>

À : Frédéric <fred76@free.fr>

Date : 05/04/2005 - 02:49

Objet : Re : Insomnie

Il n'y a pas grand chose à comprendre. C'est moi qui ai tendance à être compliquée. Je ne sais pas si quelqu'un pourra un jour comprendre. Pas ma famille en tout cas.

Elo

PS : Tu pensais à moi ?

De : Frédéric <fred76@free.fr>

À : Élodie <elodie@wanadoo.fr>

Date : 05/04/2005 - 02:50

Objet : Re : Insomnie

Je sais comment fonctionne un ordinateur, et même maintenant le principe de la pile à combustible. Tu penses que tu es plus compliquée que ça ?

Fred

PS : Tout le temps.

De : Élodie <elodie@wanadoo.fr>

À : Frédéric <fred76@free.fr>

Date : 05/04/2005 - 02:53

Objet : Re : Insomnie

Ne sous-estime pas le degré de complexité d'une fille ! Et puis je ne suis pas fournie avec une notice. :)

Ça se passe bien au boulot ?

Elo

PS : menteur.

De : Frédéric <fred76@free.fr>

À : Élodie <elodie@wanadoo.fr>

Date : 05/04/2005 - 02:55

Objet : Re : Insomnie

S'il faut écrire la notice soi-même, je sais faire aussi. Mais il faut que tu sois coopérante.

Au boulot, ça va, mais ne change pas de sujet !

Fred

PS : Mince, démasqué...

De : Élodie <elodie@wanadoo.fr>

À : Frédéric <fred76@free.fr>

Date : 05/04/2005 - 02:57

Objet : Re : Insomnie

Coopérante ? Qu'est-ce que tu entends par là ?

Ok, on parle plus de boulot.

Elo

PS : Goujat !

De : Frédéric <fred76@free.fr>

À : Élodie <elodie@wanadoo.fr>

Date : 05/04/2005 - 02:58

Objet : Re : Insomnie

Ne me ménage pas. Ne me cache rien. Laisse-moi faire le tri. Je ne te jugerai pas. Je veux juste t'aider.

Fred

PS : Et toi ?

De : Élodie <elodie@wanadoo.fr>

À : Frédéric <fred76@free.fr>

Date : 05/04/2005 - 03:01

Objet : Re : Insomnie

Je ne te cache rien, je veux dire, ce n'est pas l'objectif. C'est juste que certains mots ne veulent pas sortir. Par pudeur peut-être. Ou bien parce que je me sens trop bête. C'est pas contre toi en particulier.

Elo

PS : Quoi moi ?

De : Frédéric <fred76@free.fr>

À : Élodie <elodie@wanadoo.fr>

Date : 05/04/2005 - 03:03

Objet : Re : Insomnie

Je me demande si je préférerais pas que ce soit contre moi. Au moins je comprendrais (peut-être).

Fred

PS : Il t'arrive de penser à moi ?

De : Élodie <elodie@wanadoo.fr>

À : Frédéric <fred76@free.fr>

Date : 05/04/2005 - 03:05

Objet : Re : Insomnie

Tu t'es déjà senti honteux, au point de ne pas pouvoir avouer quelque chose à tes meilleurs amis, à ta propre famille ?

Elo

PS : Ça m'arrive...

De : Frédéric <fred76@free.fr>

À : Élodie <elodie@wanadoo.fr>

Date : 05/04/2005 - 03:07

Objet : Re : Insomnie

Oui, régulièrement. Il y a des tas de choses personnelles que je ne dirai sans doute à personne. Sauf... Enfin, je sais pas.

Fred

PS : Les points de suspension qui veulent tout dire et rien dire.

De : Élodie <elodie@wanadoo.fr>

À : Frédéric <fred76@free.fr>

Date : 05/04/2005 - 03:10

Objet : Re : Insomnie

Des choses personnelles, ok. Mais des choses honteuses ?

Sauf quoi ?

Elo

PS : Des points de suspension de filles :)

De : Frédéric <fred76@free.fr>

À : Élodie <elodie@wanadoo.fr>

Date : 05/04/2005 - 03:12

Objet : Re : Insomnie

Honteux, c'est subjectif. Moi j'aurais honte de pas savoir imprimer un billet de train par exemple :)

J'allais dire « Sauf à toi », mais c'était prématuré : tu ne me fais pas confiance...

Fred

PS : Je note ça pour la rédaction de ma notice.

De : Élodie <elodie@wanadoo.fr>

À : Frédéric <fred76@free.fr>

Date : 05/04/2005 - 03:15

Objet : Re : Insomnie

Tu sais qu'il est 3h du mat' ?

Il y a des trucs objectivement honteux.

Mais si, je te fais confiance ! Et c'est quoi ces points de suspension ? :)

Elo

PS : Prévois plusieurs milliers de pages. Je ne suis pas aussi simple que Windows.

De : Frédéric <fred76@free.fr>

À : Élodie <elodie@wanadoo.fr>

Date : 05/04/2005 - 03:16

Objet : Re : Insomnie

Je sais bien l'heure qu'il est et je m'en fous tant que tu m'écris, je te réponds.

Pôle H

Puisque tu me fais confiance, je vais t'avouer un truc honteux : j'ai déjà pris des notes sur les habitudes de vie de quelqu'un, ses heures d'arrivée et de sortie du bureau, ses vêtements...

J'ai aussi le droit de mettre des points de suspension « de garçons ».

Fred

PS : J'ai déjà vu ton BSOD.

De : Élodie <elodie@wanadoo.fr>

À : Frédéric <fred76@free.fr>

Date : 05/04/2005 - 03:20

Objet : Re : Insomnie

Je vais bientôt arrêter l'échange parce que le sommeil me gagne. De quoi aurai-je l'air, demain au bureau ?

Qui as-tu pisté comme ça au boulot ? Seb ?

Elo

PS : BSOD ????

De : Frédéric <fred76@free.fr>

À : Élodie <elodie@wanadoo.fr>

Date : 05/04/2005 - 03:21

Objet : Re : Insomnie

Tu seras parfaite, comme d'hab. Si tu es en retard, je le noterai sur ta fiche :)

Fred

PS : « Blue Screen Of Death », c'est quand Windows plante. Tu m'as déjà planté une fois ou deux... J'ai l'habitude :)

De : Élodie <elodie@wanadoo.fr>

À : Frédéric <fred76@free.fr>

Date : 05/04/2005 - 03:24

Objet : Re : Insomnie

Dernier mail de la nuit. Tu as vraiment fait une fiche sur moi ? Mais depuis quand ?

Elo

PS : Je vais essayer d'être plus stable à l'avenir. Mais il faut me laisser dormir.

De : Frédéric <fred76@free.fr>

À : Élodie <elodie@wanadoo.fr>

Date : 05/04/2005 - 03:25

Objet : Re : Insomnie

Pôle H

Depuis le premier jour où je t'ai vue, je crois.
C'est pour ma notice ! :)

Reste encore un peu !

Fred

PS : Bonne nuit.

Fredéric cliqua une dernière fois sur « envoyer », et attendit malgré tout une réponse. Vers trois heures quarante-cinq, quinze minutes après son dernier mail, il se résolut à regagner son lit. Il ne s'endormit pas facilement, mais son esprit était beaucoup moins sombre.

Le 6 mai approchait et les préparatifs de la présentation du prototype devenaient de plus en plus tendus. Contrairement à ce qui avait été annoncé, le véhicule ne serait pas en état de rouler ce jour-là. Des difficultés de mise au point du moteur à hydrogène avait poussé les ingénieurs d'Automobile Composants à abandonner l'idée de faire une démonstration, même limitée sur circuit, de la conduite du véhicule.

Quand il l'apprit, Paul Butte était en vacances. C'est François Pernier lui-même, le président de région, qui l'avait dérangé sur son portable alors qu'il errait dans la rue piétonne d'une ville du sud de la France. L'élu était en colère : l'opposition n'avait pas manqué de lui faire remarquer que sa politique volontariste prenait l'eau de toute part et la presse s'était moquée de ces projets publics pharaoniques qui prennent toujours du retard.

Aussitôt, Paul Butte appela le P.D.G. d'Automobile Composants pour connaître les raisons de ce dérapage et lui transmet la colère du président en utilisant le même ton et les mêmes mots. Cependant, s'il y avait une relation hiérarchique entre Paul Butte et le président de région, Jean-Clément Charles n'avait pas d'ordres à recevoir du directeur général du Conseil Régio-

nal. La discussion fut donc houleuse, et se conclut par la programmation d'une réunion de crise dès le lundi suivant.

Jean-Clément Charles détestait maintenant ouvertement Paul Butte, et leurs rencontres étaient chaque fois plus musclées, plus électriques. Pourtant, le P.D.G. de Automobile Composants ne se fit pas prier pour que la réunion se tînt à l'hôtel de région. Il arriva en avance, particulièrement en avance, même, pour échanger quelques mots avec Martine, la secrétaire de Paul Butte.

S'il se sentait vieillir presque chaque jour, lorsque le sommeil le fuyait, quand sa digestion devenait problématique et les douleurs musculaires de plus en plus inattendues et durables, Jean-Clément Charles retrouvait son teint et sa vivacité d'esprit de jeune homme en présence de Martine.

Il n'avait, jusqu'ici, jamais trompé son épouse, et n'envisageait pas sérieusement de le faire, mais ce flirt gratuit avec la secrétaire de son pire ennemi du moment lui était très agréable. Cette fois, il était allé jusqu'à lui acheter une boîte de chocolats et il se demandait bien quel prétexte il allait pouvoir trouver pour la lui offrir sans passer pour un séducteur en série. Mais même ce léger stress lui procurait un certain plaisir. Après tout, si à son âge, avec son expérience, il ne pouvait pas se permettre d'être spontané, quand le pourrait-il ?

Martine était en train de remettre de l'ordre dans le bureau de son directeur. Elle mit en évidence sur son plan de travail le parapheur qu'il avait encore oublié de signer, retardant d'autant le fonctionnement quotidien de tous les services de la région. Elle débrancha le téléphone pour pouvoir en démêler les fils correctement et vérifia que la tonalité était présente avant de le reposer délicatement à sa place.

Jean-Clément Charles l'observait discrètement virevolter autour du bureau et volait de temps à autre l'image fugace de la bretelle de son soutien-gorge qui apparaissait sur son épaule.

— Bonjour, finit-il par dire pour ne pas que ce soit elle qui le surprenne dans la position indélicate du voyeur.

— Ah bonjour, répondit-elle en levant la tête ? Déjà là ?

— J'étais en ville, je n'ai pas eu le courage de retourner au bureau pour revenir aussitôt ici, j'aurais passé mon temps dans la voiture...

— Installez-vous sur un fauteuil, je vais vous préparer un café. Monsieur Butte devrait bientôt arriver.

— Merci. Martine.

Le prénom lui échappa. Cette familiarité était inappropriée puisqu'elle ne lui avait jamais officiellement donné son prénom, il l'avait saisi dans une conversation entre son directeur et elle, et bien sûr, mémorisé aussitôt. Par ailleurs, il aurait pu dire « Merci Martine », en une seule phrase, d'un seul bloc. Mais sa langue et sa bouche avaient marqué une pause, une hésitation qui en disait long. Cela signifiait en quelque sorte « Est-ce que je peux vous appeler Martine ? », voire « Jusqu'où notre relation peut-elle aller ? ». Il prit conscience aussitôt de sa maladresse mais une fois encore, au lieu de s'en sentir gêné, il ressentit des picotements très agréables au niveau de la nuque.

— Je vous ai apporté des chocolats, continua-t-il en tendant la boîte devant lui.

— Pour moi ? s'étonna-t-elle en battant des cils, ce qui accentua chez lui les picotements de nuque.

— Vous m'offrez des cafés à chacune de mes visites, je vous dois bien ça...

— Je sers le café à beaucoup de monde et personne ne me donne jamais rien en retour. À part mon salaire, bien sûr.

Il rit sans savoir si cela était vraiment un trait d'humour de sa part. De toute façon, à ce moment de la conversation, il avait prévu de rire quoi qu'il arrive. Elle prit la boîte de chocolats et alla la poser sur son bureau.

— Je vais les donner à mon fils, c'est un gros gourmand.

Le sourire du P.D.G. se figea imperceptiblement, il eût préféré bien sûr que ses friandises exaltent leur saveur fine sur le palais de Martine, ou qu'ils en grignotent quelques-uns ensemble ici. Mais pour faire bonne figure, il accepta de bon cœur que ses chocolats finissent sur les doigts et les vêtements de son fils.

Il s'assit dans un fauteuil et attendit le retour de Martine avec son café brûlant.

— Vous n'en prenez pas un avec moi ? lui demanda-t-il.

— Monsieur Butte n'aimerait pas ça.

— Mais vous. Vous aimeriez ?

— C'est-à-dire que j'en ai déjà pris un ce matin en arrivant... Oh et puis zut, vous avez raison, je m'en ressers un petit...

— Si Butte arrive, je lui expliquerai que c'est de ma faute.

— Hi hi...

Elle disparut dans son bureau et revint avec une tasse rose sur laquelle un smiley jaune était imprimé. Cependant, elle n'osa pas s'asseoir dans le fauteuil qui faisait face à celui de Charles.

— Vous restez debout ?

— Oui, je préfère, répondit-elle en prêtant attention aux bruits qui venaient des couloirs.

— Vous craignez qu'il arrive ?

— Craindre, c'est beaucoup dire. Mais vous savez, je tiens à mon poste et ce serait dommage de le perdre pour des bêtises comme ça.

— Il vous virerait pour ça ?

— Non, mais il pourrait me mettre ailleurs ou me rendre la vie impossible ici...

Jean-Clément Charles réfléchit et se demanda si sa propre secrétaire pouvait avoir ce type de réflexion. À cet instant, il se considérait bien plus humain et agréable que Paul Butte, mais est-ce que dans son entreprise, sa simple position hiérarchique pouvait induire ce type de comportement chez ses subordonnés ? Sans doute, admit-il intérieurement, et cela le déstabilisa.

— Je crois qu'il arrive, dit Martine en finissant son café.

Effectivement, quelques secondes plus tard, le directeur apparut le nez dans son téléphone. Il serra la main de Charles sans prononcer un mot et lui intima d'entrer dans son bureau dans lequel ils s'enfermèrent.

Jean-Clément Charles retrouva instantanément toute sa haine envers son interlocuteur et fit le vide dans sa tête pour s'apprêter à défendre les intérêts de son entreprise.

— Expliquez-moi ce que c'est que ce foutu retard ! commença Paul Butte, directement désagréable et condescendant.

— C'est un retard industriel comme il en existe parfois, vous ne pouvez pas comprendre, répondit Charles sur le même ton.

— L'industrie... Le secteur privé qui n'a de cesse de critiquer la lenteur de la sphère publique, son incompétence parfois. L'industrie prend du retard ?

— Le *process* industriel est pavé de problèmes techniques dont vous ne mesurez pas les conséquences.

— Parce que vous croyez que nos problèmes à nous sont plus prévisibles ? Les réglementations et les lois qui changent au gré des gouvernements ou même des décrets d'application. Nous ne pouvons même pas choisir librement nos fournisseurs ! Quel est le problème technique ? Expliquez-moi !

— Vous ne comprendriez pas.

— François Pernier m'a demandé des détails précis du problème, je vous somme de me les communiquer.

— C'est une question de pression et de température. Les matériaux que nous avons choisis ne résistent pas aux contraintes qu'ils subissent pendant l'utilisation. Il y a un risque d'explosion du moteur.

— Qui a fait de mauvais choix ? fit Butte d'un ton inquisiteur.

— Personne. Tout le monde. Ce sont les fournisseurs qui avaient de mauvaises données, mes ingénieurs qui ont mal évalué les contraintes, la conception qui est à revoir... Ce n'est pas

juste un idiot qui s'est trompé de chiffre en tapant sur sa calculatrice. C'est un projet complexe et il passe nécessairement par ce genre d'étape.

— Mais pour le 6 mai ?

— Le 6 mai, nous aurons un prototype tout à fait présentable, avec...

— Il roulera ?

— Non.

— Même pas quelques mètres ?

— Le risque est trop important. Vous imaginez une explosion devant la presse ?

— Vous imaginez une voiture qui ne roule pas ? Devant la presse ?

— On peut leur expliquer...

— Surtout pas ! La presse a déjà fait ses choux gras du retard annoncé, il est hors de question qu'ils diffusent l'idée que le véhicule à hydrogène puisse être dangereux.

— Dans ce cas...

— Il faut que la voiture roule !

— Mais, je vous l'ai dit, c'est impossible. Il nous faut revoir la conception entière du moteur et son positionnement dans...

— Faites la rouler avec un autre moteur.

Jean-Clément Charles fixa son interlocuteur pour tenter de comprendre son idée.

— Un autre moteur ?

— Électrique, par exemple.

— Mais, le pôle H, le véhicule à hydrogène ?

— Je ne vous parle que de la présentation du 6 mai. Êtes-vous capable, oui ou non, pour le 6 mai, de me faire une voiture qui roule, au moins quelques mètres, sans faire de bruit, ni dégager de gaz d'échappement ?

Le P.D.G. réfléchit un instant, surpris par la tournure que prenait le projet et cette discussion.

— Peut-être, admit-il sans trop s'engager. Mais c'est une perte de temps.

— Pourquoi ?

— Le temps que mes équipes adaptent le prototype pour qu'il roule à l'électrique retardera encore plus le moment où nous aurons un vrai véhicule à hydrogène.

— Et alors ?

— Industriellement, c'est un non-sens.

— Politiquement, c'est la seule solution. Et puisque ça prend du retard, nous allons demander une rallonge.

— Une rallonge ?

— À l'État. Mais pour cela, il nous faut un prototype qui roule le 6 mai et faire en sorte que tout le monde voie que ce projet représente l'avenir de l'automobile en France.

— Ce n'est pas qu'une question d'argent, il y a ...

— C'est toujours une question d'argent ! Vous doublerez vos équipes pour rattraper votre retard, mais pour cela, j'insiste, il faut que les représentants de l'État qui seront là aussi le 6 mai

en prennent plein la gueule. Il faut les convaincre que c'est LE pôle de compétitivité qui mérite le plus de subventions.

— Doubler les équipes ?

Paul Butte ne répondit pas, il se leva et accompagna Charles jusqu'à la porte qu'il referma aussitôt et sèchement derrière lui.

Le P.D.G. de Automobile Composants, perturbé par ce qu'il venait d'entendre, se remémora une blague entendue lors d'un séminaire de formation à la gestion de projet :

Un chef de projet, c'est quelqu'un qui croit qu'avec neuf femmes, on peut faire un enfant en un mois.

— Un moteur électrique ?!

Sébastien n'en croyait pas ses oreilles. Depuis plusieurs mois, il travaillait à l'intégration du moteur à hydrogène sur le châssis conçu par le département fabrication. Jean-Clément Charles lui demandait aujourd'hui de tout abandonner pour se consacrer à la mise en place d'un moteur électrique.

— Il s'agit juste de réaliser un prototype roulant pour le 6 mai. Vous pourrez reprendre votre travail sur la pile à combustible juste après, dit le P.D.G. pour essayer de rassurer l'ingénieur.

— Pour le 6 mai ? Mais on n'aura jamais quelque chose de fiable pour cette date. C'est dans quelques jours !

— La fiabilité n'est pas notre principal souci pour cette fois. Le prototype ne roulera que quelques mètres, et nous serons au volant pour contrôler que tout se passe bien.

— Mais les journalistes ? Que vont-ils penser de ce revirement technique de dernière minute ?

— Les journalistes n'en sauront rien. Pour eux, le prototype roulera à l'hydrogène. Nous laisserons d'ailleurs le réservoir bien visible et cacherons la batterie.

— Cacher la batterie ? Vous avez une idée de la taille d'une batterie de voiture électrique ?

— Je ne vous demande pas une autonomie de deux cents kilomètres ! Trouvez un moteur de tondeuse électrique et adaptez-le pour que la voiture puisse rouler une trentaine de mètres. Cela suffira.

— C'est du travail de sagouin et c'est une duperie. Je refuse de participer à cette mascarade ! D'autant que je ne suis pas certain que cela soit seulement possible dans les délais impartis.

— Vous n'êtes pas là pour juger des choix stratégiques de l'entreprise, Monsieur Prost. Vos états d'âme n'ont pas d'importance dans ce projet d'envergure nationale.

Le P.D.G. usa de son autorité et fit changer la tonalité de la discussion en une seule phrase. Par l'emploi de la formule « Monsieur Prost », il mettait de la distance entre son employé et lui, et l'allusion aux enjeux nationaux rendaient les arguments de Sébastien soudain sans objet.

L'ingénieur encaissa la remarque sans quitter Charles des yeux, estimant qu'il avait passé l'âge de se faire traiter comme un enfant.

Un enfant qu'il était resté, pourtant, à bien des égards, lorsqu'il jouait encore à des jeux vidéos ou qu'il ramenait son linge sale à laver à sa maman chaque week-end. Sans charge de famille, sans engagement dans la vie réelle, seule son existence virtuelle pouvait témoigner de son sens de la responsabilité et de sa véritable personnalité adulte. Modérateur apprécié sur

plusieurs forums de discussion, engagé dans la défense des logiciels libres, créateur de talent à ses heures perdues, son allure d'éternel adolescent ne laissait pas paraître sa maturité réelle.

Jean-Clément Charles, qui avait deux fois son âge, avait un côté paternel assez agaçant qui se manifestait par de régulières crises d'autorité. Au lieu d'associer son employé dans la recherche d'une solution, il lui imposait sa vision des choses, en omettant de lui expliquer le contexte du problème.

Sébastien quitta Charles des yeux pour fixer son fond d'écran qui représentait Yoshi¹² tirant la langue en direction d'une pomme verte flottant dans l'air. Il réfléchit un instant, puis lâcha les armes :

— Ok, je vais regarder ce que je peux faire.

Jean-Clément Charles se leva, satisfait, et croisa Frédéric en sortant du bureau. Il revenait de l'étage supérieur où Élodie l'avait appelé pour un dépannage informatique. Il perçut d'emblée l'atmosphère électrique dans le regard du P.D.G. et la mine de son collègue, et son sourire béat s'éteignit donc aussitôt. Il attendit que Charles sorte pour interroger Sébastien.

— Il y a un 'blème ?

— Il faut qu'on mette un moteur électrique sur le proto.

— De quoi ?

— Pour le 6 mai, ils veulent que le truc roule à tout prix. Il faut qu'on monte un moteur à l'arrache.

— Mais pour quoi faire ?

— Il ne me l'a pas dit, évidemment ! On peut jamais savoir ce qu'il a derrière sa tête de caboche.

12 Yoshi : dinosaure fictif apparaissant dans plusieurs jeux vidéos.

Les deux ingénieurs gardèrent le silence pendant quelques secondes, chacun analysant ces nouvelles données en scrutant son écran. Les yeux de Sébastien s'illuminèrent alors :

— Le « Fen » !

— Le ?

— Le moteur du *fenwick* de l'atelier !

— Ne me dis pas que...

— On n'a pas le temps de faire dans la dentelle, on va démonter le moteur du *transpalette* et on va le coller sur le châssis.

— Mais, et les batteries ? Il pèse deux tonnes le *transpalette* !

— On peut ne prendre qu'une seule unité de batteries. Il y en a quatre.

— Mais l'autonomie...

— On s'en fout de l'autonomie, il veut juste pouvoir faire quelques mètres avec. On va rouler à vingt ou trente kilomètres heure, ce sera bien suffisant. C'est en intérieur, je te rappelle.

— Tu n'as pas tort. Tu penses qu'on peut démonter ça facilement ?

— Viens, on va voir Gravart !

Sébastien avait retrouvé toute son énergie, il se leva d'un bond et entraîna Frédéric avec lui dans le bâtiment B qui abritait les ateliers.

L'arrivée impromptue des deux jeunes ingénieurs dans l'atelier attira les regards méfiants des ouvriers qui y travaillaient. René Martinez reconnut ses deux collègues contre lesquels il n'avait pas de grief particulier, si ce n'est que, comme tous ses supérieurs hiérarchiques, ils ne l'écoutaient jamais. Il les vit pénétrer dans le bureau de Gravart et se mit à imaginer ce qu'ils pouvaient se dire et comment cela allait impacter son travail.

Personne dans l'entreprise, à part le P.D.G., Frédéric et Sébastien, n'avait eu connaissance du changement d'orientation technique pour la présentation du 6 mai. L'information était confidentielle et devait le rester, Charles avait insisté sur ce point.

Depuis l'atelier, Martinez voyait les trois hommes gesticuler dans le bureau de Gravart sans qu'il ne puisse deviner le sujet de leur discussion. Puis il vit les autres ouvriers éteindre leur machine et se diriger vers les vestiaires. Il regarda sa montre : midi. Il quitta lui aussi l'atelier après s'être changé, et remarqua que les trois hommes palabraient toujours.

À son retour vers 13h15, l'endroit était désert. La sonnerie stridente du téléphone de l'atelier perça ses tympans déjà bien fatigués, il décrocha.

- Martinez, à l'atelier.
- Une livraison pour vous !
- Ok j'arrive.

Il raccrocha et alla chercher dans son bureau la clef du *fenwick*. Il monta dans l'engin, tourna la clef, mais lorsqu'il appuya sur la pédale pour démarrer, il resta cloué sur place.

François Pernier prit connaissance de la dernière note de Paul Butte concernant le pôle H juste avant de recevoir John Fishing, le patron d'une multinationale pharmaceutique nommée Pharmed. La note était exagérément optimiste, mais l'élu vit au moins que son coup de pied dans la fourmilière avait eu un peu d'effet. En voyant que son D.G. demandait un nouveau coup de pouce financier, il tiqua. C'était lui qui devait maintenant négocier avec les services de l'État pour obtenir la rallonge. Il rangea le document dans son tiroir et son rendez-vous entra dans le bureau.

— Good morning, mister Fishing, mais vous parlez français, je crois ? Bonjour, installez-vous !

— Juste un petit peu, articula difficilement l'Américain.

— Surtout n'hésitez pas à me faire répéter si besoin...

Pharmed envisageait d'implanter un centre de distribution dans la région, son deuxième en France. À la clef, un millier d'emplois nouveaux, peut-être deux, si la région parvenait à

faire délocaliser le centre administratif de la compagnie, aujourd'hui situé en Allemagne. Mais pour cela, il fallait être particulièrement attractif. François Pernier le savait car il était confronté au problème de plus en plus souvent : les entreprises faisaient jouer la concurrence entre les sites potentiels d'implantation. La négociation portait sur les subventions accordées par les collectivités territoriales, les taxes professionnelles... Certaines régions n'hésitaient pas à offrir les terrains et parfois les locaux, après les avoir entièrement rénovés et raccordés au réseau haut-débit, à leurs frais.

Bien évidemment, les autoroutes et les voies de chemin de fer qui desservaient le lieu entraient dans l'argumentation et de ce point de vue, la région de François Pernier était sinistrée, il lui fallait donc surenchérir les subventions et estimer ce que les régions concurrentes étaient prêtes à consentir pour obtenir cette implantation chez elles.

John Fishing observait son interlocuteur avec un certain amusement. Il n'avait même pas à forcer son talent de négociateur pour obtenir ce qu'il voulait. Les enchères montaient toutes seules, au gré de ses déplacements et il avait plusieurs propositions déjà très alléchantes dans ce pays et deux autres au moins ailleurs. Grâce à l'efficacité des transports – dont le coût global était, lui aussi, largement assumé par la collectivité qui entretenait les routes, les dégageait en hiver, autorisait la circulation de camions de plus en plus lourds – l'emplacement géographique de ses entrepôts n'avait plus aucune importance. Plusieurs pays gangrenés par le chômage se battaient pour voir ces entreprises s'implanter sur leur territoire, même si au final, il n'y payerait pratiquement ni impôts, ni taxes. La *holding* qui chapeautait son activité en Europe était domiciliée au Luxembourg, et l'essentiel du chiffre d'affaires y était affecté. Il songea à ses bureaux luxembourgeois qui n'embauchaient que trois personnes à

plein temps, dont une femme de ménage, et sourit en calculant mentalement ce que chacun d'eux rapportait théoriquement.

Tout cela était légal, et portait le doux nom d'*optimisation fiscale*. La concurrence que se livraient les régions d'Europe entre elles n'étaient rien à côté de celles qui déchiraient les grandes zones économiques mondiales. Les États-Unis, la Chine, l'Europe affichaient toutes publiquement leur combat sans merci contre les paradis fiscaux tout en entretenant plus ou moins secrètement leurs propres zones franches, où les impôts et les taxes étaient réduits à leur plus simple expression. De petites îles perdues au milieu des mers ou des océans, sans aucun habitant, abritaient plusieurs sièges sociaux de filiales importantes de grands groupes internationaux. L'opacité totale en la matière n'avait d'égale que le volontarisme affiché des dirigeants politiques mondiaux. Sincères ou non.

François Pernier n'ignorait pas tout cela, mais comme ses homologues, il faisait partie d'un jeu planétaire dont il ne contrôlait pas les règles. Soit il acceptait de vendre son âme au diable pour que Pharmed daigne s'installer chez lui, soit il perdait mille emplois, les élections suivantes et, objectivement, un vrai coup de pouce pour la région et ses habitants. Il songea à tous ces chômeurs qui l'avaient encore interpellé lors du colloque sur l'emploi le mois dernier, à l'espoir qu'il leur avait redonné en prononçant un discours engagé et vibrant sur l'attractivité du territoire. Cette vision lui fit perdre le sens de la mesure, il annonça à son interlocuteur, sans transition :

— Un million.

— One... What ?

— Un million d'euros de subventions si vous vous implantez chez nous. La moitié maintenant, dès l'installation, et l'autre moitié dans un an, si nous avons bien mille emplois sur place.

John Fishing jubila intérieurement, les enchères venaient encore de monter de plusieurs dizaines de milliers d'euros. L'opération s'annonçait blanche pour son groupe, c'est-à-dire qu'il n'aurait pas à déboursier un seul centime pour ouvrir ce nouveau site. C'était un cadeau des contribuables.

Mais il n'était pas dans l'habitude de ce genre d'individus de remercier. Il se permit même de critiquer l'emplacement qu'on lui proposait gracieusement, en raison de sa surface limitée et de son accès difficile depuis les pays du sud de l'Europe.

François Pernier s'excusa pour cet état de fait, et promit une amélioration dans les cinq prochaines années, avec la construction d'une bretelle vers l'autoroute qui menait au sud. Il savait la chose impossible pour l'avoir faite étudier par ses services, mais l'américain méritait bien ce mensonge en face de son arrogance.

John Fishing regarda sa montre en se moquant de ce dernier argument. Il avait un autre rendez-vous dans l'après-midi en Italie. Son jet l'attendait sur le tarmac de l'aéroport le plus proche. Il devait partir.

L'élu se leva pour raccompagner son invité, cachant son amertume derrière un sourire de façade. Il n'aurait pas de réponse aujourd'hui. Peut-être n'en aurait-il jamais, et il apprendrait dans la presse que Pharmed a finalement choisi l'Italie ou l'Espagne pour son nouveau site. Et il verrait l'élu local en photo, tout sourire, inaugurer les entrepôts aux côtés du patron américain qui les fermerait trois années plus tard en accusant la conjoncture économique, laissant sur le carreau des hommes et des femmes qui s'étaient investis dans l'entreprise, avaient abandonné leur famille, peut-être, pour emménager non loin de leur nouveau lieu de travail.

Cette nouvelle vision, plus pessimiste, lui fit presque regretter sa proposition financière astronomique. D'autant qu'il l'avait élaborée seul, sans l'assentiment de sa majorité à l'assemblée régionale.

Il referma la porte et appuya son dos contre elle, observa son bureau depuis là, l'esprit vide.

Son téléphone sonna, il repartit pour un tour.

Vendredi 6 mai 2005 – Halle multisports

Nicolas Verdier consulta sa montre nerveusement, il réalisa que c'était la date anniversaire de l'explosion du zeppelin Hindenburg et y vit comme un signe. Fort des informations qu'il avait pu obtenir en fouillant les poubelles de Automobile Composants, il savait maintenant que son intuition était la bonne : le véhicule à hydrogène ne serait jamais sûr et sa commercialisation dangereuse. Un peu paniqué à l'idée que la voiture explose pendant la démonstration de ce jour, il avait tenu néanmoins à être présent pour pouvoir expliquer aux nombreux journalistes à quel point il avait raison avant tout le monde. Depuis les gradins où le service de sécurité l'avait placé, il repéra la sortie de secours d'un œil inquiet et s'aperçut que des barrières en métal avaient été disposées de telle sorte que toute sortie d'urgence fût impossible. Il s'en avisa à un homme vêtu d'un gilet fluorescent qui passait devant lui.

— Excusez-moi, est-ce normal que la sortie de secours soit inaccessible ?

— Je vous demande pardon ?

— La sortie de secours, là-bas, elle est derrière les barrières de sécurité.

— Ah oui, ne vous inquiétez pas, il y en a une autre ici.

Il lui indiqua une autre sortie, de l'autre côté, parfaitement dégagée.

— Merci. On ne sait jamais avec ces prototypes...

Il prononça cette phrase suffisamment fort pour que tous ses voisins pussent entendre ses paroles. L'un d'eux commit l'erreur de s'intéresser à ses propos, Nicolas Verdier put alors sortir son dossier complet sur la pile à combustible et énumérer les risques que les spectateurs présents encouraient en cas de fuite ou d'explosion du réservoir. Il ne précisa pas qu'il avait justement intercepté un document confidentiel qui faisait état d'une anomalie au niveau de cet élément. Il gardait cette information pour les journalistes.

*

Jean-Clément Charles et Paul Butte s'apprêtaient à rejoindre la tribune officielle en compagnie de François Pernier et du représentant du ministère qui pouvait vérifier ainsi que les deniers de l'État étaient convenablement utilisés. En coulisses, ils avaient examiné le véhicule avant tout le monde, Jean-Clément Charles avait fait ouvrir le capot à l'un de ses techniciens, mais s'était arrangé pour attirer l'attention sur autre chose que le moteur électrique de l'engin élévateur dont l'intégration avait été

bricolée en urgence. Il plaisanta sur les traces de soudure encore visibles en expliquant que les modèles de série seraient beaucoup mieux finis. Paul Butte insista de son côté sur l'important travail qui restait à faire, notamment pour répondre aux normes de sécurité, et qui nécessiteraient sans doute des moyens supplémentaires. L'envoyé du ministère acquiesça d'un air concerné, même s'il n'avait aucune idée de ce en quoi consistait le développement d'un tel prototype. Toute sa vie professionnelle, il avait usé ses pantalons sur les sièges des plus hautes instances étatiques, et la dernière fois qu'il avait mis les pieds dans un atelier, c'était en cours d'Éducation Manuelle et Technique, au collège, voilà plus de vingt ans. Et il en gardait de très mauvais souvenirs.

François Pernier fit semblant de s'intéresser à l'équipe technique qui préparait le prototype, il serra quelques mains et posa des questions pointues qui lui semblaient pertinentes, mais n'avaient aucun sens pour ses interlocuteurs. Quand il demanda à Gravart si la dynamique du châssis n'était pas réduite par le poids du véhicule, celui-ci bredouilla une réponse de normand et dévia rapidement sur un autre sujet que l'élu ne comprit pas davantage, mais qui sembla le passionner.

La délégation officielle sortit enfin des coulisses, sous le crépitement des flashes des journalistes, et prit place dans sa tribune.

*

Pendant que Sébastien stressait à l'idée que le moteur du fenwick tombe en panne, Frédéric envoyait des SMS à Élodie toutes les trois minutes.

— Tu ne veux pas lâcher ton bidule et vérifier avec moi une dernière fois que tout est ok ?

Frédéric rangea son téléphone dans sa poche avec regret et essaya de rassurer son collègue :

— On a vérifié la batterie, dix fois. Elle est chargée à bloc. Les essais nous ont permis de faire rouler la voiture à quarante kilomètres/heure pendant vingt minutes. Elle va bien tenir cinq minutes à cinq kilomètres/heure ?

— Oui, mais si la soudure du moteur électrique lâche. Tu as vu ce qu'ils ont fait de la caisse ?

La carrosserie avait été décorée aux couleurs de la Région ce qui donnait au véhicule un aspect plus robuste et sportif.

— Ce n'est pas trois autocollants qui vont augmenter le poids total. C'est vrai que ça fait bizarre de voir cette carrosserie pour nous qui savons qu'il y a un moteur d'engin élévateur sous le capot. Mais les gens ne s'en doutent pas, eux. Et objectivement, on ne va pas faire plus de choses qu'un chariot élévateur aujourd'hui.

Le scénario de présentation qui avait été concocté conjointement par les deux directeurs de la communication de la Région et d'Automobile Composants prévoyait en effet un parcours simple et court du prototype sur un tapis rouge à l'intérieur de la salle. La voiture devait finir sa course dans une courbe élégante face aux journalistes qui avaient été judicieusement placés par l'équipe d'organisation.

Pour accentuer la mise en scène, une musique tonitruante et psychédélique était diffusée pendant le film de présentation du projet et devait s'arrêter d'un coup alors que la voiture pénétrait dans la salle, dans le silence le plus absolu, pour souligner le

confort sonore et l'aspect écologique du moteur -prétendument- à hydrogène.

La vidéo était projetée sur grand écran et Frédéric pouvait la voir, à l'envers, depuis les coulisses, à travers le tissu. Des prises de vue avaient été faites les semaines précédentes dans les bureaux de Automobile Composants et il attendait de voir si la photo de groupe du personnel avait été gardée au montage, il y figurait aux cotés d'Élodie, qu'il tenait par l'épaule. Il gardait un souvenir précis et troublant de la chaleur de son corps dans la paume de sa main à ce moment.

La photo apparut, pendant une seconde à peine, comme un éclair fugace dont il s'imprégna les rétines. Sébastien le secoua et chuchota :

— Elle ne démarre pas !

— De quoi ?!

Sébastien courut se poster à nouveau au volant, la vidéo se terminait dans quelques dizaines de secondes, il devait entrer en scène.

— J'ai mis le contact, j'appuie sur la pédale et rien.

— Ouvre le capot !

— On n'a pas le temps !

— Ouvre le capot, je te dis !

Sébastien s'exécuta en jetant un œil angoissé à la vidéo, la séquence finale avait commencé, elle durait une minute exactement.

Les deux ingénieurs se penchèrent sur le moteur électrique, le touchèrent pour vérifier sa température, suivirent les fils de connexion jusqu'à la batterie. Tout semblait correct.

— Le testeur ! Vite.

Ils branchèrent un ampèremètre dans le circuit, entre la batterie et le moteur et mirent le contact. L'aiguille ne broncha pas.

— Putain ! Elle est vide !

— Va chercher l'autre batterie, je démonte celle-là !

— Mais pourquoi elle est vide ?

— On s'en fout ! C'est pas le moment !

Frédéric sortit une clef de sa poche et commença à dévisser l'un des quatre boulons qui maintenaient la batterie dans son logement. Il lança un regard en direction de l'écran : plus que quelques secondes.

Sébastien arriva avec l'autre batterie et dévissa le dernier boulon pendant que Frédéric s'acharnait sur le troisième. Ils firent valser la batterie hors du capot, elle fit un bruit sourd en tombant sur la moquette rouge. Puis ils placèrent la nouvelle batterie et vissèrent chacun un boulon. Sébastien s'apprêtait à prendre le troisième, mais Frédéric l'arrêta :

— C'est bon, ça tient.

Ils s'écartèrent tous les deux et fermèrent le capot juste quand la vidéo se termina.

*

Le silence s'installa dans la salle, créant une atmosphère étrange. Les deux directeurs de la communication qui ignoraient ce qui se passait en coulisse savourèrent leur effet en bombant le torse sous leur chemise Lacoste. Quelques secondes passèrent et leur sourire laissa la place à une sourde inquiétude qui se lisait sur les traits de leur visage.

Nicolas Verdier s'attendait à une explosion, il plissa les yeux et mit la main devant son visage par précaution. Il murmura :

— Ça va péter !

Au plus fort de l'instant dramatique, le véhicule entra enfin, lentement, silencieusement. Il parcourut quelques mètres avant que le public n'applaudisse spontanément. L'écologiste, lui, garda ses mains près de son visage, on ne sait jamais.

Au volant, Sébastien serrait les fesses et s'appliquait à rester bien au milieu du tapis rouge. Il n'avait aucune idée du niveau de charge de la batterie de secours et si la première s'était déchargée si vite, c'est qu'il devait y avoir un court-circuit quelque part, qu'ils n'avaient bien sûr pas eu le temps de diagnostiquer.

Il jeta un œil dans son rétroviseur et vit Frédéric, resté en coulisses, qui levait le pouce en souriant. Puis il vit son sourire s'éteindre et son regard scruter le tapis. Un des boulons non revissés venait de tomber, dans la précipitation, ils avaient refermé le capot sans récupérer les boulons supplémentaires.

Personne ne sembla s'apercevoir de l'incident, le véhicule poursuivit sa trajectoire sous les applaudissements jusqu'à la courbe finale où les flashes des appareils photos n'en finissaient plus de clignoter.

Sébastien sortit du prototype et referma la porte, faisant tomber le second boulon inutilisé sous la voiture. Pendant que tous les regards étaient braqués vers lui, Frédéric récupéra le premier discrètement et le ramena en coulisses.

Les journalistes interrogèrent le jeune pilote d'essai :

— Qu'est-ce que ça vous fait d'être le premier à la conduire ?

— Est-ce que c'est aussi silencieux à l'intérieur ?

— Avez-vous le sentiment de respecter la nature avec ce moteur à hydrogène ?

Des questions qui laissaient déjà augurer du contenu des articles de la presse locale du lendemain, qui, pour la plupart, étaient déjà rédigés.

Les occupants de la tribune officielle vinrent féliciter Sébastien comme s'il avait effectué une performance hors du commun, mais c'était avant tout un prétexte pour apparaître sur les photos devant le prototype. François Pernier s'installa même au volant en feignant une passion soudaine pour l'automobile, mais aucun des journalistes n'ignoraient qu'il n'était même pas titulaire du permis de conduire. Un agent de la région le conduisait dans un véhicule de fonction pour tous ses déplacements.

Nicolas Verdier était rassuré pour sa sécurité mais déçu par le déroulement de l'événement. Et s'il s'était trompé ? Non, il n'avait pas inventé cette fiche de signalement d'un problème sur le réservoir. Il s'approcha du véhicule, un peu, mais pas trop, et prit Sébastien à part pour l'interroger, pendant que les journalistes plaisantaient avec les élus et commençaient à repérer le buffet.

— Tout a fonctionné comme prévu ?

— À peu de choses près, oui, répondit honnêtement Sébastien.

— Vous avez eu des problèmes ? poursuivit Verdier en sautant sur l'occasion.

— Oh rien de grave. C'est « l'effet démo », comme on dit.

— C'est-à-dire ?

— Il y a toujours un truc qui cloche au dernier moment pour nous faire stresser.

— C'était au niveau du réservoir ?

Sébastien parut surpris par la question, il se demanda si l'écologiste avait découvert le pot-aux-roses. Verdier, de son côté, interpréta la surprise de l'ingénieur comme un aveu : il avait touché le point sensible.

— Non, pas du tout ! se défendit Sébastien.

— Je ne suis pas journaliste, vous pouvez me le dire...

— Je vous assure, cela n'a rien à voir avec ça. Voulez-vous que je vous montre le réservoir ?

Verdier eût un mouvement de recul.

— Non ! Merci.

Puis il partit sans demander son reste. Sébastien rejoignit les coulisses, où Frédéric l'attendait.

— Alors tu vois, ça s'est bien passé !

— Tu le connais le gugusse qui m'a parlé, à l'instant ?

— Lui ? C'est Verdier. Un écolo hostile au projet.

— Il est bizarre.

— Qu'est-ce qu'il te voulait ?

— Il voulait savoir si on avait eu un problème au niveau du réservoir.

— Ah, le con ! S'il savait ! ricana Frédéric.

— Ouais, mais du coup, ça m'a semblé bizarre. Tu crois qu'il se doute de quelque chose ?

— Cela m'étonnerait beaucoup. C'est un illuminé. Il ne faut pas lui prêter attention.

— Bon. Et cette batterie, qu'est-ce qu'elle a eu ? demanda-t-il en désignant celle qui était restée sur le tapis.

— Je sais pas, mais on s'en fout : lundi on remonte le moteur dans le fenwick et on reprend la pile à combustible pour le proto.

— Qu'est-ce que tu fais ce week-end ? On va faire un peu de VTT ensemble ? J'ai besoin de décompresser.

— Ah non, ce week-end, je ne peux pas. Je suis avec Élodie.

Depuis leurs échanges de mails nocturnes, les relations entre Frédéric et Élodie avaient pris une orientation plus détendue. Chacun d'eux avait maintenant une conviction raisonnable de l'intérêt que l'autre lui portait, il s'agissait de transformer ce sentiment abstrait en quelque chose de concret.

Frédéric estimait que s'ils avaient échoué à le faire jusque là, c'était en raison de leur ancrage trop prononcé dans la vie réelle. Au restaurant, au cinéma ou chez lui, les clichés des premières rencontres venaient polluer leurs discussions, l'environnement trop commun pourrissait l'ambiance. Aussi, proposa-t-il à Élodie une sortie plus audacieuse, selon lui, qui les transporterait petit à petit dans un autre monde, loin de leur quotidien et de la civilisation : une randonnée.

Surprise, elle avait accepté son invitation pour le week-end et s'était mise en quête du matériel nécessaire : un sac de couchage, des chaussures et une tenue adaptée à la marche, un sac à dos dans lequel elle glissa un objet incongru, après avoir mûrement réfléchi et longtemps hésité...

Ignorant le niveau réel de Frédéric dans cette discipline, elle craignait de s'être engagée dans une épreuve sportive au-delà de ses forces.

Il passa la prendre chez elle, et la conduisit en voiture jusqu'à une trentaine de kilomètres de là, au pied d'un relief qui culminait à mille mètres environ. Il avait repéré cet endroit lors d'une sortie VTT avec son collègue, puis avait passé plusieurs soirées à préparer l'itinéraire en jonglant entre les cartes d'état-major et son GPS qu'il venait de recevoir et en lequel il fondait beaucoup d'espoir.

Un petit sentier sinueux s'enfonçait dans les arbres sous lesquels il avait garé sa voiture. Il vérifia secrètement sur sa carte que c'était bien le point de départ qu'il avait repéré et annonça avec assurance :

— C'est par là !

Après avoir endossé leur sac et verrouillé la voiture, ils partirent d'un bon pas en direction de la forêt.

— Tu marches beaucoup ? demanda Élodie, comme pour se rassurer.

— Non, admit-il.

— Mais tu sais où on va ? s'inquiéta-t-elle.

— On va là ! répondit-il en montrant un point sur sa carte.

Élodie avait déjà mal aux pieds : ses chaussures neuves n'étaient pas très confortables, mais l'autre paire que lui avait présentée la vendeuse étaient beaucoup trop fluo pour elle. Il faut souffrir pour être belle.

Frédéric attendait ce moment depuis plus d'une semaine, depuis le moment où il avait proposé cette sortie à sa collègue et qu'elle avait accepté, mais il prit soudain conscience de sa responsabilité et de son inexpérience relative en constatant que le sentier se divisait devant lui en deux, et que ce détail ne figurait sur aucune des cartes qu'il avait emmenées. Il prit sans hésiter l'embranchement qui lui semblait le plus large et alluma dans sa poche, l'air de rien, son GPS qui avait l'inconvénient majeur de mettre plusieurs minutes à se caler sur les satellites.

— Au fait, ça s'est bien passé la démonstration du prototype ? demanda-t-elle en essayant de masquer son essoufflement.

— Oui, dans l'ensemble, ça va.

— Et dans le détail ?

— On a eu notre « effet Bonaldi », mais rien de grave.

— L'effet Bonaldi ?

— C'est une théorie qui tire son nom du présentateur télé de Canal +. Tu vois qui c'est ?

— Oui.

— Il était connu pour présenter des inventions qui avaient la fâcheuse habitude de ne jamais fonctionner en direct. Alors qu'elles fonctionnaient parfaitement pendant les répétitions, bien sûr.

— Le prototype est tombé en panne ?

— Juste un problème de batterie. Rien de grave.

— Je croyais qu'il fonctionnait à l'hydrogène ?

— Pas ce prototype, non. Mais c'est un secret. Ne va pas répéter ça à un journaliste.

Le chemin présentait à nouveau une intersection. Frédéric jeta discrètement un œil au GPS dans sa poche, celui-ci s'était initialisé mais n'avait toujours pas trouvé le troisième satellite nécessaire à la triangulation de leur position. Il indiquait bêtement un point géographique au beau milieu de Paris en attendant une approximation plus fiable qui lui viendrait des cieux.

Après une heure de marche, ils arrivèrent à un belvédère qui offrait une vue panoramique sur la vallée. Élodie en profita pour demander une pause, officiellement pour prendre des photos, mais officieusement pour soulager l'ampoule qui commençait à se former sur son orteil gauche. Frédéric accepta et sortit le GPS de sa poche en espérant qu'il capte mieux dans cet endroit dégagé. Il nota au passage que la moitié de la batterie avait été utilisée et songea que l'adaptateur allume-cigare qu'il avait apporté ne lui serait d'aucun secours ici.

Il posa l'appareil sur un tronc couché où il s'était assis à côté d'elle et sortit une gourde dont il but une gorgée, et des biscuits secs qu'il proposa à Élodie.

— Tu sais parler aux femmes, toi, lui dit-elle en acceptant un biscuit.

— Je suis prêt à te donner tout le paquet pour te soutirer des informations.

— C'est pour rédiger ta notice sur moi ? ironisa-t-elle en faisant allusion à leur discussion par mail.

— Elle n'avance pas beaucoup : j'en suis encore à chercher les vis pour accéder à l'intérieur.

— Et si ce que tu y trouves te déçoit ?

— Alors je l'améliorerai.

— Et si ce n'est pas possible ?

— Je m'adapterai.

Elle se tut et jeta son regard au loin, dans la vallée. Une goutte de sueur glissa le long de sa tempe et entraîna avec elle une larme qui perlait à l'extrémité de son œil droit. Elle l'essuya de l'index et réajusta sa casquette d'un geste faussement désinvolte.

— Tu crois qu'on peut voir nos bureaux depuis ici ? demanda-t-elle en se levant pour changer de sujet de conversation.

— Peut-être.

Il se leva à son tour et considéra qu'il ne devait pas insister davantage pour l'instant. Elle n'était visiblement pas prête à lui confier ses secrets et il s'en voulut d'avoir provoqué cette discussion de manière si directe. Il avait tout le week-end pour le faire.

Il déplia sa carte et l'orienta avec sa boussole puis regarda au loin dans la direction qu'il estimait être la bonne.

— Ça doit être par là, dit-il, en montrant sans le savoir une toute autre ville que la leur.

— Ah oui, je crois bien que je reconnais ces immeubles, là ! mentit-elle en pointant un doigt vers l'horizon.

Ils repartirent un quart d'heure plus tard, par un sentier tellement étroit qu'ils ne pouvaient plus marcher côte à côte. Frédéric ouvrait la marche et se fiait aux bruits de pas dans son dos pour s'assurer qu'Élodie suivait toujours.

Au bout de quelques minutes, elle se mit à parler, toute seule et sans interruption :

— L'autre jour, je t'ai parlé d'Antoine, le fils de médecin avec qui j'étais sortie. Notre histoire a duré plusieurs mois. Je le trouvais plutôt drôle. Pas trop bourge. Un peu fils à papa, bien sûr, mais pas au point d'être détestable. Il me faisait la cour depuis l'adolescence, nos familles partaient en vacances ensemble, au ski. Il skiait super bien et il nous en mettait plein la vue à ces occasions-là. Mais il était quand même attachant, et assez beau, il faut le dire. Je ne sais pas pourquoi je te dis ça comme si j'en avais honte. Ce n'est pas de ça que j'ai honte.

Frédéric écoutait avec une telle attention qu'il ne regardait même plus où le menaient ses pas. Il se rendit compte qu'il y avait peut-être eu un autre chemin qui montait, là, juste avant, quand elle a commencé à parler, mais il n'osa pas se retourner pour vérifier de peur d'interrompre les confessions d'Élodie. Le GPS venait de synchroniser avec les satellites et il indiquait maintenant sa position exacte : le tronc d'arbre sur lequel Frédéric l'avait laissé il y a quelques minutes.

— Il adorait les trucs électroniques dernier cri. Il a été le premier dans mon entourage à avoir un téléphone portable. Il avait une guitare électrique qu'il branchait sur un appareil qu'il appelait une « pédale » et il en sortait des sons tout bizarres. Je crois que c'est en le voyant jouer avec ça que j'ai cédé à ses avances. Il ne jouait pas très bien, mais le son qui est sorti de ses hauts parleurs ce jour-là m'a rappelé ce titre de Dire Straits : *Money for nothing*, que j'adore. Enfin, bref... On est sortis ensemble, au départ à l'insu de nos parents respectifs. J'avais dix-sept ans passé, il en avait vingt. Le hasard a fait qu'après le bac, j'ai poursuivi mes études dans la même ville que lui. Techniquement, nous avons chacun notre appartement, mais souvent on

dormait l'un chez l'autre et nos parents étaient au courant de notre relation, cette fois. Il était en fac de médecine, il voulait être chirurgien. C'est assez spécial, les études de médecine, il ne faut pas avoir peur de la mort, de ce qui est glauque... Je l'ai vu se transformer petit à petit, il est devenu un peu distant, cassant, et puis blasé de tout. Il a pris encore plus d'assurance, j'avais l'impression que, de plus en plus, il s'amusait avec moi. J'étais un passe-temps comme un autre, pour finir ses soirées. Mais je ne me rendais pas forcément compte à quel point, et puis sans doute à l'époque n'avais-je pas suffisamment de recul sur ce qu'est la vie à deux pour me faire une idée. L'exemple parental ne m'a été d'aucun secours évidemment.

Frédéric marchait devant comme un zombie, captivé par l'histoire d'Élodie qui l'emmenait, comme ce chemin de bois, Dieu seul savait où.

— Son goût pour les gadgets électroniques n'avait pas diminué. Son dernier joujou était un caméscope numérique, un des premiers qui a été commercialisé pour le grand public, qui enregistrait les films sur des mini-DVD. Il m'a énormément filmée avec ce truc, à mon insu souvent, alors que je révisais mes leçons à voix haute, où même lorsque je prenais ma douche. Peut-être que ça a coïncidé avec une maturité acquise avec l'âge, mais je n'ai plus trouvé ça drôle, et rapidement, j'ai même considéré que cela devenait insupportable. Je lui ai dit. Il a rigolé. J'ai laissé un peu de temps passer et finalement, j'ai rompu.

Ils continuèrent à marcher en silence pendant quelques minutes. Frédéric profita de ce répit pour consulter sa carte, toujours discrètement. Il n'avait maintenant aucune idée de l'endroit où ils pouvaient se trouver et pire : il était incapable de faire marche arrière, tant le paysage lui paraissait secondaire

depuis le belvédère. Élodie reprit le cours de son histoire, après avoir cherché les bons mots pour exprimer sa colère et sa honte.

— Il a très mal vécu notre séparation. Plusieurs fois, il est venu frapper à ma porte et je n'ai pas osé lui ouvrir. J'avais même laissé quelques affaires scolaires chez lui, dont j'avais besoin, mais après cela, il me faisait trop peur. Son ton devenait plus menaçant, je crois qu'une fois, il était ivre, ou drogué... Il avait accès à la pharmacie de la fac de médecine. Je ne voulais pas en parler à mes parents, parce qu'ils connaissaient les siens et je ne voulais pas foutre en l'air leurs relations à eux. Enfin, je sais pas... J'avais honte de leur dire. Un jour, il est venu et a glissé une enveloppe sous ma porte. Dedans, il y avait un de ses minidisques de caméscope et un message : « tu ne voudrais pas que tes parents te voient comme ça ? ». J'ai repensé à tout ce qui s'était passé depuis qu'il avait acheté ce truc. À toutes les fois où j'ai hurlé quand il me filmait, mais surtout à toutes les fois où je ne me suis rendue compte de rien. Comme cette fois où j'ai cru voir clignoter la petite lumière témoin de l'enregistrement alors que... nous faisons...

Sa voix s'étrangla et Frédéric étouffa lui-même un sanglot. Il ne savait plus quoi faire et continuait de marcher comme un robot à travers la forêt. Dans son dos, il sentit des mouvements inhabituels et des bruits de fermeture éclair, elle lui glissa un objet dans la main.

— C'est ce disque, je n'ai jamais vu ce qu'il y a dessus parce que je n'ai pas d'appareil pour le lire. Toi tu peux sûrement en faire quelque chose. L'effacer ou... je sais pas. De toute façon, je suis certaine qu'il en a une copie chez lui, sur son ordinateur, sinon il ne me l'aurait pas donné. Il n'a toujours pas lâché l'affaire, ça fait deux ans, maintenant. J'ai dû abandonner mes études et m'enfuir loin de lui pour oublier, et reconstruire une

vie ailleurs, mais il m'a retrouvée. Il me fait chanter avec ces enregistrements qu'il menace maintenant de diffuser sur internet avec mon nom et mon adresse pour attirer les satyres. Mes parents ne comprennent pas. Ils ne comprennent rien. Ils croient que je suis devenue subitement folle et bien sûr, lui est tout mielleux avec eux, il « s'inquiète pour moi », soi-disant.

La tristesse d'Élodie laissa place à la colère et Frédéric sentit ses jambes donner des coups de pieds dans les feuilles mortes tout en marchant. Il examina le minidisque par transparence et vit qu'il n'était pas vierge. Il le rangea dans une poche de son sac d'où il retira sa gourde. Sans dire un mot, il ralentit son pas, progressivement, pour laisser à Élodie le temps d'accepter l'idée d'affronter son regard. Il s'arrêta enfin et se retourna.

Elle fit un pas de plus pour s'écrouler dans ses bras, en pleurs.

Thomas Flesque n'avait pas de compétition ce samedi. Les relations avec son épouse s'étaient encore compliquées depuis l'oubli de l'anniversaire de sa fille, mais il attendait beaucoup de ce week-end vide qu'il s'était promis de consacrer à sa famille. Il se réveilla tôt, vers 6h00 et reconnut les symptômes précédant ses malaises passés : un mal de tête prononcé, les paupières lourdes et les yeux qui suivent difficilement les mouvements transversaux. Il dut s'y prendre à deux fois pour s'extraire du lit où sa femme dormait encore profondément.

Il lança deux comprimés d'aspirine effervescents dans un verre d'eau avant toute chose et n'attendit pas leur dissolution complète pour avaler le breuvage. Appuyé sur le cadre de la fenêtre, il força ses yeux à s'habituer à la lumière naissante du jour. Le ciel était nuageux, la météo annonçait de la pluie pour la nuit prochaine, tout le printemps avait été maussade. Lui aussi, songea-t-il.

Il s'installa dans un fauteuil, ressentant déjà le besoin de se reposer alors qu'il sortait du lit. Il entendit sa fille gigoter à

l'étage alors il s'efforça de ne pas faire de bruit pour ne pas précipiter son lever.

Vers 7h30, sa femme apparut en baillant, les traits tirés, surprise de le voir assis là.

— Tu es déjà revenu ?

— Revenu ?

— De courir.

— Je n'ai pas couru ce matin. La flemme.

Elle s'enferma aux toilettes. Il se rendit compte que son argument ne la convainquait pas et qu'elle se doutait déjà, et craignait le retour de ses ennuis de santé. Tout en se lavant les mains, elle le questionna :

— Tu fais quoi aujourd'hui ?

— Je n'ai rien de prévu, et toi ?

— Pareil.

— J'avais pensé... Il hésita un instant, se demandant si son état lui permettait vraiment de faire ce qu'il avait prévu.

— Quoi ? dit-elle depuis la salle de bains. Je ne t'entends pas !

— J'avais pensé qu'on pourrait aller pique-niquer avec la gamine.

— Pique-niquer ? Par ce temps ?

— Il ne fait pas si moche. C'est ce soir que ça se gâte, paraît-il.

Sa fille surgit dans l'escalier.

— Oui ! On va pique-niquer !

Il lui sourit. La douleur avait pratiquement disparu. Quelques minutes plus tard, ils prenaient le petit-déjeuner ensemble dans une ambiance plutôt positive, quand le téléphone sonna, il était 8h05. Thomas Flesque décrocha.

— Oui, allô ?

— Charles à l'appareil. C'est vous Flesque ?

— Oui, que se passe-t-il ?

— Oh rien de grave, mais j'étais au bureau, là, et je me demandais si vous aviez cinq minutes pour passer.

— Passer ? Mais... Maintenant ?

Il croisa le regard agacé de sa femme, se retourna immédiatement pour faire face au mur. Il passa une main dans ses cheveux encore ébouriffés, sentit son mal de tête reprendre de plus belle et continua :

— Cela ne peut pas attendre lundi ?

— C'est-à-dire qu'avec la présentation du prototype et le jour férié, on a pris pas mal de retard cette semaine et je dois m'absenter la semaine prochaine. Mais peut-être avez-vous autre chose de prévu ?

« Un pique-nique avec ma fille » aurait-il voulu répondre, mais il était encore à l'essai jusqu'au mois de septembre et ses premières recommandations de gestion ne faisaient pas l'unani-

mité dans l'entreprise, il devait défendre son point de vue à chaque occasion, y compris le samedi.

Il regarda sa fille tremper une tartine dans son bol de chocolat, puis le regard lourd de reproches de son épouse, avant de répondre :

— J'arrive dans une demi-heure.

Il raccrocha et enfonça son pouce et son index sur ses paupières pour calmer les douleurs oculaires de son début de migraine avant de faire face à sa famille.

— C'était qui ? questionna sa femme.

— Mon patron, répondit-il d'un ton las.

— Il sait que tu n'es pas payé pour travailler le samedi ? aboya-t-elle.

— Tu sais que je suis encore en période d'essai ? répondit-il sur le même ton en le regrettant aussitôt.

— Tu vas retomber malade, lui dit-elle sans le ménager.

— Mais non. C'est différent, répondit-il mollement.

— Et ça ? C'est quoi ? demanda-t-elle en montrant sur l'évier le verre vide dont la paroi était constellée de restes d'aspirine effervescente.

— J'avais un peu mal à la tête ce matin, ça arrive à tout le monde. Et ce n'est pas de ma faute quand même ?

Elle leva les yeux au ciel, abandonnant la discussion stérile.

— On va au pique-nique, papa ?

— Peut-être pas aujourd'hui, ma chérie. Papa doit aller travailler.

— Oh non !

— On ira demain !

— Demain, il va pleuvoir, interrompit la femme.

— On verra. Je dois y aller, maintenant.

Il s'enfuit presque dans la salle de bains pour prendre une douche et s'habiller. Un fois prêt, il passa juste la tête dans l'encadrement de la porte de la cuisine pour dire :

— Bon, ben, j'y vais. À tout à l'heure.

Pendant tout le trajet, Thomas Flesque maudit Jean-Clément Charles en maugréant dans sa voiture : son vieux patron qui n'avait plus d'enfants à charge, sans doute plus de vie sexuelle et pas d'autres passions que celle de faire vivre sa boîte venait l'emmerder un samedi matin. Pas n'importe lequel : le samedi matin où ses symptômes reprenaient, celui qu'il avait choisi de consacrer à sa famille, alors que la météo était, pour une fois, clémente et qu'il n'avait rien à faire au club d'athlétisme.

C'est passablement énervé qu'il monta dans le bâtiment administratif vide et qu'il frappa à la porte entrouverte de la salle de réunion où Charles, particulièrement détendu et souriant, était assis à côté de Victor Lodz, le consultant.

— Ah ! Flesque, vous voilà. Vous avez fait vite, dites-moi !

Le contrôleur de gestion secoua la tête imperceptiblement.

— Je voulais vous voir à cause de ce problème de salle de réunion. On était en train de regarder ça avec Lodz parce qu'on a eu une fiche d'incident, et même plusieurs, qui sont remontées grâce à la méthode POWER. Vous savez...

— Oui, oui, je sais, répondit Flesque immédiatement, agacé par un millier de choses au moins : l'attitude exagérément sympathique de son patron, le fait qu'il l'ait dérangé un samedi pour une telle broutille, la présence du consultant, ses douleurs aux tempes et aux yeux...

— Je pense qu'il y a eu des erreurs de calcul, enchérit Lodz.

— De calcul ? s'étonna Flesque.

— Oui, vos tableaux de bord laissent entrevoir une disponibilité de la salle de plus de soixante pour cent. Or, tous ceux qui veulent l'utiliser disent qu'elle n'est jamais disponible. Je doute qu'ils mentent tous...

— Je ne crois pas qu'ils mentent, mais regardez les plannings, comptez les heures de réunion... Les meilleurs jours, elle est prise pendant six heures seulement. Soit un quart de la journée.

— Si on considère une journée de vingt-quatre heures, oui, mais vous savez comme moi que les horaires de bureau ne sont pas si étendus.

— Oui, c'est pour ça qu'on tombe, en moyenne, à un taux d'occupation de quarante pour cent, en enlevant les week-ends et la nuit. Vous pensiez vraiment que j'avais fait cette erreur grossière ? répondit Flesque sur la défensive.

Cette erreur, il l'avait effectivement faite au début. Il tombait sur un taux d'occupation de la salle de moins de dix pour cent. Il avait perdu beaucoup de temps avant de se rendre compte

qu'il divisait le nombre d'heures de réunion hebdomadaires par les cent soixante-huit heures d'une semaine complète, jour et nuit..

— Non, non, bien sûr, se défendit Lodz. Mais il doit bien y avoir un truc qui nous échappe.

— Est-ce que vous avez des statistiques sur les tranches horaires les plus utilisées ? demanda Charles.

— Oui, mais cela ne nous donne pas beaucoup d'enseignements : les plages horaires de neuf à onze heures le matin et de quatorze à seize l'après-midi sont les plus prisées, comme on pouvait s'y attendre.

— Et la durée moyenne d'une réunion ?

— Un peu plus d'une heure, répondit Flesque, qui malgré son esprit embrumé par la douleur avait les chiffres bien en tête.

Les trois hommes se turent et observèrent les tableaux de bord les uns après les autres. Lodz émit une hypothèse :

— Admettons... Je souhaite réserver la salle pour une réunion...

— Je jette un œil au planning, poursuivit le P.D.G., et je cherche une plage qui correspond à tous les participants. Enfin, je dis « je », mais c'est Jocelyne qui s'en charge pour moi, habituellement.

— Avant neuf heures, tout le monde n'est pas arrivé dans les bureaux. Et puis il faut laisser le temps aux éventuels personnes de l'extérieur d'arriver. Par exemple, pour ma part, je peux difficilement arriver avant 8h45, ajouta Lodz.

— À midi, tout le monde ne pense plus qu'à manger. En général, j'évite de prendre des réunions après onze heures. D'au-

tant que la réunion précédente a tendance à s'éterniser. On ne peut entrer dans la salle que vers onze heures quinze. Ça ne laisse que quarante-cinq minutes, et encore, pendant les dix dernières tout le monde se contorsionne pour masquer les bruits d'estomac vide.

— Voilà sans doute la source du problème : sur les quatre heures ouvrables de la matinée, seules deux sont efficaces. Et si d'aventure la première réservation enregistrée commence à neuf heures trente pour se terminer à onze heures, le taux d'occupation baisse encore !

— Je vois bien où vous voulez en venir, interrompt Flesque, mais il faut bien mesurer les choses telles qu'elles sont et prendre des décisions pour les améliorer. Si l'on considère que la salle n'est disponible que deux heures au mieux sur les quatre heures de la matinée, on fausse évidemment tous les calculs. On pourrait même arriver à la conclusion que la salle est occupée à cent cinquante pour cent, dans ce cas !

— Flesque a raison, dit Charles, si l'on ne change pas nos comportements pour prendre en compte les limites de nos ressources, on ne fait jamais d'économie.

Victor Lodz s'apprêta à argumenter, mais se rappela soudain de son rôle dans l'entreprise. Après tout, si ses clients persistaient dans l'erreur, cela n'était pas son problème. D'autant que les limites de la politique du chiffre que mettait en exergue ce problème d'occupation de salle de réunion pouvaient très bien s'appliquer à la méthode POWER qu'il défendait.

Toute tentative d'abstraction et de modélisation des organisations humaines se heurtait tôt ou tard à ce genre de problématique : l'Homme s'y adaptait, et les présupposés qui avaient permis d'échafauder une théorie solide sur des bases quasiment

scientifiques changeaient dès lors que la théorie était appliquée sur le terrain.

Flesque et son patron continuèrent toute la matinée à chercher des solutions en ajoutant de nouvelles contraintes à la réservation, qui toutes seraient finalement contournées ou détournées pour correspondre aux besoins des utilisateurs, engendrant de nouveaux problèmes plus complexes encore.

Lodz se contenta d'acquiescer de temps à autre et factura au final une journée de prestation complète, au tarif du week-end.

Quand ils sortirent tous du bureau, une copieuse averse de pluie rinçait le parking.

Frédéric serra Élodie dans ses bras pendant plusieurs minutes, jusqu'à ce que ses sanglots cessassent. Déssemparé, et gêné par les sacs à dos qu'ils portaient tous les deux sur leurs épaules, il lui tapota lentement le bas du dos avec le plat de sa main sans trouver un seul mot à dire.

Elle rompit le silence quand elle eût recouvré ses esprits, elle desserra lentement l'étreinte et fit un effort pour regarder son collègue dans les yeux. Elle y lut beaucoup de tristesse mais aussi de la détermination. Il dit enfin :

— Je vais t'aider.

— Comment ?

— Je ne sais pas encore, mais fais-moi confiance.

Elle lui sourit, pas tout-à-fait rassurée, mais soulagée d'un poids qui entravait leur relation depuis le début. Maintenant, il savait, et non seulement cela ne l'avait pas fait fuir, mais il proposait de l'aider.

— Alors on continue ? reprit-elle après avoir avalé une gorgée d'eau.

— On y va. C'est par où ? lui répondit-il.

— Quoi tu ne sais pas où on est ? demanda-t-elle, mi-amusée, mi-inquiète.

— Je plaisante !

Il ne plaisantait pas. Mais après avoir regardé sa carte deux secondes sans avoir aucune idée de leur position réelle, il montra une direction et s'engagea sur un chemin enserré par les ronces. Elle le suivit sans se plaindre des épines qui s'accrochaient à ses chaussures et lacéraient ses mollets. Préoccupé par leur itinéraire autant que par l'histoire d'Élodie, il tâta sa poche espérant y trouver son GPS, mais réalisa qu'il l'avait oublié au belvédère. Il jeta un coup d'œil à sa montre, le soir arrivait doucement ; il avait prévu de camper dans une clairière dégagée non loin d'une route qui menait au col et d'un parking équipé de toilettes, mais il n'avait aucune idée de la direction à prendre pour rejoindre cet endroit. Depuis plusieurs kilomètres, déjà, il n'avait plus vu aucun symbole sur les arbres, ni aucune indication sur des panneaux destinés aux randonneurs. Dans son dos, les pas d'Élodie se faisaient plus lourds, elle trébuchait régulièrement dans les ronces et expirait de plus en plus bruyamment. Lorsqu'il entendit l'orage gronder au loin, il se dit qu'il devait prendre une décision rapidement.

Les arbres se clairsemèrent un peu et ils débouchèrent dans un endroit presque plat où il était possible de déployer et monter la tente. Frédéric fit semblant de consulter sa carte et dit d'un ton assuré :

— C'est là !

— C'est là que quoi ? demanda-t-elle, incrédule.

— C'est là qu'on va dormir !

Élodie examina l'endroit rapidement, les mains sur les hanches. Il y avait moins de ronces et d'arbres, le relief était moins escarpé, mais elle se faisait une autre idée d'un lieu idéal pour le bivouac. Le tonnerre gronda un peu plus fort, Frédéric avait posé ses affaires et il sortait déjà les sacs de couchage et la tente pliable. Elle admit qu'elle n'y connaissait rien et qu'elle devait se fier à son collègue.

Dès que la tente fut dressée, ils s'engouffrèrent à l'intérieur pour échapper à la pluie qui commençait à tomber à grosses gouttes. Un éclair zébra le ciel, suivi quelques secondes après d'un coup de tonnerre assez sec.

— Ce n'est pas dangereux d'être sous des arbres ? s'inquiéta Élodie.

— Comment veux-tu faire autrement, en forêt ?

— Je ne sais pas.

Le son de leur voix était couvert par le bruit des gouttes sur la toile de tente. Ils restèrent assis face à l'ouverture pendant plusieurs dizaines de minutes, sans dire un mot. L'atmosphère devint moite et les chaussures qu'ils avaient enlevées en entrant dans la tente diffusaient une odeur rance à l'intérieur.

Frédéric s'était imaginé un moment plus romantique et agréable. Il regretta d'avoir eu cette idée débile de randonnée et s'en voulut d'avoir perdu son GPS. Il avait les muscles ankylosés, l'esprit ailleurs, il était incapable de parler et il lui semblait

qu'Élodie était prête à partir en claquant la porte, si la tente en avait une.

La jeune femme frottait ses mollets griffés par les ronces quand elle sentit sa cuisse gauche se contracter involontairement. La crampe l'obligea à s'allonger sur son sac de couchage pour étendre les jambes. La douleur s'estompa immédiatement ce qui la fit sourire, puis rire nerveusement en contemplant le toit de leur abri de fortune.

Frédéric s'allongea à ses côtés, surpris.

— Qu'est-ce qui te fait rire comme ça ?

— C'est ma crampe.

— Tu as une crampe ?

— Oui, enfin, non, elle est passée, déjà. C'est la douleur, la fatigue, puis le repos, la situation... C'est ça qui me fait rire.

— Je suis désolé... Je ne...

— Je suis vraiment bien ici, l'interrompit-elle. Détrompe-toi.

— Ah bon ?

— C'était une super idée, je te remercie, vraiment. J'ai pu mettre des mots sur des sentiments qui étaient enfouis très profondément en moi. J'ai pu en parler à quelqu'un, c'est inestimable. Et je crois qu'il me fallait ce genre de conditions pour que ça sorte.

— Ce genre de conditions... Météo ? Tu veux dire ?

— Non, tout : la marche pour venir jusqu'ici, la peur de l'orage, le fait d'être perdus en forêt.

— On n'est pas perdus ! se défendit Frédéric.

— Oh, je te fais confiance, demain tu vas nous trouver un chemin plein de ronces et de... pièges à loup pour nous sortir de

là. Avec toi, je n'ai pas peur. Ni des éléments qui se déchaînent, ni de tes réactions. Alors cette racine qui me ruine le dos, la gouttière que j'ai sur le coude, l'odeur de nos pieds qui envahit la tente, c'est juste ce qu'il me fallait pour sortir de ma zone de confort et me mettre à nu. Tu vas pouvoir la rédiger ta notice, et le pire c'est que je la lis en même temps que tu l'écris et j'apprends plein de trucs sur moi-même !

— Dans ce cas, autant que tu le saches : on est complètement paumés ! Je ne sais pas du tout où on peut être. Et j'ai perdu mon GPS.

Elle se redressa d'un coup.

— C'est vrai ?!

Puis elle partit dans un fou-rire incontrôlable qui secoua la tente. Des larmes coulaient le long de ses joues tandis que Frédéric, toujours allongé, l'observait à contre jour. En tendant le bras, il recueillit une goutte salée au bout de son index et caressa sa joue avec ses autres doigts. Elle cessa de rire et le regarda droit dans les yeux, interdite.

La pluie s'arrêta rapidement, mais les arbres autour continuèrent de distribuer leurs réserves d'eau pendant près d'une heure. La nuit tombait, Frédéric sortit un réchaud à gaz de son sac, une boîte de raviolis, deux assiettes en plastique, des couverts et un ouvre-boîte. Il pendit une lampe électrique au montant central de la tente et s'installa sous l'avant-toit.

— Tu as prévu un lave-vaisselle aussi ?

— Non, j'ai pensé que tu serais là ! plaisanta-t-il.

Elle lui administra une tape dans les cheveux, puis il reprit :

— Non, mais c'est tout-à-fait moi, ça : j'ai pensé à des détails extrêmement précis de notre sortie, j'ai même des oreillers gonflables et un jeu de cartes... En revanche, je n'ai pas du tout pris de points de repères ou mesuré les distances sur la carte. Peut-être que l'endroit où je voulais aller est inaccessible à pied en une journée. J'y suis venu en VTT avec Sébastien et je pensais que je retrouverais facilement...

— Quand je vais lui raconter ça...

— T'es folle ! Faut pas lui en parler ! Il va se foutre de moi pendant des semaines...

— Tu es prêt à lâcher combien de raviolis contre mon silence ? J'ai une faim de loup !

— Tiens en parlant de loup... dit Frédéric en regardant en direction du bois.

Élodie sursauta, puis se jeta en arrière au fond de la tente.

— Un loup ?!

— Tu es prête à lui donner combien de tes raviolis pour qu'il parte ? lui dit-il en remuant le contenu de la boîte qui frémissait.

— Mais euh !

Elle revint à ses côtés et s'assit en tailleur, tendant impatiemment son assiette vers le réchaud.

Après avoir méticuleusement compté et partagé les raviolis en deux portions égales, ils mangèrent rapidement car la fraîcheur du bois humide à l'entour les saisit. Elle s'empara de l'as-

siette de Frédéric et d'une gourde puis s'éloigna de quelques pas.

— Je fais la vaisselle ce soir, mais ne considère pas que c'est un acquis ! lança-t-elle en souriant.

Elle se rendit compte que par cette phrase, elle projetait déjà une éventuelle vie de couple avec Frédéric. Cela la surprit autant que lui, qui ne put contenir un sourire à cette idée.

Ils s'allongèrent chacun dans leur sac de couchage respectif, la fatigue et leur pudeur les plongèrent aussitôt dans un sommeil chaste duquel ils furent tirés par le bruit des animaux, dès l'aube.

— Tu as bien dormi ? lui demanda-t-il en se frottant les yeux.

— On ne peut pas dire ça, avoua-t-elle.

— Moi non plus, concéda-t-il.

— Où comptes-tu aller m'acheter des croissants pour le petit-déjeuner ? demanda-t-elle d'un air précieux.

— Promis, si on retrouve le chemin de la civilisation, je t'en offrirai volontiers.

— On n'est vraiment si loin que ça au milieu de la forêt ?

— Je n'ai pas entendu un seul moteur ni une seule voix humaine. On a marché des heures dans la même direction et la forêt d'ici doit faire plusieurs dizaines d'hectares. On va essayer de rebrousser chemin, c'est le plus sûr.

Ils se vêtirent en grignotant des biscuits secs devenus humides pendant la nuit, et replièrent la tente non sans mal.

— Je vais faire pipi derrière cette butte avant de partir, dit Élodie. Tu m'attends, hein ?

— Ne t'inquiète pas.

Elle disparut, mais revint presque aussitôt.

— Tu as déjà fini ?

— Devine ce qu'il y a derrière ce talus ?

— Une falaise ?

— Non. Un parking, avec des toilettes.

Jean-Pierre Gravart rêvassait au volant de sa voiture qui la conduisait presque toute seule jusqu'au siège de Automobile Composants. Depuis vingt ans, il empruntait le même trajet de vingt-trois kilomètres pour se rendre sur son lieu de travail, il en connaissait chaque virage et chaque parcelle de paysage. Il arrivait justement à l'endroit qu'il préférait ce qui le sortit un instant de sa rêverie. Devant ses yeux, un étang paisible apparaissait à peine derrière la brume matinale. Il songea à son week-end au bord de l'eau, à ses cannes alignées dès sept heures du matin, aux bouchons qui flottent à la surface et aux oiseaux qui chantent dans les arbres au-dessus de lui. Juste après le virage suivant, changement de décor, les premiers immeubles, et la première file interminable de voitures derrière le même stupide feu tricolore. Un feu qui ne servait à rien, d'ailleurs, à un carrefour banal où jamais il ne vit d'accident et où les automobilistes s'entendaient miraculeusement pour réguler la circulation eux-mêmes. Mais ça, c'était avant l'aménagement du carrefour.

Il immobilisa sa voiture à côté de celle d'un employé d'une autre usine, ou d'un professeur de lycée, ou d'un artisan. Tous avaient la même tête de lundi matin qui déchante, le même regard vide posé sur la plaque d'immatriculation du véhicule pré-

cèdent, les narines respirant les mêmes gaz d'échappement avec la même lassitude. Chacun estimait le nombre de jours à tirer avant les prochaines vacances, avant la retraite, ou répétait *in petto* le discours, l'intervention, la leçon, le rôle qu'il allait devoir jouer aujourd'hui. Un rôle de plus en plus ingrat et vide de sens, stupide et inutile comme le feu tricolore, songea Gravart.

La file de voitures avança de quelques mètres, exhalant une nouvelle bouffée de micro-particules cancérigènes qui s'engouffrèrent aussitôt dans les systèmes de ventilation des véhicules suivants. Le directeur de la fabrication se souvint qu'il commençait la journée par une réunion-bilan de la présentation du prototype au public. À cette idée, son moral descendit d'un étage supplémentaire. La réunion s'annonçait longue et ennuyeuse comme cette file de voitures inertes. Un vélo se faufila entre les voitures et doubla toute la file en quelques secondes. Gravart observa son compteur de vitesse qui montait jusqu'à 220 kilomètres par heure en soupirant.

Le poids des chaînes qui le bloquaient dans cette voiture lui paraissait bien lourd aujourd'hui. Son crédit hypothécaire se terminait gentiment, mais c'étaient les études des enfants qu'il devait maintenant financer. Deux appartements en location à l'autre bout de la France, des voitures à entretenir et à nourrir d'essence. Son salaire et ses conditions de travail plus que corrects ne l'empêchaient pas de se considérer comme un esclave tant il devait développer un effort surhumain pour trouver le courage de se lever le matin et aller travailler. Ses voisins automobilistes du lundi matin semblaient éprouver les mêmes sentiments et il imaginait la vie autrement plus compliquée des ouvriers à la chaîne ou des sans-emploi ; alors il continuait à se faire une raison sans vraiment comprendre le sens réel de tout ceci.

Il arriva avec le retard habituel à son bureau et se dit qu'il lui faudrait rattraper cela en partant plus tard ce soir. Il se refusait à se lever plus tôt pour arriver à l'heure au prétexte qu'il était toujours parti de chez lui au même horaire, or il y a vingt ans, il arrivait dix minutes en avance en procédant de la sorte.

Il eût juste le temps de poser ses affaires avant de rejoindre la salle de réunion André Citroën où tous les cadres de Automobile Composants étaient déjà installés.

Jean-Clément Charles commença par féliciter tous les participants au projet puis informa ceux qui étaient absents à la grand-messe de l'accueil chaleureux de la presse et du public pour ce premier prototype roulant. Il invita ensuite ses collaborateurs à redoubler d'efforts pour mener à bien cet audacieux défi qu'ils s'étaient collectivement lancé.

Le directeur de la fabrication qui dessinait des engrenages sur sa feuille leva les yeux pour lire dans les regards de ses collègues l'effet de « l'audacieux challenge ». Il fût rassuré de constater qu'il n'était pas le seul à n'avoir aucune espèce d'engouement pour ce projet, comme pour tous ceux qu'il avait pu mener depuis une bonne dizaine d'années. Même les plus jeunes, du département R&D, semblaient être préoccupés par d'autres affaires, alors qu'ils avaient été mis sur le devant de la scène lors de la présentation du prototype.

Le directeur des achats demanda la parole et Charles lui donna volontiers puisqu'il avait terminé son intervention et n'avait rien à ajouter. Olivier Bourras était l'illustration parfaite du principe de Peter¹³ qui postule que tout employé tend à s'élever dans la hiérarchie jusqu'à son niveau d'incompétence. En effet, tant qu'il obtient de bons résultats à son poste, l'employé est proposé par ses supérieurs pour être promu à des responsabili-

13 Laurence Johnston Peter : pédagogue américain spécialisé dans l'organisation hiérarchique

tés plus importantes, jusqu'à ce qu'il ne soit plus suffisamment brillant pour obtenir ce type de promotion. Il reste alors le plus souvent à vie à ce niveau, où il a pourtant fait preuve de son incompétence relative.

— Je voulais attirer l'attention de tous sur le fait que nous sommes en train d'exploser le budget des achats sur ce projet. De nombreux aléas techniques nous ont contraints à changer de fournisseurs, et nous n'avons pas suffisamment de volume chez eux pour obtenir des prix intéressants. J'aimerais que chacun en soit bien conscient au moment de passer les futures commandes, et que nous essayions tous de trouver des solutions techniques de contournement plutôt que de changer le modèle des pièces ce qui, le plus souvent, ne règle pas le problème.

— Vous avez un exemple en tête ? demanda Charles.

— Ah, euh... Non, je n'ai pas pensé à... Mais je vous enverrai un mail...

Quelques sourires convenus s'échangèrent entre les participants.

— Bien, vous mettez Flesque en copie, il jettera un œil. Y a-t-il d'autres questions ou d'autres points à aborder ?

— Oui, je voulais savoir quelle était la *roadmap*¹⁴ à partir de maintenant. Sur quelles échéances sommes-nous engagés, comment doit-on entretenir le *buzz*¹⁵ après cette première apparition publique ? demanda Demestre, directeur de la communication.

— Nous avons, dans un premier temps, des efforts techniques de fiabilisation à fournir, mais ceci n'intéresse pas le public et ne doit donc pas faire l'objet d'une campagne promotionnelle, évidemment. L'horizon de ce projet, que nous ne maîtri-

14 Roadmap : Feuille de route

15 Buzz : Technique de marketing consistant à faire du bruit autour d'un événement.

sons pas totalement, je le rappelle, puisqu'il est mené conjointement avec la Région et les laboratoires de recherche de l'Université, c'est la fin d'année. Le pôle Hydrogène s'est engagé à produire un modèle commercialisable pour Noël, dans un premier temps bien sûr, pour équiper le Conseil Régional lui-même et pas directement le grand public. Suivra alors une période de tests sur route ouverte avec ces premiers véhicules et on peut envisager une production à la chaîne dix-huit mois plus tard.

— La prochaine *dead-line*, c'est Noël, donc, s'assura Demestre.

— C'est ça, confirma le P.D.G.

Frédéric n'écoutait plus les échanges depuis longtemps, il observait le disque numérique qu'Élodie lui avait donné comme s'il cherchait à en décrypter le contenu à l'œil nu. Sébastien qui était assis à côté de lui s'étonna de le voir s'intéresser à cet objet.

— Tu fais de la vidéo, toi, maintenant ? chuchota-t-il.

— Hein ? Non, laisse tomber.

— C'est quoi ?

— Tu l'as dit, c'est un disque vidéo d'un vieux caméscope.

— Et tu n'as plus de lecteur pour en récupérer le contenu ?

— Non, non, ce n'est pas ça.

— Explique, merde !

— J'aimerais savoir s'il existe une copie de ce qu'il y a là-dessus.

— C'est à qui ? C'est pas à toi ?

— Je... Non, ce n'est pas à moi.

— Demande au propriétaire de ce machin s'il en a fait une copie. Où est le problème ?

— Il n'est pas du coin... Il habite... loin.

— Envoie-lui un e-mail ! répondit Sébastien, sans comprendre l'embarras de son collègue.

Frédéric manipula l'objet pendant quelques secondes encore, et vit son regard se refléter sur la surface brillante du disque. Il esquissa un sourire.

— Tu as raison, je vais lui envoyer un e-mail.

De : Frédéric <fred76@free.fr>
À : Antoine <antoine.x@hotmail.com>
Date : 09/05/2005 - 20:45
Objet : Photos d'Élodie

Salut,

On ne se connaît pas, mais Élodie m'a parlé de toi. Jolie fille, hein ?

Je suis photographe amateur et j'ai pris quelques clichés d'elle qui pourraient t'intéresser. Elle a une façon de prendre la lumière tout à fait étonnante, tu as déjà remarqué ?

Bon, je ne te cache pas qu'elle était fâchée quand elle a vu ces photos, et c'est à cette occasion qu'elle m'a parlé de toi. J'ai réussi à trouver ton adresse sur son ordinateur, je pense qu'on a des choses à s'échanger, si tu vois ce que je veux dire, entre collectionneurs...

Je te mets en pièce jointe un échantillon de mes prises de vue sous forme de diaporama exécutable. Elle est bien mieux encore sur les autres que je te garde au chaud. Tiens moi au courant.

Fred

Pièce jointe : elodie.exe

Nicolas Verdier ne décolérait pas depuis la cérémonie de présentation du prototype. L'accueil dithyrambique de la presse sur le véhicule à hydrogène malgré ses nombreux avertissements adressés à la presse et à la Terre entière sur son blog, l'agaçait. Personne ne voulait entendre la voix de la raison.

Las de passer pour l'oiseau de mauvais augure, anti-progrès, anti-technologie et anti-tout, il tournait en rond dans son appartement en cherchant une technique imparable pour qu'enfin la vérité apparaisse au grand jour.

Le prototype aurait dû sauter, ou au moins s'enflammer, il l'avait lu sur cette fiche volée dans les poubelles de Automobile Composants. Bien sûr, cette pièce à conviction n'avait aucune valeur car lui seul pouvait attester de son authenticité. Même ses amis écolos semblaient lui rire au nez quand il exhibait ce morceau de papier chiffonné en guise de preuve.

Il sortit la feuille froissée de sa pochette plastique pour la relire une nouvelle fois. À sa grande surprise, il n'était pas fait mention de risques d'explosion sur le document. Son imagination avait interprété le descriptif du problème de manière extrême. Comme tous les gens très impliqués et passionnés par

leur engagement au point d'en faire leur centre d'intérêt principal, il faisait une lecture orientée des documents qui lui passaient sous la main, négligeant tout ce qui ne correspondait pas à son idéologie ou ses idées préconçues, et surévaluant les détails les plus infimes qui allaient dans son sens.

Le simple avertissement de ce « Martinez » s'était ainsi transformé sous les yeux de Verdier en prophétie cataclysmique. Il reconnut lui-même son erreur et son emballement prématuré, mais ne baissa pas les bras. Il fallait qu'il sache de quoi il retournait exactement. Il attrapa son téléphone et composa le numéro de l'atelier d'Automobile Composants.

— Bonjour, est-ce que je pourrais parler à Monsieur Martinez, s'il vous plaît ?

— Ne quittez pas...

Verdier entendit un bruit de clef à molette tombant sur le ciment, puis un homme lui répondit.

— Martinez.

— Bonjour, Monsieur Martinez, excusez-moi de vous déranger. Je vous appelle au sujet d'un problème que vous avez signalé à propos d'un réservoir à hydrogène.

— Lequel ?

— Pourquoi, il y en a plusieurs ?

— On n'a que des problèmes avec ces réservoirs.

Verdier jubila mais n'en laissa rien paraître. Il essaya de tirer le maximum d'informations de cet interlocuteur qui lui semblait coopérant.

— Ah ! Vous aussi, mentit-il. Figurez-vous qu'on installe le même type de réservoirs sur nos véhicules, à ... Montélimar dans nos ateliers, et nous rencontrons pas mal de soucis.

— Vous avez le même fournisseur que nous ?

Verdier paniqua un instant, il n'avait plus en tête le nom du vendeur de réservoirs. Il fouilla dans ses notes rapidement et le retrouva.

— Oui, c'est le chinois Saï, c'est ça ?

— Oui.

— Comment avez-vous fait pour le prototype, vous avez pu contourner tous ces problèmes ?

— Pour le prototype ?

L'écologiste réalisa qu'un assembleur de Montélimar ne pouvait pas avoir connaissance de la présentation publique d'un prototype de chez Automobile Composants et se mordit la langue, puis improvisa une explication.

— Oui, j'ai reçu une invitation de votre directeur, Jean-Clément Charles, malheureusement, je n'ai pas pu venir, mais la presse semble avoir apprécié, j'en déduis que le prototype a bien fonctionné ?

— Je n'ai pas participé à cette présentation, je suis désolé.

— Comment ça ? Vous êtes bien la personne qui a en charge toute la partie qui concerne le réservoir, non ?

— Oui, mais... Un instant.

Jean-Pierre Gravart qui écoutait depuis son bureau interrompit la conversation téléphonique de Martinez.

— Qui c'est ? demanda-t-il.

— Un assembleur de Montélimar, répondit Martinez en posant la main sur le combiné. Ils ont les mêmes problèmes que nous.

— Montélimar ? Vous êtes sûr ? Nous n'avons pas de concurrent à Montélimar, s'étonna Gravart.

— Vous m'avez bien dit Montélimar ? demanda Martinez au téléphone.

— Oui, pourquoi ?

— Un instant, puis posant à nouveau la main sur le combiné, Martinez s'adressa à Gravart : ils ont peut-être une solution pour ce problème que je vous avais signalé sur la fiche d'incident.

— De quoi ?! Passez-le moi !

Gravart lui prit le téléphone des mains et continua la conversation.

— Allô, oui, je suis le responsable d'atelier. Quel est le nom de votre entreprise, s'il vous plaît ?

— Saï, répondit machinalement Verdier, décontenancé par le changement d'interlocuteur soudain.

— VOTRE entreprise, pas notre fournisseur.

— Oui bien sûr, euh, attendez. Il feuilleta son dossier à la recherche d'un nom crédible mais n'en trouvant pas, bredouilla une excuse incompréhensible : je ne peux pas vous donner le nom de mon entreprise.

— Et pourquoi ça ?

— Euh... personne ne sait que nous travaillons sur ce projet.

— Dans ce cas, nous ne pouvons pas vous répondre. Au revoir !

Gravart raccrocha le téléphone immédiatement et adressa un regard noir à son chef d'atelier. Ignorant qu'il s'était fait piéger de la même manière par la même personne quelques semaines plus tôt, il lui dit :

— Vous devriez faire attention à ce que vous dites au téléphone.

— Pourquoi ? demanda naïvement Martinez.

— Les journalistes ne savent pas que le prototype roulait sur batterie. Personne ne doit l'apprendre.

— Mais ce n'était pas un journaliste, c'était un assembleur !

— C'est ce qu'il vous a dit. Moi je ne connais pas d'assembleur à Montélimar. À Montélimar, ils font du nougat, pas des voitures à hydrogène.

— Et si c'était vraiment un assembleur et qu'il soit plus en avance que nous ?

— Que vous a-t-il dit exactement ?

— Rien : vous avez raccroché avant qu'on n'ait eu le temps d'échanger quoi que ce soit.

— Et que lui avez-vous dit ?

— Je ne sais pas. Rien non plus.

Gravart se passa la main dans les cheveux en regardant le sol, visiblement embarrassé.

— Il y a un souci ? s'inquiéta Martinez. J'ai fait une connerie ?

— Je me demande si je dois parler de ça à JCC.

— À Monsieur Clément ? Mais pourquoi, ce n'est pas si grave, paniqua le chef d'atelier.

— Ce concurrent à Montélimar, s'il existe, il pourrait nous faire du tort, expliqua Gravart.

Il tourna le dos à Martinez et fit quelques pas dans l'atelier en regardant vaguement vers la chaîne de montage.

— Je vais monter le voir. Ne répondez plus au téléphone !

— Ok... Mais dites, pour ce problème de...

— Oh, on verra plus tard... répondit Gravart agacé.

Le directeur de la fabrication traversa la cour pour rejoindre le bâtiment A et monta à l'étage de la direction. Il frappa à la porte du P.D.G. qui le fit entrer aussitôt.

— Tiens Gravart, qu'est-ce qui vous amène ?

— Est-ce que vous auriez connaissance d'un de nos concurrents qui travaillerait sur la pile à combustible à Montélimar ?

— À Montélimar ?

— Oui.

Charles fronça les sourcils quelques secondes, puis répondit :

— Cela ne me dit rien du tout.

— Moi, non plus, mais nous venons de recevoir un appel étrange à l'atelier, qui pourrait laisser croire que nous avons un concurrent là-bas.

— Il y a bien un constructeur d'engins élévateurs là-bas, je ne sais plus leur nom, mais j'ai déjà croisé leur patron sur un salon. Ils se seraient mis à l'hydrogène ?

— Ou alors, comme nous, ils font partie d'un pôle de compétitivité. Il y en a un peu partout...

— Ce ne serait pas bon pour nous. Pour nos financements surtout, qui viennent de l'État. Ils ne vont pas envoyer de l'argent sur deux projets concurrents. Encore que, ils ne sont plus à ça près...

Charles regarda Gravart comme s'il cherchait une réponse dans ses yeux, puis finit par décider :

— Je vais en parler à Butte. Il est peut-être au courant de choses qu'on ignore. De toute façon je devais aller le voir pour d'autres raisons.

— Voilà, j'ai pensé qu'il valait mieux vous avertir.

— Vous avez bien fait, Gravart. Merci. Autre chose ?

— Non, c'est tout, c'était juste ça. À bientôt.

— À bientôt.

Gravart s'éclipsa et entendit Jean-Clément Charles héler sa secrétaire.

— Prenez-moi un rendez-vous avec Paul Butte, s'il vous plaît. Oui, dès que possible.

Les jours qui suivirent cette entrevue avec Gravart, Jean-Clément Charles fut d'une humeur particulièrement badine. La perspective d'une nouvelle réunion avec Butte le contrariait au plus haut point, mais celle de revoir Martine, sa secrétaire, le ravissait. Et le ravissement l'emportait sur la contrariété.

Le jour venu, il revêtit un costume clair qu'il n'avait plus porté depuis plusieurs années, ce qui ne manqua pas d'étonner son épouse qui lui fit remarquer qu'il n'était plus très à la mode. Il douta un instant en se regardant dans le miroir, mais resta finalement sur son avis : il devait porter ce costume aujourd'hui.

Il avait rendez-vous avec Paul Butte à neuf heures, mais savait pertinemment qu'il n'arrivait jamais au bureau avant neuf heures trente, au mieux. Pourtant, il s'assura d'arriver dès huit heures et demie, pour patienter en compagnie de Martine qui lui offrirait sans doute, comme à son habitude, un café.

Cette fois, il n'avait pas apporté de boîte de chocolats et s'était retenu d'acheter des fleurs, il voulait garder la possibilité de faire marche arrière au dernier moment, si Butte avait été là plus tôt que prévu, ou si Martine avait montré des signes d'aga-

cement en sa compagnie. Au contraire, celle-ci parut enchantée de le voir, et lui sourit radieusement alors qu'il arrivait au bout du couloir. Cette fois, il ne pouvait plus reculer.

Les jambes en coton et la bouche sèche, il accepta volontiers le café qu'elle lui proposa et lui servit comme toujours sans plier les genoux, offrant au P.D.G. une vue panoramique sur sa poitrine. Ils discutèrent de choses et d'autres, comme ils l'avaient fait de nombreuses fois depuis quelques mois, mais Jean-Clément Charles orienta peu à peu la discussion vers un registre plus personnel. S'intéressant à son fils et plaisantant sur la chance qu'il avait d'avoir Martine comme mère, il installa bientôt l'ambiance propice à sa déclaration d'intention, l'objectif non-avoué de sa visite à Paul Butte : lui proposer de boire un verre à la sortie du bureau, dès ce soir.

— Vous faites quoi, ce soir ? lui demanda-t-il, non sans un effort pour tenter de réguler les battements de son cœur.

— Ce soir ? J'amène mon fils au judo, répondit Martine, croyant naïvement que Jean-Clément Charles s'intéressait simplement à son emploi du temps familial.

— Je peux vous offrir un verre, pendant la séance de judo de votre fils ?

La secrétaire posa sa tasse de café et adopta une autre posture, elle croisa les jambes et les bras et recula instinctivement dans son fauteuil. Avant qu'elle ne répondît, Charles sut à quoi s'en tenir et regretta ses paroles.

— Je suis désolée, dit-elle sans méchanceté, je crois que cela ne va pas être possible.

— Je comprends, et j'espère que vous saurez me pardonner cette maladresse. J'ai cru que... Enfin, cela n'a pas d'importance.

— J'ai beaucoup apprécié nos discussions et ces moments qu'on a passés ensemble. Cela m'a permis d'oublier un peu le fichu caractère de mon patron... Mais...

— Mais ? interrogea Charles qui était encore plus sous le charme de son hôte depuis qu'elle l'avait éconduit.

— Mais... Vous êtes trop vieux ! finit-elle par lâcher maladroitement, sans trouver de manière plus polie d'exprimer ce qu'elle ressentait.

Elle essaya de sourire, et décroisa les jambes pour atténuer la force de l'argument, mais il atteignit néanmoins le P.D.G. en plein cœur. Il posa à son tour sa tasse de café en tremblotant, et c'est à ce moment que Paul Butte fit irruption dans le petit hall devant son bureau où se tenait la scène.

— Tiens, Monsieur Charles, vous êtes déjà là ? Joli costume ! hurla-t-il presque.

Le P.D.G. se leva sans quitter la secrétaire des yeux, comme pour poursuivre la conversation par télépathie. On pouvait lire dans son regard de la tristesse, bien sûr, mais aussi quelque chose comme de l'empathie, voire de la pitié. Il tendit la main à Martine en la remerciant sobrement pour le café puis disparut dans le bureau de Paul Butte où celui-ci s'était déjà engouffré.

— Que se passe-t-il, cher ami, vous avez souhaité me voir ? commença Paul Butte en surjouant l'amitié qui n'avait jamais existé entre les deux hommes.

— Je voulais vous parler de Montélimar, répondit Charles sèchement, immédiatement remis en selle par son aversion pour

l'homme qu'il avait en face de lui. Une aversion peut-être teintée de jalousie.

— Montélimar ? Pourquoi, vous envisagez d'y passer vos vacances ? continua Butte sur un ton toujours aussi désagréable.

— Une rumeur laisse penser qu'eux aussi travaillent sur un projet de véhicule à hydrogène, je voulais savoir si vous en aviez connaissance.

— Une rumeur ? Mais d'où vient cette rumeur ?

— Nous avons reçu un appel d'un assembleur qui prétend rencontrer les mêmes problèmes techniques que nous. Comme nous n'avons pas de concurrents directs à Montélimar, en tout cas à notre connaissance, nous avons pensé que cela ne pouvait être qu'une structure nouvelle, comparable à celle qui nous relie.

— Un autre pôle de compétitivité sur la pile à combustible, vous voulez dire ?

— Exactement. Ne serait-ce pas inquiétant pour nos financements futurs ? L'État peut-il se permettre de mener de front deux pôles sur le même thème ?

— En effet, c'est ennuyeux. Mais à ma connaissance, il n'y a qu'un seul projet comme le nôtre. Je vais essayer de me renseigner. Je vous tiendrai au courant. Sinon, ça avance ?

Les deux directeurs échangèrent quelques mots sur la poursuite du projet et les échéances à venir. Paul Butte renouvela avec insistance son empressement à obtenir des véhicules pour sa flotte interne, en invoquant le président de région et les échéances électorales qui ne manqueraient pas de précipiter les exigences de résultats des élus.

Quand Jean-Clément Charles sortit du bureau, Martine n'était pas dans le sien. Il s'y attendait, mais cela l'attrista quand même.

*

Paul Butte téléphona aussitôt à François Pernier, qui participait à une réunion des présidents de région au Sénat. Ce dernier accueillit la nouvelle froidement et avant même de raccrocher, repéra du regard son homologue de la région Rhône-Alpes qui était en train de fanfaronner auprès d'autres élus.

Il s'approcha de lui, et l'interrompit sans ménagement.

— Désolé d'interrompre ton sketch, mais j'ai à te parler.

Surpris, l'élu de la région Rhône-Alpes s'excusa auprès de son assistance et suivit Pernier dans un coin de cet immense hall du palais du Luxembourg.

— Je ne vais pas y aller par quatre chemins : si tu essaies de me doubler sur la pile à combustible, je lance une fabrique de nougat.

— De quoi ? s'étonna l'autre qui visiblement ne comprenait rien.

— La voiture propre, c'est chez moi qu'elle se fera. Ta région ne manque pas de projets importants et soutenus par l'État. Chez nous c'est désertique et on n'a même pas le tourisme pour nous sauver. Si tu pars sur l'écologie, je ne manquerai pas de te rappeler publiquement le fait que l'Ardèche est le seul département sans gare ferroviaire. Je vais torpiller ton plan de com'.

— Mais je n'ai jamais eu l'intention de faire de voitures à hydrogène. Qui t'a mis ça dans le crâne ?

— J'espère bien. Si tu tiens à ton investiture du parti pour le prochain mandat, ce serait mieux pour toi que je me trompe.

— Range tes menaces, je te dis qu'on ne fait rien autour de l'hydrogène ! Enfin, c'est insensé !

La conversation s'arrêta net, et les deux élus se séparèrent immédiatement. Dès que Pernier fut assez loin, l'autre empoigna son téléphone et composa le numéro de son D.G.

— Oui, Franck ? C'est Pierre. Oui. La pile à combustible ça te dit quelque chose ? On a des boîtes qui sont là-dessus par chez nous ? Bon, prends-nous des rendez-vous avec tous ceux qui gravitent de près ou de loin avec l'automobile, il y a de la subvention à grapiller. Apparemment, du lourd, parce que le pôle de compétitivité commence à flipper. Ouais, le « pôle H ». Ils doivent ramer et l'État doit s'impatienter, je suppose. Il y a peut-être moyen de les doubler. T'inquiète pas pour la forme juridique que ça prendra, je m'en occupe. Je vois le ministre des transports cet après-midi, il est de notre côté. Ok. Merci.

*

D'humeur maussade, le P.D.G. de Automobile Composants sortait de l'hôtel de région et s'apprêtait à regagner sa voiture. Il n'avait aucune envie de retrouver son bureau, d'attaquer une journée de travail après l'échec qu'il venait d'essuyer.

« Trop vieux », et si Martine avait raison ? Sa remarque l'avait blessé très profondément car elle faisait écho à un senti-

ment diffus qui le travaillait depuis plusieurs mois maintenant. Il n'avait jamais imaginé sa vie après le travail, sa propre retraite. On n'envisage jamais vraiment sa retraite, elle vous tombe dessus et puis voilà. Il avait toujours trouvé étranges ces gens qui l'attendent impatiemment, parfois dès l'âge de quarante ans. Pour lui, c'était avant tout une antichambre de la mort.

Se forçant à oublier le refus de Martine, juste pour se réchauffer le cœur, il essaya de rallumer la flamme qui l'animait ce matin en arrivant, quand il l'aperçut dans sa robe plissée. Il ressentit un léger frisson tout le long de sa colonne vertébrale à cette idée. Il se dit alors que s'il était trop âgé, peut-être, pour conquérir de nouveaux territoires, pour gagner des parts de marchés ou pour entamer des projets novateurs, il ne l'était assurément pas pour vivre encore et ressentir des choses fortes.

Il pensa à son épouse qui ce matin, sans se douter et avec bienveillance, lui conseillait de changer de tenue pour aller voir sa rivale. Il pensa à ses enfants et ses petits-enfants qu'il n'avait pas vus depuis longtemps et qu'il connaissait si peu, en fin de compte. Il se surprit à imaginer construire avec eux une cabane dans les grands arbres qui bordent sa propriété, faire un feu de bois pour manger des saucisses grillées et tenter de leur transmettre l'envie d'entreprendre et d'aller de l'avant comme il l'avait fait tout au long de sa vie. Et comme son grand-père l'avait fait avec lui. C'était dans l'ordre des choses et il en prenait conscience seulement aujourd'hui.

Transmettre. Tout son mal-être des derniers mois tenait dans ce mot. À son âge, il devait maintenant s'attacher à transmettre. Transmettre le flambeau de son entreprise qui lui survivrait sans doute, et porterait encore longtemps la marque de son P.D.G. Transmettre ses valeurs aux générations futures, en commençant par ses propres descendants, pour qu'ils ne deviennent pas des « Paul Butte ». Rendre à son épouse ce qu'elle lui a donné :

de son temps pour qu'il bâtit sa carrière alors qu'elle s'occupait des enfants ; de sa patience quand il rentrait tard, fatigué ou préoccupé par son travail ; de son amour inconditionnel même quand il envisageait ce matin de lui être infidèle.

Il sourit en voyant son reflet dans la vitre de sa voiture. C'est vrai que ce costume était désuet. Il se dit que Paul Butte l'avait sans doute remarqué mais qu'il s'en fichait dorénavant.

Il rentra à la maison pour se changer. Sa femme n'était pas seule.

Frédéric sursauta en entendant sonner le téléphone. Jamais personne ne l'appelait sur sa ligne fixe et il était en train de rédiger une réponse compliquée à un message posté sur un forum de discussion qui nécessitait toute sa concentration. Il inspira et expira lentement avant de décrocher.

— Allô ?

— C'est Élodie.

Il sentit dans le ton neutre qu'elle employait que quelque chose clochait.

— J'ai eu des nouvelles d'Antoine.

— Ah bon ?

— Il m'a dit que tu lui avais écrit un mail.

— Oui, attends, il faut que je t'explique...

— C'est inutile, ne m'adresse plus jamais la parole !

— Mais attends, je...

Il entendit la tonalité dans son combiné, et raccrocha violemment à son tour. Il se maudit de ne l'avoir pas prévenue plus tôt de ses intentions. Il abandonna son message en pleine rédaction, et ferma toutes les fenêtres ouvertes sur son ordinateur.

Il lança une application nommée « Elodie.exe » qu'il avait conçue lui-même, mais une simple fenêtre grise et inerte apparut sur son écran.

— Fait chier ! cria-t-il en lançant sa souris sur le bureau.

Son plan avait échoué, et Élodie lui en voudrait à jamais, sans doute, faute de pouvoir lui expliquer.

Il souffrait souvent de ne pas pouvoir communiquer avec ses proches de ses activités informatiques. L'abstraction et les connaissances nécessaires à la compréhension de ce monde virtuel échappaient au commun des mortels, ce qui l'obligeait à ne partager ses sentiments qu'avec des *geeks*¹⁶ de son espèce. Cette fois, c'était encore pire : il ne pourrait même pas en parler à Sébastien de peur de lui dévoiler la vie personnelle de sa collègue. Et il avait compris depuis longtemps que le déballage anonyme sur un espace de discussion en ligne n'apportait pas le réconfort souhaité, quand il ne tournait pas au *bashing*¹⁷ pur et simple. Il allait devoir surmonter ce double échec, technique et sentimental, seul.

Il avait mal estimé la personnalité de son ennemi. Il avait pensé que l'ancien petit ami d'Élodie tomberait dans le piège,

16 Geek : passionné ou spécialiste de nouvelles technologies ayant une vie sociale limitée

17 Bashing : attaque gratuite, moquerie

suffisamment attiré par des photos érotiques de son ex, et pas assez compétent en informatique pour mesurer le risque de double-cliquer sur la pièce jointe d'un inconnu. À moins que ce ne soit son logiciel qui ait défailli ? Il fut pris d'un doute.

Il examina une nouvelle fois son programme et exécuta mentalement chacune des instructions, notant la valeur de chaque variable. Il ne remarqua pas tout de suite le petit voyant clignotant en bas de son écran. Quand il l'aperçut, il s'insulta intérieurement et cliqua dessus frénétiquement. Son pare-feu¹⁸ de connexion lui signalait un blocage : il empêchait son propre logiciel de fonctionner correctement. Il désactiva immédiatement la protection et aussitôt relança son programme.

Des icônes apparurent et le fond gris laissa place à une image de montagne enneigée. Il exulta :

— Bingo !

Il attrapa son téléphone, euphorique et composa le numéro qui venait de l'appeler. Élodie lui répondit, en pleurs.

— Laisse-moi tranquille ! lâcha-t-elle.

— Ne raccroche pas s'il te plaît. J'ai réussi.

— Quoi ?

— Je ne peux pas t'expliquer, il faut que tu viennes voir. C'est important.

— Tu te fous de moi ? Tu crois que j'ai envie de te voir maintenant ?

— Il faut que tu me fasses confiance. Je ne peux pas t'expliquer au téléphone, tu ne comprendrais pas.

18 Pare-feu : logiciel de protection des attaques réseau

— Tu me prends pour une conne ?

— J'ai programmé un cheval de Troie pour faire de la prise de main à distance.

— Je comprends rien ! s'énerva-t-elle.

— Tu vois ! Il faut que je te montre, ce sera plus simple, et puis ce sera utile que tu le voies de tes yeux.

Elle laissa le silence s'installer, il dura plusieurs secondes qui semblèrent infiniment longues à Frédéric. Finalement, elle accepta.

— Je te donne cinq minutes !

— C'est plus qu'il n'en faut, dit-il pour la rassurer.

Mais dès qu'elle eût raccroché, il commença à paniquer. Et si cela ne marchait pas ? S'il ne trouvait pas ce qu'il cherchait ? Il osait à peine regarder son écran, toucher son clavier, tandis qu'Élodie était sur le trajet. Il ne l'attendait pas avant une demi-heure, le temps de prendre la voiture, d'emprunter le boulevard et de trouver une place pour se garer.

Il jetait un œil à sa fenêtre de temps en temps, mais s'assurait que tout se passait comme prévu du côté de l'ordinateur. Il trépidait d'impatience et regrettait soudain de l'avoir fait venir, il aurait pu faire ça seul et profiter de l'occasion qui lui était donnée plutôt que de vouloir faire une démonstration à celle qu'il attendait. Il passa la main dans ses cheveux, il hésita, il ne savait plus...

Enfin, elle arriva. Il alla l'accueillir à la porte et l'ouvrit avant qu'elle ne se manifestât. Elle entra d'un pas décidé et il essaya de lui dire :

— Merci d'être...

<Plaf> Elle lui administra une gifle sur la joue gauche tout en entrant dans son appartement d'un pas décidé. Il resta figé sur le seuil.

« Ça, c'est fait », se dit-il.

Il courut derrière elle pour lui expliquer son plan. Songeant à l'ultimatum qu'elle lui avait donné, il parla vite et sans réfléchir en se frottant la joue :

— J'ai envoyé ce mail à Antoine dans l'unique but de le faire cliquer sur une application que j'ai créée. Cela a installé sur son ordinateur un Cheval de Troie, un code malicieux qui me donne accès à sa machine. Maintenant, je vois tout ce qu'il fait sur son ordinateur et si je bouge ma souris, ça bouge le pointeur chez lui...

Elle marcha vers l'ordinateur en tapant des pieds et le désigna du doigt.

— C'est depuis cet ordinateur-là ?

— Oui, je n'en ai qu'un...

— Je ne vois rien.

Il se précipita vers l'écran et constata que la fenêtre était devenue uniformément grise.

— Oh le con, il a éteint son PC ! Je savais qu'il fallait que je le fasse avant que tu arrives.

— Tu insinues que c'est de ma faute ? questionna-t-elle en s'approchant de lui.

— Mais non ! se défendit-il en esquissant un geste pour protéger son visage.

Puis, l'écran clignota et Frédéric se mit à tressauter sur place.

— Regarde, il a redémarré ! Ça marche ! Ça marche !

Élodie s'effondra sur le fauteuil, hypnotisée.

— Je reconnais ce fond d'écran. C'est une photo qu'il a prise en vacances avec moi !

Frédéric, debout à ses côtés, mais penché sur le bureau, s'empara de la souris et expliqua le moindre de ses faits et geste.

— On n'a pas beaucoup de temps avant qu'il ne s'aperçoive de la supercherie. Il voit tout ce que nous faisons. Je commence par désactiver son clavier et sa souris. À partir de maintenant, la seule issue pour lui, c'est d'éteindre son ordinateur, mais la surprise de voir le curseur de la souris bouger de façon désordonnée devrait l'inciter à ne pas le faire immédiatement. Et puis, éteindre son ordinateur en appuyant sur l'interrupteur est la dernière chose qu'on cherche à faire si on ne veut pas perdre ses données. Regarde : je vais aller fouiller dans ses fichiers. Il a deux disques durs. Le premier contient les fichiers systèmes, il semblerait, c'est assez courant, et cela ne nous intéresse pas. Voyons ce qu'il y a sur le second. Voilà ses données. Tu vois, il y a un répertoire avec des photos, j'en ouvre une pour voir...

— C'est sa mère ! s'étonna Élodie.

— Nous sommes donc bien chez le bon individu. Voyons ce répertoire intitulé « Vidéos », que trouve-t-on à l'intérieur ? Oh ? Des fichiers issus d'un caméscope numérique. De quand datent-ils ? Les premiers sont de 2003.

— Ça correspond à la date d'achat de son caméscope.

— C'est pas de chance, je viens malencontreusement de supprimer tout le répertoire contenant ses vidéos, dit Frédéric d'un ton moqueur.

— Tu as fait ça ? demanda Élodie en souriant.

— Je crois bien, oui. Suis-je maladroit... Et tu sais quoi ? Je m'apprête à faire la même chose avec son dossier de photos. On ne sait jamais. Voyons ce qui traîne encore par ici. Dis-moi il est très méticuleux, tout est bien rangé. Tiens, voilà ses MP3. Dis-moi, il a les moyens de s'acheter de la musique ce brave homme. Allez hop ! Poubelle. Il ne faudrait pas qu'il croie qu'on est venu juste pour effacer tes vidéos.

— Tu crois qu'il ne va pas faire le lien avec ton mail ?

— Bien sûr que si, il n'est pas sot. Enfin, il a quand même cliqué comme un con sur mon exécutable et il a vérolé son PC. Oh, pendant que j'y pense, je vais installer ce petit programme de ma fabrication.

— C'est quoi ? demanda Élodie qui, passées la colère et la stupéfaction, commençait à vraiment s'amuser.

— C'est un outil qui va formater tout support amovible qu'il branchera sur cet ordinateur. On ne sait jamais, s'il avait une sauvegarde de tout ça sur un disque externe, il en sera pour ses frais.

— Comme tu es cruel ! dit-elle faussement indignée, mais elle avait maintenant un sourire jusqu'aux oreilles.

— Il y a autre chose que tu voudrais voir ?

— Montre sa messagerie !

— Ah ben non, ça c'est trop personnel, je ne peux pas lui effacer, dit Frédéric en la regardant d'un air grave.

— Ah, s'excusa Élodie, un peu honteuse.

— Mais tu as raison, il faut qu'on aille voir ça, renchérit-il en riant.

Il ouvrit sa messagerie et effaça quelques mails dont le sien pour éviter qu'il ne s'en serve pour retrouver sa trace sur internet, et il supprima également tous ceux qu'il avait échangés avec Élodie. Ils se moquèrent ensemble de certains échanges qu'il avait eus avec ses parents et ses amis, puis la fenêtre se figea et redevint grise quelques secondes plus tard.

— Au revoir Docteur, au plaisir ! dit Frédéric en faisant semblant de soulever la visière d'une casquette invisible.

Le jeune homme ferma cette fenêtre grise et remit de l'ordre sur le bureau de son poste informatique en attendant qu'Élodie sorte de son mutisme. Il fixait volontairement l'écran et sentait le regard de sa collègue peser sur lui. Il jubilait intérieurement, mais ne voulait surtout rien en laisser paraître.

— Merci, finit-elle par chuchoter.

— De rien, ce fut un plaisir, répondit-il toujours sans la regarder, en se frottant la joue où l'empreinte rouge des doigts de la jeune fille restait imprimée.

Elle s'approcha et déposa un baiser sur la zone endolorie. Il lâcha souris et clavier, mais resta les yeux brillants rivés sur l'écran. Elle renouvela son baiser sur sa joue. Il tourna alors la tête dans sa direction. Leurs lèvres se rejoignirent enfin.

Article du Dauphiné Libéré – 23 juin 2005

DRÔME | MONTÉLIMAR

Une voiture à hydrogène sur les routes avant la fin de l'année.

Pierrick Filipetti est fier d'ouvrir le capot de son prototype. À l'intérieur, surprise, un simple réservoir d'eau propre, alimentant une pile à combustible qui propulse le véhicule à 60 km/h de moyenne pendant trois heures, soit une autonomie de près de 200 kilomètres, sans émettre un seul gramme de CO₂.

Le jeune directeur de l'entreprise « Free Motion » basée à Montélimar annonce des performances encore meilleures pour la fin de l'année, période où les premiers prototypes seront livrés à quelques entreprises pour finaliser la mise au point.

« Le principal défi n'est pas technique, c'est le financement » assure M. Filipetti, qui prétend avoir ce projet de voiture propre dans ses cartons depuis plusieurs années. Avec l'appui de la Région Rhône-Alpes, du conseil général de la Drôme et de quelques partenaires privés, l'usine qui fabriquait jusqu'ici des vélos électriques a été reconvertie en quelques semaines en chaîne de montage de véhicules à hydrogène.

L'hydrogène, cet atome miraculeux, a une densité énergétique près de trois fois supérieure à celle du diesel (33,3 kWh/kg contre 12,6 kWh/kg), mais n'est pas disponible à l'état naturel. C'est dans l'eau que l'on trouvera le gisement le plus important, après l'avoir séparé de l'oxygène, par électrolyse.

« Cela fait des dizaines d'années que l'on sait obtenir de l'hydrogène à moindre coût, mais le lobby pétrolier a retardé l'industrialisation du procédé » explique le jeune entrepreneur.

Un lobbying aujourd'hui dépassé par les contraintes écologiques et économiques qui pressent la société toute entière à devenir moins dépendante du pétrole.

Silencieuse, économe et propre, la voiture produite par Free Motion va attirer l'attention des Drômois pendant les fêtes de Noël où elle commencera à circuler sur les routes. Un cadeau original pour les entreprises qui auront la chance de faire partie des testeurs.

M.L.

François Pernier jeta le journal dans sa poubelle en grognant. Il composa le numéro de Paul Butte immédiatement et attendit qu'il décrochât en tapotant nerveusement la surface de son bureau avec les doigts de sa main libre.

— Allô, Butte ?

— Oui, c'est moi.

— Vous avez lu l'article du Dauphiné ?

— Pas encore, mais on m'en a parlé.

— Qui ?

— Jean-Clément Charles, je l'ai eu au téléphone ce matin.

— On doit faire quelque chose !

— C'est certain, mais quoi ? Voulez-vous que je convoque la presse ?

— Pour leur dire quoi ? Qu'on ne sera prêts que six mois plus tard ? Au mieux ?

— C'est ennuyeux, mais...

— Mais qu'est-ce qu'ils foutent chez Automobile Composants ? Ils se comptent les doigts de pied ?

— Ils m'assurent que cela ne peut pas se faire si vite, trop de contraintes techniques...

— Ils nous mènent en bateau : ceux de Montélimar en sont au même point que nous en quelques semaines, soi-disant.

— Pourquoi nous mèneraient-ils en bateau, ce n'est pas dans leur intérêt ?

— Pour toucher plus de subventions de l'État, pardi !

— S'ils se font doubler par un concurrent, leur projet... Notre projet tombe à l'eau. Ils le savent ça.

— Je n'en suis pas certain. Je pense qu'il faut leur rappeler. Expliquez-leur que nous stoppons tout financement à la fin de l'année. Qu'ils se débrouillent pour nous faire quelque chose qui roule dans ce délai !

— Vous croyez que...

— Ce projet commence à me courir sur le haricot, ça nous coûte un bras, ça n'avance pas, il n'y a aucune retombée économique ou politique, il n'y a jamais rien à montrer au public...

— On a quand même fait la démonstration du prototype...

— Parlons-en ! Une voiture qui fait dix mètres sur un tapis. C'était impressionnant, merci !

— Mais nous étions d'accord sur...

— Eh bien je ne suis plus d'accord ! s'énerva le président. Démerdez-vous comme vous voulez pour que ce projet avance, sinon la région avancera sans vous !

— Qu'insinuez-vous ?

— Vous m'avez très bien compris ! Au revoir, Butte !

Paul Butte raccrocha son téléphone, la figure maussade. La menace était claire, son poste était en jeu. Il n'y tenait pas particulièrement et savait pouvoir retrouver une place équivalente ailleurs, dans une autre collectivité, s'il le souhaitait. Mais se faire remercier en milieu de mandat était le signe d'une incompetence manifeste ou d'un désaccord profond avec l'élu. Dans les deux cas, cela marquait négativement sa carrière.

Pendant quelques secondes, il envisagea de poser sa démission immédiatement, avant que le pôle H ne s'écroule de lui-même et l'entraîne avec lui au fond de l'abîme. Mais dans un sursaut d'orgueil vis-à-vis de Jean-Clément Charles, il changea d'avis.

Il décrocha à son tour son téléphone et demanda qu'on lui passât le P.D.G. de Automobile Composants. Celui-ci répondit sèchement comme à son habitude.

— Charles !

— Rebonjour, Jean-Clément, c'est Paul Butte à nouveau. Je viens d'avoir notre président.

— Ah ?

— Il a lu l'article dont vous me parliez ce matin et il est très en colère.

— Ah bon ?

— Il se demande pourquoi un illustre inconnu au fin fond de la Drôme a réussi à bricoler une voiture à hydrogène dans son garage alors que vos talentueuses équipes échouent à faire rouler un prototype sur plus de dix mètres.

Jean-Clément Charles apprécia la critique à sa juste mesure mais son esprit était ailleurs : avant de sauver son entreprise, il songeait à sauver son couple. Mais Paul Butte ne devait rien en savoir, évidemment.

— Demandez donc à ce Monsieur Filipetti de vous prêter sa voiture pour faire un tour avec, on verra s'il est toujours aussi enthousiaste, répliqua le P.D.G. de Automobile Composants.

— Vous pensez que le Dauphiné Libéré ment ?

— Cet article pue la publi-information. J'aimerais bien savoir qui tenait la plume du journaliste. Cela ne m'étonnerait qu'à moitié que cela soit un collègue de votre président.

— Ce que vous insinuez est grave. Mais surtout, vous n'en avez aucune preuve. Est-ce que vous ne seriez pas en train de maquiller votre propre incompétence ?

— Automobile Composants existe et fait vivre cette région depuis des dizaines d'années. Bien avant que vous et votre président n'arrivent ici. Si vous doutez de nos compétences pour mener à bien ce projet, que ne l'avez-vous confié à quelqu'un d'autre ?

— Justement, il s'agit bien de ça. Le président vous fait savoir que le financement du projet stoppera dès la fin de cette année. Faites en sorte de terminer les travaux d'ici là, faute de quoi vous n'aurez plus notre soutien.

— Comment ?! Mais le pôle de compétitivité...

— Le pôle est une construction juridique comme une autre, elle peut se défaire, surtout si l'un des partenaires ne tient pas ses engagements. Auquel cas, il devra rembourser les sommes qui lui ont été versées, bien sûr.

— Nous avons toujours tenu nos engagements ! tempêta Charles sous la menace.

— Le Tribunal Administratif en jugera quand il apprendra que votre prototype prétendument à hydrogène roulait sur batterie électrique.

— Quelle malhonnêteté ! C'est vous qui avez insisté pour qu'on mette en scène cette supercherie !

— En avez-vous la preuve ?

Jean-Clément Charles garda le silence. Effectivement, cette décision avait été prise oralement et les seules traces écrites qu'il pouvait exhiber étaient ses propres consignes destinées à ses services.

Paul Butte reprit sur un ton plus calme :

— Nous n'en sommes pas encore là. Vous et moi, nous jouons notre avenir sur ce coup-là. C'est un challenge, peut-être le dernier de votre vie professionnelle. Vous n'allez pas terminer votre carrière sur un tel échec ?

À l'idée d'entraîner Paul Butte dans sa chute, Jean-Clément Charles hésita un instant. Mais les événements de ces dernières semaines l'avaient profondément affecté, et il n'imaginait pas subir une humiliation supplémentaire, professionnelle cette fois.

Il pensa à sa femme qui lui avait avoué une liaison avec un voisin juste au moment où il avait failli la trahir lui-même. Il voulait maintenant la reconquérir et lui montrer qu'il n'était pas un homme fini.

— Vous aurez votre fichue voiture à hydrogène au mois de novembre. Après quoi, je ne veux plus entendre parler de vous. Je me retirerai.

C'était la première fois qu'il évoquait sa retraite avec quelqu'un, il fallait que cela fût avec son pire ennemi. Paul Butte profita de cet aveu de faiblesse pour enfoncer le clou avec son ton toujours empreint de fausse politesse :

— Félicitations ! Vous avez raison : il faut savoir s'arrêter.

Jean-Clément Charles raccrocha puis maugréa pour lui-même :

— Il faut savoir arrêter d'être con, aussi.

L'été s'annonçait radieux pour Élodie et Frédéric qui sortaient maintenant régulièrement ensemble. Ils avaient prévu de passer une semaine dans un camping au bord d'un lac, et d'y parfaire leur expérience naissante de randonneurs. Élodie s'était chargée, puisque c'était son métier, de remplir les bons de congés et de les envoyer en signature à la Direction. Mais à sa grande surprise, un seul des deux bons, le sien, était revenu signé.

Elle composa le numéro de poste de Frédéric, qu'elle connaissait par cœur, et lui fit part de son étonnement.

— D'habitude JC² signe tous les bons de congés ensemble, je ne sais pas ce qu'il lui a pris.

— Je dois te laisser, il vient de programmer une réunion de crise à l'instant. On va sans doute savoir ce qui se trame.

Frédéric raccrocha et chercha dans les yeux de Sébastien une explication à ce branle-bas de combat. Tout ce que l'entreprise comptait d'ingénieurs et de techniciens affluait maintenant vers

la salle de réunion beaucoup trop petite pour accueillir tout ce monde. Jean-Clément Charles lui-même parut surpris par l'affluence et se leva en constatant que personne ne pourrait se tenir assis. Sa grande taille lui permit d'éviter de monter sur une chaise pour haranguer son personnel. Un cercle d'un mètre de diamètre s'était formé autour de lui, il entendit dans le brouhaha des allusions à sa future retraite et une rumeur de rachat de l'entreprise par un groupe étranger. Les chuchotements stoppèrent quand il commença à parler.

— Mesdames et messieurs, chers collègues, merci d'avoir répondu à ma convocation d'urgence. Rassurez-vous, la réunion ne va pas durer longtemps. J'ai eu la semaine dernière un coup de téléphone de Paul Butte, le directeur général du Conseil Régional m'indiquant qu'une autre entreprise française travaillait d'arrache-pied sur un véhicule à hydrogène. Vous n'êtes pas sans savoir que le Conseil Régional, notre partenaire dans ce projet, est aussi la source principale de nos financements à travers les aides de l'État qui sont attribuées aux pôles de compétitivité. Le contexte évolue aujourd'hui en raison de cette concurrence inattendue et nous oblige à revoir nos délais et notre planning, sous peine de voir le financement s'arrêter net dès la fin de cette année.

Des murmures indignés se firent entendre dans l'assistance.

— Au vu des circonstances exceptionnelles, j'ai dû prendre des mesures exceptionnelles. Ainsi je me suis engagé à livrer un modèle définitif du véhicule en novembre.

— De cette année ? lança une voix incrédule dans la foule.

— De cette année, bien sûr ! Mais je sais que certains délais incompressibles rendront la chose difficile, aussi, j'espère que vous comprendrez l'effort que je vous demande maintenant.

Jean-Clément Charles laissa le silence s'installer, chercha ses mots et reprit son souffle avant de continuer :

— L'entreprise ne fermera pas ses portes cet été et je ne signerai aucun congé pour l'équipe technique avant la livraison du véhicule.

Tollé dans l'assistance :

— Mais j'ai déjà réservé mon séjour !

— Pas question que je reste ici tout l'été !

— Qu'est-ce qu'en disent les responsables syndicaux ?!

Le P.D.G. tenta de calmer tout le monde en dosant aussi finement que possible les menaces et les encouragements :

— J'ai rencontré les responsables syndicaux et leur ai expliqué la situation. Pour sauvegarder l'emploi et la survie même de l'entreprise, ils ont validé ma proposition. J'ajoute que ces dispositions pourront être assouplies si nous avançons suffisamment vite. Avec vos chefs de service, nous étudierons au cas par cas les demandes et s'il s'avère que la partie du véhicule qui vous concerne est déjà au point, il n'y a pas de raison que je refuse vos congés.

Soulagement pour environ un tiers des personnes présentes qui étaient déjà en phase de finalisation de leur partie du projet. En revanche, tous ceux qui étaient concernés par la partie moteur à hydrogène, au premier rang desquels Frédéric, baissèrent les épaules.

René Martinez prit la parole :

— Mais qu'est-ce qui va se passer si on ne trouve pas la solution ?

— Quelle solution ? demanda Charles.

— Le réservoir, il marche pas ! C'est pas de notre faute !

— Ce n'est pas le lieu pour avoir une discussion technique, parlez-en avec Gravart qui verra ça avec moi...

Jean-Pierre Gravart jeta un œil sombre à Martinez qui ne poursuivit pas l'échange. Les murmures reprirent de plus belle.

Frédéric, de son côté, piétinait d'impatience.

— Je vais démissionner, dit-il à Sébastien.

— Tu déconnes ?!

— Je devais partir avec Élodie dans trois semaines. Il n'y a aucune chance que le moteur tourne correctement et soit fiable d'ici là.

— Effectivement, ça paraît difficile, mais ce n'est pas la fin du monde. Tu partiras avec elle à la montagne cet hiver, dit Sébastien pour le consoler.

— Tu parles !

— Quoi ?

— Cet hiver, ça ne sera pas mieux.

— Avec Élodie ? Je ne comprends pas...

— J'ai un mauvais pressentiment. Je le sens pas du tout ce projet.

— De toute façon, même si tu démissionnes, tu as un préavis de plusieurs mois. C'est mort pour tes vacances.

Jean-Clément Charles appela à nouveau au calme en levant les bras pour terminer son intervention d'une voix vibrante, inhabituelle :

— S'il vous plaît ! Je suis conscient des sacrifices que je vous demande et je vous promets qu'ils seront récompensés en cas de réussite du projet. Pour ma part, c'est le dernier que je mènerai à vos côtés, et je tenais à ce que vous sachiez le plaisir que cela a été de travailler avec vous pendant toutes ces années. Automobile Composants est connu partout en Europe et nous fournissons la plupart des constructeurs automobiles majeurs. Tout cela grâce à notre travail commun, et je compte sur cette coopération fructueuse pour nous permettre une nouvelle fois de franchir cet obstacle !

Un peu refroidis par la solennité de l'annonce du départ de leur P.D.G., les ingénieurs et techniciens se turent pendant quelques secondes, se demandant s'ils devaient applaudir ou revendiquer leur droit à congés. Puis, Jean-Clément Charles se fraya un passage pour sortir de la pièce, visiblement éprouvé par son discours et par la situation. Pendant qu'il regagnait son bureau, les discussions reprurent, et la foule évacua la salle petit à petit.

Frédéric et Sébastien rejoignirent leur bureau sans échanger une parole. Ce dernier n'était pas affecté plus que ça par l'annonce de l'annulation des congés : comme à son habitude, il n'en avait pas posé et n'avait pas l'intention de le faire. Mais par empathie pour son collègue, il essaya de crever l'abcès, maladroitement, dès qu'il s'assirent devant leur écran.

— Ça craint... dit-il en redoutant la réaction de Frédéric.

— Il faut que je téléphone à Élodie ! Comment je vais lui dire ça ?

— Elle doit déjà le savoir. La moitié de la boutique était dans cette salle. Ça a déjà dû fuiter.

— Tu as raison, il faut que je l'appelle tout de suite.

Il empoigna son combiné et appuya la touche « Bis ». Depuis quelques temps, il n'appelait plus qu'elle au bureau.

— Élodie ? C'est moi.

— Alors ? répondit-elle, inquiète.

— Tu ne sais pas encore ?

— Non !

— Les congés sont annulés.

— Mais comment ? Mon bon est revenu signé !

— Pour l'équipe technique seulement. La bagnole doit sortir en novembre. On s'est fait doubler par un concurrent.

— Dans ce cas j'annule les miens !

— Tu n'es pas obligée ! Toi aussi tu as besoin de repos...

— Je n'ai pas besoin de repos. J'ai besoin de toi.

— ...

— Allô ?

— Non, c'est rien, je me suis évanoui...

— De quoi ?!

— Tu prononces des mots, parfois, ça me surprend.

— Tu ajouteras un chapitre.

— Hein ?

— À ta notice...

— Arrête de me charrier avec ça. C'était une plaisanterie !

— Je sais. Par contre j'ai une question qui me brûle les lèvres.

— Ne me parle pas de tes lèvres, par pitié !

— Tu l'as regardé ?

— Quoi ?

— Tu le sais très bien.

— Ah, « ça » ? dit-il en jetant un œil à Sébastien.

— Oui : « ça ».

— Non, je n'ai pas le lecteur adéquat.

Sébastien qui écoutait la moitié de la conversation, par la force des choses, réagit en entendant ces paroles. Il plongeait sous son bureau et sortit un sac en plastique dans lequel se trouvait un vieux caméscope entouré de câbles. Il chuchota à Frédéric, espérant lui faire plaisir :

— Je t'ai trouvé le lecteur qui va bien ! C'est pour elle ?

Frédéric lui fit un geste de la main pour lui signifier de ranger cet objet, puis reprit sa conversation au téléphone.

— De toute façon, cela ne m'intéresse pas.

— Je ne te remercierai jamais assez.

— Il t'a foutu la paix ?

— Il ne m'a jamais rappelée. Ah, je te laisse, ma chef arrive... Bisous.

Frédéric raccrocha et fronça les sourcils en s'adressant à Sébastien.

— Qu'est-ce que tu fous avec ce truc ? dit-il en montrant le sac plastique contenant le caméscope.

— Tu en cherchais un, non ?

— Non, mais j'ai réglé l'affaire autrement.

— C'était pour Élodie ?

— Non. Enfin, oui. Mais ne t'occupe pas de ça.

— C'est une vieille vidéo de famille et plus personne n'a de quoi lire son contenu, c'est ça ? Mon oncle est dans le même cas, il a tout filmé en super-huit et maintenant qu'il voudrait montrer ça à ses gosses, il n'y a plus un appareil qui sait lire la bande...

— Voilà, c'est ça, mentit Frédéric pour avoir la paix.

— Comment t'as fait alors ?

— Pour ?

— Pour « régler l'affaire autrement » ?

— Je lui ai dit que... le disque était foutu, inventa Frédéric, pris de court.

— T'es con ! Regarde, j'ai tout ce qu'il faut !

Frédéric paniqua un instant. Sébastien était en train de déballer l'appareil et de lui expliquer son histoire, l'endroit où se branchaient les câbles, l'alimentation qu'il avait dû bricoler au

fer à souder parce qu'elle ne fonctionnait plus... Si Élodie entra dans le bureau maintenant, il ne lui faudrait que quelques secondes pour en conclure des tas de choses compromettantes. Il coupa court à la démonstration de son collègue :

— Très bien, tu as raison, je vais lui montrer ça. Remets tous les câbles dans le sac, j'y vais.

— Quoi ? Maintenant !

— Oui, tout de suite !

Sébastien s'exécuta en expliquant à nouveau la fragilité du bloc d'alimentation et les mesures de précaution à prendre pour la manipuler, mais Frédéric l'aida sans ménagement à tout faire entrer dans le sac plastique en quelques secondes.

— J'y vais ! dit-il en partant avec le sac dans les mains.

— Fais gaffe ! C'est fragile, je te dis !

Mais son collègue avait déjà disparu dans le couloir. Il mit son empressement sur le compte du sentiment amoureux qui l'animait depuis qu'il avait rencontré Élodie.

Il consulta machinalement sa messagerie et les différents forums qu'ils suivaient, puis son œil fût attiré à l'extérieur, sur le parking. Frédéric était en train de ranger le sac plastique dans le coffre de sa voiture.

À cet instant, Élodie entra dans le bureau, son bon de congé déchiré à la main et le sourire aux lèvres. Elle s'étonna de l'absence de Frédéric auprès de Sébastien qui crut bon de la rassurer :

— Il range le caméscope que je lui ai trouvé dans sa voiture. Ne t'inquiète pas : on va le récupérer le contenu de ce disque !

L'été fut laborieux chez Automobile Composants. Sous les toits en tôle mal isolés des ateliers, la chaleur pesait sur les corps et énervait les esprits.

Victor Lodz et sa méthode POWER furent appelés à la rescousse pour gérer la situation de crise et établir des priorités dans l'urgence. En quelques semaines à peine, la plupart des employés comprit qu'il ne fallait plus faire remonter aucun dysfonctionnement à travers les fiches d'incident prévues à cet effet, sous peine de voir l'espoir de quelques jours de congés fin août s'envoler définitivement.

Chaque service s'attachait alors à camoufler les incidents techniques, à bâcler les tests les plus élémentaires et à fournir les indicateurs les plus encourageants pour tenir les délais. C'était le travers évident de la politique du chiffre : si l'on ne juge plus votre travail qu'à la faveur d'une valeur dans un tableau, il devient beaucoup plus efficace et facile de garder comme seul objectif l'obtention d'un bon chiffre. C'est ainsi que les policiers déclassent les plaintes et que les chômeurs sont radiés des listes de demandeurs d'emploi pour améliorer respectivement les chiffres de l'insécurité et du chômage.

René Martinez ignorait tout de ces théories sur la politique du chiffre même s'il en pressentait les conséquences. Seul avec son problème de réservoir défectueux, il n'était toujours pas parvenu à alerter son supérieur de ses observations qu'il ne s'expliquait d'ailleurs pas lui-même.

Il avait changé à plusieurs reprises le système de fixation, et avait fait de nombreux tests en remplissant le réservoir d'eau, mais à chaque fois, dans les conditions réelles, la panne se manifestait à nouveau, insidieuse, invisible, mais réelle.

Gravart ignorait le problème : ses autres chefs d'atelier le harcelaient pour qu'il résolve rapidement leurs soucis, avant la fin des beaux jours, si possible.

La date de présentation du modèle définitif fut annoncée au milieu de l'été. Un salon de l'automobile était organisé à Toulouse du 19 au 27 novembre 2005, et le samedi 26 fût identifié par les deux services communications d'Automobile Composants et de la Région comme la date idéale pour dévoiler le véhicule au grand public.

*

Alors que les premières plaquettes promotionnelles et les porte-clés aux couleurs du véhicule commençaient à envahir les bureaux, Frédéric se morfondait en pianotant sur son ordinateur. Élodie avait finalement pris ses congés sans lui et elle était retournée dans sa famille pour quelques jours. Elle ne lui avait pas expliqué directement les raisons de son départ, mais il se doutait que la gaffe innocente de Sébastien y était pour quelque chose. Il avait vraisemblablement sous-estimé le traumatisme causé par ces vidéos et s'en voulait de n'avoir pas simplement dit la vérité à tout le monde, dès le début.

Les circonstances voulurent que Sébastien et Frédéric se côtoyassent nettement moins depuis le départ d'Élodie. Les dernières mises au point du moteur à hydrogène accaparaient Sébastien dans les différents ateliers tandis que Frédéric restait au bureau à peaufiner les calculateurs qui analysaient les données du véhicule en temps réel pour en améliorer les performances.

Le plus souvent, il restait donc seul en face de son écran, et son regard fuyait régulièrement par la fenêtre vers le ciel bleu immaculé. Il n'avait aucun moyen de rejoindre Élodie car il ne connaissait pas l'adresse de ses parents. Il avait bien tenté une recherche dans les pages blanches sur internet, mais leur nom de famille était trop courant pour que cela permît de filtrer efficacement les résultats. Il ne lui restait plus que le courrier électronique, mais il doutait du fait qu'Élodie relevât régulièrement sa boîte aux lettres pendant les vacances, si ses parents avaient bien une connexion internet fonctionnelle. Ses cinq premiers mails étant restés sans réponse, il désespérait.

Une mélodie inhabituelle retentit dans les haut-parleurs de son ordinateur. Il reconnut immédiatement le son qu'il avait choisi pour indiquer l'arrivée d'un mail d'Élodie et paniqua un instant en cliquant partout pour arrêter le programme de simulation du prototype qu'il regardait sans voir depuis plusieurs minutes. Le courrier électronique était sobrement intitulé « Salut » et ne faisait aucune allusion à ses mails précédents.

De : Élodie <elodie@wanadoo.fr>

À : Frédéric <fred76@free.fr>

Date : 25/08/2005 - 14:20

Objet : Salut

Est-ce que tu connais un site internet où on peut trouver des billets d'avion à la dernière minute pas chers ?

Elo

Le ton était froid, la question purement technique et Élodie ne semblait plus considérer Frédéric que comme un vulgaire conseiller en nouvelles technologies. Néanmoins, c'était un contact, et il prit mille précautions pour le prolonger en répondant immédiatement, mais en pesant chaque mot.

De : Frédéric <fred76@free.fr>

À : Élodie <elodie@wanadoo.fr>

Date : 25/08/2005 - 14:22

Objet : Re : Salut

Le plus connu est lastminute.com, mais je ne l'ai jamais utilisé personnellement.

Tu pars ?

Fred

La perspective de voir Élodie s'envoler sous d'autres latitudes lui glaçait le sang. Mais il s'efforça d'accueillir la nouvelle avec détachement. Il attendit sa réponse impatientement, n'étant plus capable de se concentrer sur son travail. Heureusement, elle arriva rapidement, mais fut brève :

De : Élodie <elodie@wanadoo.fr>

À : Frédéric <fred76@free.fr>

Date : 25/08/2005 - 14:30

Objet : Re : Salut

Non, c'est pour mes parents.

Merci.

Elo

Frustré par sa réponse laconique, mais soulagé d'apprendre qu'elle n'était pas en partance pour l'autre bout du monde, il essaya à nouveau de prolonger la conversation. D'expérience, il savait que très peu d'internautes laissaient des questions directes sans réponse lors des échanges électroniques. Si elle prenait le temps de lire son mail, alors elle y répondrait aussitôt. À condition bien sûr qu'il puisse l'envoyer avant qu'elle n'éteigne son ordinateur ou passe à autre chose. Il rédigea rapidement le mail suivant :

De : Frédéric <fred76@free.fr>

À : Élodie <elodie@wanadoo.fr>

Date : 25/08/2005 - 14:32

Objet : Re : Salut

Tu m'en veux toujours ? :)

Fred

Il cliqua sur « Envoyer » et regretta immédiatement. C'était trop direct. Ou alors, elle allait répondre « Oui » et la conversation se terminerait là. Et ce smiley final, comment allait-elle l'interpréter ? Comme de la moquerie peut-être ? Genre : « Tu m'en veux toujours, idiotte ? ».

Lui, ce qu'il voulait, c'était atténuer la brutalité de la question, montrer qu'il était dans le bon état d'esprit, compréhensif, prêt à se faire pardonner, à s'excuser. Mais comment on fait passer tout ça dans un mail de cinq mots qu'on doit envoyer dans les trente secondes ? Comment ?

Elle ne répondit pas. Trente minutes passèrent et Frédéric pétri d'angoisse dû se lever et faire les cent pas dans son bureau pour réfléchir. Toutes les issues semblaient fermées. Il devrait attendre le retour de sa collègue pour lui parler de vive voix, à condition qu'elle accepte la discussion. C'était l'affaire de plusieurs jours, des semaines même, une éternité.

Il mit un coup de pied dans sa corbeille à papier qui, heureusement, était vide. Elle traversa la pièce et finit sa course sur la vitre puis s'écrasa au pied de la fenêtre.

Il retourna à son bureau et empoigna le clavier, l'air décidé, il rédigea un nouveau mail, ou presque : il ne renseigna que l'objet, sans autre contenu. Il cliqua sur « envoyer », en risquant le tout pour le tout.

De : Frédéric <fred76@free.fr>

À : Élodie <elodie@wanadoo.fr>

Date : 25/08/2005 - 15:06

Objet : J'ai vu tes vidéos...

Avec un peu de chance, elle était encore sur un site de voyages à chercher une destination pour ses parents. Elle verrait peut-être la fenêtre surgissante lui indiquant l'arrivée d'un mail et l'objet de ce courrier électronique lui sauterait aux yeux. La faire réagir, c'était l'objectif.

Quelques minutes plus tard, elle répondait :

De : Élodie <elodie@wanadoo.fr>

À : Frédéric <fred76@free.fr>

Date : 25/08/2005 - 15:13

Objet : Re : J'ai vu tes vidéos...

C'est vrai ?

Elo

De : Frédéric <fred76@free.fr>
À : Élodie <elodie@wanadoo.fr>
Date : 25/08/2005 - 15:14
Objet : Re : J'ai pas vu tes vidéos...

Non ! Mais il faut absolument que je te parle...
Et que tu me répondes. C'est un malentendu, un de plus, il faut qu'on l'éclaircisse.

Fred

De : Élodie <elodie@wanadoo.fr>
À : Frédéric <fred76@free.fr>
Date : 25/08/2005 - 15:20
Objet : Re : J'ai pas vu tes vidéos...

Et tu crois que je fais quoi, là ?

Elo

De : Frédéric <fred76@free.fr>
À : Élodie <elodie@wanadoo.fr>
Date : 25/08/2005 - 15:22
Objet : Re : J'ai pas vu tes vidéos...

> Et tu crois que je fais quoi, là ?

Tu cherches des billets d'avion pour tes parents
et tu snobes mes mails...

Fred

De : Élodie <elodie@wanadoo.fr>

À : Frédéric <fred76@free.fr>

Date : 25/08/2005 - 15:28

Objet : Re : J'ai pas vu tes vidéos...

J'envoie mes parents loin d'ici pour t'inviter à
la maison ce week-end. Pour qu'on soit seuls.

Voilà ce que je fais.

Elo

Nicolas Verdier avait entouré en rouge sur son calendrier la date du salon de l'automobile de Toulouse. Il avait réservé son billet de train et élaboré un plan machiavélique. Las de n'être pas entendu par les médias traditionnels, il leur avait tendu un piège sur le tout nouveau réseau social Facebook. En ajoutant au feutre rouge la mention « danger d'explosion » sur l'exemplaire de la fiche d'incident qu'il avait numérisée puis floutée, et en inventant les témoignages dramatiques de plusieurs entreprises fictives situées à l'autre bout du monde et dont l'existence était invérifiable pour des journalistes locaux, il avait donné naissance à un mensonge cohérent qu'il posta sur son profil.

Ses quelques amis sur le réseau ont rapidement repris l'information qui finit par toucher, de proche en proche, les instances dirigeantes des partis écologistes régionaux, qui lui ont fait prendre soudain une envergure nouvelle. Il a alors lâchement supprimé toute allusion à cette affaire sur son profil personnel pour que son anonymat soit conservé et pour que personne ne puisse remonter jusqu'à la source de la rumeur.

François Pernier n'avait aucune idée de ce que pouvait être Facebook, mais il fut interpellé par un conseiller écologiste de

la région qui exhiba sous ses yeux une copie imprimée de la fiche d'incident sur laquelle on pouvait reconnaître le logo de Automobile Composants.

— Qu'est-ce que c'est que cette mascarade ?! aboya-t-il à la tribune de l'assemblée régionale.

— La nouvelle a fait le tour de l'internet, répondit son interlocuteur comme pour justifier l'authenticité du document.

— Je n'ai pas connaissance d'un tel problème avec notre moteur à explosion... puis il se rendit compte du lapsus et corrigea : notre moteur à hydrogène.

— Nous vous croyons sur parole, assura le conseiller écologiste en ricanant, voulant souligner ainsi sa méconnaissance du dossier qui avait pourtant englouti un budget considérable.

À l'issue de la séance, Pernier se rendit dans le bureau de Butte qui avait assisté à la scène et avait déjà appelé Charles pour faire toute la lumière sur cette affaire.

— C'est un faux, affirme-t-il, commença Paul Butte avant même que le président de région n'ouvre la bouche.

— J'ai reconnu le logo de Automobile Composants ! tempêta Pernier.

— Le logo ? N'importe qui peut le photocopier ou même le trouver sur leur site internet et éditer du papier à entête aux couleurs de l'entreprise en moins de temps qu'il n'en faut pour leur dire.

— Et sur le site de la Région ? Il y a notre logo?

— Bien sûr !

— Enlevez-le sur le champ ! Cette merde d'internet est en train de foutre en l'air la société. Croyez-moi, il n'en sortira rien de bon !

— Mais on...

— Si n'importe qui se met à écrire n'importe quoi, et qui plus est de façon anonyme, alors où va-t-on ? Je vous le demande...

— Cette évolution nous échappe très largement...

— Et bien permettez-moi de le déplorer ! Où en est la voiture ?

— Le véhicule à hydrogène ?

— Bien sûr ! De quoi voulez-vous que je vous parle ?

— Je pense qu'on sera prêts pour novembre.

— Quoi, c'est tout ?

— La date est fixée, que voulez-vous que je fasse de plus ?

— Vous m'emmerdez, Butte, et Automobile Composants m'emmerde ! Les écologistes m'emmerdent et internet me fait chier ! Est-ce que c'est bien clair ?

Pernier sortit en claquant la porte. Butte plaqua les mains sur ses dossiers qui s'envolèrent sous le courant d'air. Les accès de colère du président devenaient de plus en plus fréquents et le directeur de la région n'en ignorait pas la cause. Un ennemi de l'intérieur, un autre conseiller du même parti que le président avait été pris sous l'aile d'un des cadres dirigeants. Son ascension fulgurante devenait inquiétante et il était probable qu'ils se disputeraient l'investiture aux prochaines échéances électorales. François Pernier, vieillissant et inaudible au plan national ne pouvait plus compter que sur un excellent bilan pour sa réélec-

tion. Or, sur nombres de dossiers, dont le pôle de compétitivité hydrogène, les résultats n'étaient pas au rendez-vous.

Il était plus de 23 heures quand Paul Butte sortit de son bureau. La ville était calme, le ciel étoilé. Son appartement spacieux et moderne était toujours aussi déprimant. Il trouva dans le réfrigérateur de quoi grignoter un peu avant de se coucher. Allongé sur le dos, seul dans son lit, la lumière allumée, il essaya de ralentir les palpitations de son cœur. Sans succès.

Le domicile des parents d'Élodie se trouvait à deux heures de route de chez Frédéric. Comme il n'avait pas eu le temps de s'acheter un nouveau GPS, il prépara son itinéraire avec une bonne vieille carte Michelin et s'étonna de la rapidité avec laquelle il se trouva sur les lieux, sans même se tromper une seule fois. Il admit intérieurement qu'en ne confiant pas toute l'intelligence à la technologie, les choses pouvaient également se faire efficacement et agréablement.

Il gara sa voiture devant le portail de la villa familiale, bordée d'arbres qu'il imagina centenaires, alors qu'ils n'avaient qu'une vingtaine d'années. Le portail s'ouvrit tout seul après qu'il eût sonné à l'interphone et le bruit de ses pas sur le gravier jusqu'à la porte l'angoissèrent inexplicablement. Le gazon était impeccablement entretenu par un jardinier et des allées de fleurs aux couleurs vives donnaient à la propriété un air joyeux, mais figé, comme une carte postale de vacances en dehors de la période estivale. La porte s'ouvrit alors qu'il contemplait le paysage.

— Salut.

Il tourna la tête et fut frappé par la beauté d'Élodie. Il lui semblait qu'elle avait préparé ce moment pendant plusieurs heures, et qui sait ? Peut-être était-ce le cas ?

— Tu as trouvé facilement ? ajouta-t-elle pour pallier à l'absence de réponse de Frédéric.

— Oui, grâce à tes indications et à celles de Monsieur Michelin.

— Tu entres ? dit-elle en le laissant passer.

— Tes parents sont partis ?

— Oui, en Italie pour le week-end...

— Lastminute ?

— Oui.

Il pénétra dans le hall. Le sol était recouvert d'une peau de bête qu'il n'identifia pas. L'odeur, la décoration, la hauteur sous plafond, tout indiquait qu'il entrait dans un foyer plus qu'aisé, ce dont il n'avait pas l'habitude.

— Ne fais pas attention au désordre, dit-elle en prenant ses affaires.

— Au quoi ? demanda Frédéric. Ce hall est plus grand que mon appartement tout entier... Et tu as vu mon appartement ! plaisanta-t-il.

Ils quittèrent le hall pour se diriger vers le salon. Des fauteils en cuir et un canapé d'angle entouraient une table basse en verre et en métal. De grandes baies vitrées donnaient sur la partie arrière de la propriété où les arbres semblaient encore

plus grands. Frédéric ne parvint pas à imaginer la vie d'une petite fille dans un tel cadre, mais il reconnut que la présence et l'apparence d'Élodie ne détonnaient pas avec l'ensemble. La jeune princesse semblait à l'aise dans son château, même si son regard trahissait une sourde inquiétude qu'il releva immédiatement. Elle l'invita à s'asseoir dans l'un des énormes fauteuils.

— Tu vas bien ? s'inquiéta-t-il.

— J'aurais préféré d'autres vacances, admit-elle.

— Moi aussi, assura-t-il, heureux qu'elle aborde directement le fond du problème.

Il sortit de sa poche le minidisque et le brisa devant elle. Quelques morceaux de plastique tombèrent sur le tapis, ce qui l'embarrassa, mais il en ramassa la plupart et lui dit solennellement :

— Je te jure que je n'en ai pas vu le contenu, et que je n'en ai pas fait de copie avant.

— Je sais.

— Tu sais ?

— J'ai échangé quelques mails avec Sébastien.

— De quoi ? Mais il ne m'a rien dit !

— C'est moi qui lui ai demandé de ne pas t'en parler.

— Mais pourquoi ?

— Parce que je ne savais pas encore ce que j'allais faire.

— C'était avant que tu me demandes l'adresse d'un site de voyages ?

— Oui.

Elle n'ajouta pas plus de détails et se contenta d'observer la réaction de son invité. Si elle ne l'avait pas fait venir pour s'expliquer comme il le croyait, il devait maintenant se demander la raison de cette invitation. Elle attendit qu'il réalise ce que cela signifiait, en savourant son coup d'avance.

Il la regarda pendant quelques secondes, interloqué. Tout ce qu'il avait préparé pour cette entrevue, toute sa stratégie argumentaire à plusieurs niveaux, qui l'avait empêché de dormir, était réduite à néant dès lors qu'il n'avait plus rien à défendre. Il se demanda s'il devait prendre congé en s'excusant poliment, puis prit enfin conscience de la situation. Il posa délicatement les morceaux de disque sur la table basse, oublia le décor intimidant et se concentra sur le visage d'Élodie.

— Je te trouve délicieusement jolie aujourd'hui.

Pour toute réponse, elle se contenta de décroiser les jambes. Il s'efforça, et parvint à ne pas détourner le regard. Galvanisé par la tournure des événements, il retrouva sa malice et lui dit en regardant dehors :

— Très jolie vue, d'ici... Tu me fais visiter ?

— L'intérieur ou l'extérieur ? répondit-elle tout aussi malicieusement.

— Les deux, affirma-t-il en la regardant droit dans les yeux. La vue est si... prometteuse.

Elle se leva et l'invita à la suivre. Après l'immense cuisine, la gigantesque salle à manger et une énorme salle de jeux dont la surface était essentiellement occupée par un billard démesuré, il

la suivit dans un corridor plus sombre dont le sol était recouvert de moquette épaisse atténuant les sons de leur pas. Il remarqua l'empreinte de son string sous sa jupe serrée, et se demanda ce qu'il portait lui-même comme sous-vêtements. Les choses ne se passaient pas du tout comme il l'avait prévu. Elle désigna une porte en silence, puis l'ouvrit en disant sobrement :

— Ma chambre.

Il entra dans la pièce comme dans un sanctuaire. Le parfum d'Élodie le saisit, et sa gorge, déjà particulièrement aride, s'assécha davantage encore. Les rideaux à moitié tirés laissaient passer une lumière discrète. Ce qu'il prit d'abord pour une lampe de chevet allumée dans un coin de la pièce était une bougie dont la flamme dansait derrière un abat-jour. Cette pièce avait fait l'objet d'une mise en scène méticuleuse et la simple évocation de cette idée mettait son corps à rude épreuve. La porte se referma derrière lui et une main lui happa le cou. Il sentit les lèvres brûlantes d'Élodie se plaquer sur les siennes et il se laissa pousser sur le lit où ils tombèrent ensemble.

Lui :

Ses mains plaquées sur le mur. Les bagues brillantes à ses doigts. Ses cheveux relevés en chignon. L'arrondi parfait de ses oreilles. Les boucles qui scintillent en dessous. Son visage angélique tourné vers moi. Ses yeux luisants dans la pénombre. Ses paupières fardées. Des mèches autour de son cou brûlant. Son épaule dénudée. La fine bretelle de son soutien-gorge. Ses reins cambrés entre mes mains. Ses cuisses longues et bronzées. Son string tendu entre ses deux chevilles. La pointe de ses pieds sur le parquet lisse.

Elle :

Ses cheveux en bataille. Son visage bienveillant. Son regard doux mais incendiaire. Ses mots justes. Ses murmures excitants. Les muscles qui tendent son t-shirt. Son souffle chaud sur ma nuque. Ses baisers le long de ma colonne vertébrale. Ses mains fermes sur moi. Ses mouvements voluptueux. Ses jambes tout contre les miennes. Mon corps qui entoure le sien puis l'enserre. Son souffle encore, puis ses baisers toujours. Ses bras autour de moi. Tiens ? Il fait nuit.

La date anniversaire du contrat de Thomas Flesque était arrivée. Le contrôleur de gestion entra dans le bureau de Jean-Clément Charles avec une certaine appréhension. Force était de constater qu'il n'avait pas fait ses preuves. Son poste coûtait plus qu'il ne rapportait et sa mesure phare, la transformation de la salle de réunion du bâtiment B en lieu de stockage n'avait cessé de poser des problèmes organisationnels et les grognements de ses usagers habituels. Le P.D.G. lui-même avait dû annuler ou décaler certaines réunions faute de salle disponible, et n'apportait plus son soutien inconditionnel à son dernier employé avant l'aventure « Pôle H ».

Jean-Clément Charles n'appréciait pas ce moment où il devait se séparer d'un collaborateur. Avant tout, il le vivait comme un échec personnel car c'était lui et lui seul qui avait pris la décision d'embaucher le jeune homme, et lui encore qui avait élaboré le profil de poste. Ne pas renouveler son contrat signifiait qu'il s'était trompé d'homme ou de mission, voire des deux à la fois.

— Entrez, entrez, Thomas, asseyez-vous !

C'était la première fois qu'il l'appelait par son prénom seul.

— Dois-je fermer la porte ? demanda Flesque.

— Non... Enfin, oui, si vous voulez.

Thomas Flesque, les traits tirés, les yeux marqués par le manque de sommeil, s'assit en face de Charles et attendit la sentence.

— Comment allez-vous ? Vous avez l'air fatigué ?

— Des petits ennuis de santé, rien de grave, répondit Flesque en souriant à peine.

— Tant mieux, tant mieux... Bien ! Votre contrat touche à sa fin, j'espère que vous avez apprécié votre séjour dans notre entreprise et j'aurais aimé en faire le bilan avec vous.

— Très bien.

— Voilà... Alors déjà, j'aurais aimé recueillir votre sentiment à vous. Comment évaluez-vous votre action, pendant ces douze derniers mois ?

— L'évaluer ? Comment voulez-vous que...

— C'est-à-dire : est-ce que vous vous êtes senti utile à l'entreprise, et quels sont vos regrets, vos attentes ?

— Oh... C'est difficile à dire... Je... J'ai été utile... Oui, peut-être. Enfin j'ai cru l'être en tout cas. Mais cela dépend de ce que vous attendiez de moi...

— Ne vous occupez pas de moi pour l'instant, je vous donnerai mon avis juste après. Là, ce qui m'intéresse, c'est votre avis à vous.

— Je crois que j'ai rempli ma mission, dans l'ensemble... Mais que j'aurais peut-être pu m'investir davantage...

Jean-Clément Charles sauta sur l'occasion : il attendait un début d'auto-critique qui lui permettrait d'aborder le non-renouvellement de son contrat sans donner l'impression d'une décision arbitraire qui était habituellement mal acceptée par les employés remerciés.

— Voilà ! C'est exactement mon avis, Thomas. Vous auriez pu vous investir davantage. Vous comprenez : j'ai particulièrement apprécié votre travail, et les résultats modestes, mais encourageants que vous avez eus, mais j'ai peur que cela ne soit pas suffisant au regard de ce que j'attends d'un poste comme celui-là.

— Je comprends.

— J'imagine que vous vous attendiez à cela, et que vous avez pris vos dispositions ?

— Non. Je...

— Vous pensiez que j'allais renouveler votre contrat ?

— Non... À vrai dire, j'espérais que vous ne me le proposiez pas car je crois bien que j'aurais dû refuser.

— Ah bon ! Vous avez déjà trouvé autre chose ?

— Non. Je vais arrêter de travailler.

— Temporairement ?

— Définitivement. Enfin, je n'ai pas prévu de chercher du travail, ni à court terme, ni à moyen terme.

— Mais de quoi allez-vous vivre ?

— À ce jour, je n'en ai aucune idée, mais je crois que c'est mieux comme ça.

— Ce sont vos ennuis de santé ?

— Non, enfin, oui, c'est un des éléments déclencheurs, mais c'est plus profond que ça.

Le P.D.G. observa son employé comme s'il souffrait soudain d'une maladie contagieuse. Il se recula sur sa chaise imperceptiblement. Certains des symptômes de Thomas Flesque lui rappelaient ceux qu'il avait ressentis en sortant du bureau de Butte, quelques mois plus tôt. Charles se demanda si la société entière n'était pas en train de prendre conscience de l'absurdité d'un système qui avait encore du sens il y a un demi-siècle, mais dont les fondements se délitaient à mesure que la productivité augmentait et que le travail salarié se détachait de toute utilité directe.

— Bien, dans ce cas, je vous remercie pour cette dernière année de labeur à nos côtés. Je sais bien que ce n'est pas grand chose, mais je vous offre en souvenir ce porte-clés aux couleurs de notre véhicule à hydrogène. J'espère que l'on vous verra au salon de Toulouse ?

— J'essaierai d'y faire un tour, oui, mentit Flesque.

Les deux hommes se quittèrent en se saluant brièvement. Flesque rassembla ses affaires et sortit de l'enceinte de l'entreprise sans un mot pour ses collègues avec qui il n'avait jamais pu sympathiser. Très peu d'entre eux s'aperçurent de son départ.

Presque miraculeusement, les derniers soucis techniques du véhicule à hydrogène furent réglés quelques jours avant la présentation de la voiture au salon de Toulouse. En réalité, au fur et à mesure que la date approchait, les exigences étaient revues à la baisse pour pouvoir tenir le délai. C'est ainsi que beaucoup de produits arrivent sur le marché avec un certain nombre de « problèmes connus » que le fabricant ou le distributeur gèrera en temps voulu.

*

J-2.

Deux véhicules avaient été assemblés et testés pour les besoins du salon. En cas de problème sur l'une des voitures, l'autre serait utilisée. Une démonstration sur circuit était prévue, ainsi qu'un essai par un certain nombre de journalistes triés sur le volet. Tout le déroulé de cette journée du 26 novembre 2005 avait été méticuleusement préparé et minuté par les deux directeurs de la communication qui ne trouvaient plus assez de superlatifs pour qualifier le projet. Le modèle avait été baptisé simplement « H », ce qui ouvrait des possibilités innombrables avec le préfixe « Hyper », avec un « H » majuscule. L'une des affiches montrait par exemple le véhicule sur le parking couvert de pe-

louse verte d'un centre commercial, avec le slogan suivant : « Super-marché, Hyper-rouler ».

Gravart supervisait l'ultime préparation des véhicules avant leur expédition sur place, par camion. Sa direction avait été mise à rude épreuve pendant tout l'été, seuls quelques jours de congés avaient pu finalement être accordés, mais la majorité des employés travaillait sans interruption depuis six mois, et l'on sentait la fatigue accumulée dès qu'un incident se produisait.

René Martinez s'approcha de son directeur qui regardait maintenant les véhicules en train d'être tirés sur la remorque du camion par un treuil.

— Les réservoirs sont pleins ? demanda-t-il.

— Pourquoi, vous craignez un accident ? répondit le directeur de la fabrication en souriant.

— Non, mais c'est le dernier moment pour faire le plein, il n'y a pas de pompe à hydrogène à Toulouse.

— Bon sang, vous avez raison, il faut qu'on remplisse les réservoirs au maximum. Hé, attendez ! cria-t-il en direction du chauffeur.

Les voitures furent descendues du camion et leur réservoir remplis. Peu de temps après, le camion démarra et partit en direction de Toulouse avec les deux voitures.

*

J-1.

Paul Butte téléphona à Jean-Clément Charles pour s'assurer que tout se passait bien comme prévu.

— Techniquement, pas de surprise ? s'inquiéta-t-il. Tout va bien fonctionner ?

— Je l'espère. Nous avons roulé avec les deux véhicules pendant plusieurs heures la semaine dernière, ils se comportent bien sur la route, en ville comme sur les nationales.

— Très bien, vous voyez quand vous voulez !

— Ce sont mes employés qu'il faut remercier. Ils ont sacrifié leurs congés d'été pour vos histoires d'agenda politique dont ils n'ont que faire.

— Sans cette dernière impulsion de notre part, vous n'auriez jamais terminé ce projet ! Vous pourriez au moins nous en être reconnaissant !

— Reconnaisant ? Vous...

— Je dois raccrocher, rendez-vous demain à Toulouse !

Charles raccrocha violemment son téléphone, excédé. Il se leva pour évacuer sa colère en marchant dans son bureau. Il aperçut alors dans le couloir Frédéric et Élodie qui marchaient lentement en se tenant la main, un gobelet fumant de café dans l'autre. Son sang ne fit qu'un tour, il les interpella :

— Dites-donc, vous ! Ça va ?

Le P.D.G. ne supportait pas l'oisiveté dans l'enceinte de son entreprise. Il s'apprêtait à leur faire la leçon de morale qu'il avait servie à tous les tire-au-flanc qu'il avait pu croiser pendant sa carrière.

Les deux jeunes gens se lâchèrent la main et se retournèrent, étonnés par le ton aboyant de leur patron. Puis dès qu'ils eurent

fait volte-face, changèrent leur gobelet de main pour se tenir à nouveau de l'autre.

Ce détail n'échappa pas à Charles qui observa ensuite leur regard à tous les deux. Il y avait dans leurs yeux des lueurs d'invincibilité qui le désarmèrent totalement. Quel patron, fut-il le plus intransigeant et autoritaire, pouvait faire chanceler pareille confiance en soi ? Quel travail, fut-il le plus passionnant et utile, pouvait faire oublier pareilles amours ?

Il réfléchit plusieurs secondes devant ses deux employés interloqués, puis se radoucit :

— Vous avez raison. Profitez...

Il se retourna et s'enferma dans son bureau pour téléphoner à son épouse, comme il s'efforçait de le faire maintenant presque tous les jours.

— Allô, c'est moi, commença-t-il.

— Salut.

— Tu es seule ?

Il se souvint du coup de poignard qu'il avait ressenti en découvrant que sa femme avait une liaison. Pour exorciser ce mal par le mal, il s'habitua à l'idée qu'il pouvait surprendre sa femme à tout moment en bonne compagnie.

— Mais oui, je suis seule. Je t'ai déjà expliqué... C'était une aventure sans lendemain. Pour te faire réagir...

— Tu veux venir avec moi à Toulouse ?

— On en a déjà parlé. Ce n'est pas ma place. Et puis ce week-end, on a nos enfants qui sont à la maison...

— Tu crois que je devrais rester avec vous ?

— Non. Ce projet est le dernier de ta carrière. Je sais à quel point c'est important pour toi. Je t'assure, je ne t'en voudrai pas. Je comprends.

— Je pars ce soir. Je t'appelle quand j'arrive à l'hôtel.

— Il y aura cette secrétaire ?

— La secrétaire de Butte ? Mais non, elle n'est pas du voyage, se défendit-il.

— Je préfère.

— Ne t'inquiète pas pour ça. Il n'y a toujours eu que toi.

— Je dois te laisser, on sonne à la porte.

Ils raccrochèrent, et Jean-Clément Charles ne put s'empêcher de se demander qui sonnait à leur porte à cette heure.

*

Jour J.

26 novembre 2005

Le salon automobile de Toulouse se tenait tous les deux ans et attirait plusieurs dizaines de milliers de visiteurs venus de toute la France. C'était la vingt-et-unième édition du salon et les organisateurs maîtrisaient maintenant parfaitement le déroulement de l'événement. Aux côtés des constructeurs nationaux et internationaux, le stand d'Automobile Composants et du Pôle H était ridiculement petit. Les deux véhicules à hydrogène avaient

été placés sur des estrades sous la lumière écrasante des projecteurs mais la plupart des visiteurs ne s'y intéressaient pas, préférant, et de loin, contempler les prototypes racés et rutilants des constructeurs traditionnels. Par ailleurs, Deval et Demestre, les deux directeurs de la communication qui avaient élaboré avec leurs équipes la décoration et l'animation du stand avaient omis un détail majeur : les hôtessees en tenue légère.

Toutes les autres voitures du salon étaient en effet présentées par de jolies jeunes filles courtement vêtues et très avenantes avec le public majoritairement masculin.

Philippe Demestre tenta de faire appel à un prestataire local fournissant ce type de service, mais toutes les filles étaient déjà prises, vraisemblablement sur les autres stands du salon.

Seuls quelques amoureux de la nature cherchant des solutions de locomotion propres s'approchèrent des « H » et posèrent des questions techniques auxquelles personne ne sut répondre : « Quel est l'écobilan global du véhicule ? » « Combien d'énergie grise dépensée pendant la fabrication ? ». Les techniciens sur place restaient évasifs et renvoyaient rapidement aux plaquettes et au site internet mis en ligne pour l'occasion.

Victor Lodz était présent aussi sur le stand et expliquait à qui voulait l'entendre que le projet avait été mené avec la méthode POWER. Il put distribuer quelques cartes de visite à des entrepreneurs locaux.

La démonstration sur circuit devait avoir lieu à treize heures. L'heure approchant, les journalistes invités et quelques curieux sortirent sur le parking du parc des expositions où un petit parcours délimité par des bottes de paille et des barrières avaient été mis en place.

François Pernier, Paul Butte et Jean-Clément Charles échangeaient quelques mots avec les journalistes. Certains d'entre eux

avaient eu connaissance et se souvenaient de la rumeur qui faisait état d'un danger d'explosion du véhicule, et il s'agissait de les rassurer en répétant les arguments déjà utilisés à l'époque : le document était un faux, il n'y avait eu aucun problème d'explosion pendant les phases de test.

Nicolas Verdier avait pris place au premier rang pour pouvoir interpeller élus et journalistes, en se félicitant lui-même de son courage et de son abnégation devant le risque qu'il prenait. Si le véhicule explosait comme il le souhaitait presque, il recevrait sans doute des débris. Aussi avait-il glissé sous son gilet une plaque de métal et chaussé des lunettes de protection qui lui donnaient un look encore plus étrange qu'habituellement.

Gravart et l'équipe technique attendaient le feu vert des équipes de communication pour démarrer le véhicule et le faire sortir par les portes qui donnaient sur le parking. Afin de garder le maximum de carburant pour les essais, les véhicules avaient été poussés sur les estrades au début du salon, et maintenant guidés de la même façon devant les portes, prêts à arpenter le circuit dans le silence le plus complet.

La tribune officielle était complète et un dernier rappel retentit dans les hauts-parleurs du parc des expositions, présentant le projet du Pôle H et annonçant le test du véhicule sur circuit.

Les portes s'ouvrirent dévoilant le premier véhicule. Gravart fit signe au conducteur : il pouvait démarrer.

Verdier avait pris ses jumelles de spectacle, il observait la scène de sa place, en jubilant, et en espérant que cela explose assez loin de lui. Il dit à haute voix : « Ça va péter », surprenant les spectateurs autour de lui.

Mais dans ses jumelles, il ne vit pas d'explosion. Au lieu de ça, les techniciens s'affairaient autour du véhicule, puis le poussèrent de côté pour laisser place au second modèle.

Paul Butte et Jean-Clément Charles se regardèrent, inquiets, ils n'avaient pas prévu de communiquer avec l'équipe technique pendant la présentation, ils n'avaient donc aucune idée de ce qui pouvait se passer.

La sueur perlait sur le front de Gravart qui aidait son équipe à mettre en place le second prototype, le premier refusant mystérieusement de démarrer. En quelques minutes, le deuxième véhicule fut présenté devant les portes ouvertes, mais celui-ci, à son tour, ne démarra pas.

Le directeur de la fabrication ne savait plus où se mettre, il tourna autour de la voiture en cherchant la cause de la panne, fit ouvrir le capot et vérifia que tout était bien en place. Il ne comprenait pas.

Puis il s'assit lui-même au volant et essaya de démarrer sans plus de succès. Martinez entra dans la voiture, côté passager, et demanda à son supérieur de vérifier la jauge du réservoir.

Jean-Clément Charles s'excusa auprès de ses voisins de tribune et se dirigea vers le véhicule pour comprendre le problème et prendre la décision qui s'impose. Étrangement, il n'était pas énervé. L'embarras de Pernier et de Butte à la tribune officielle, alors que leurs homologues locaux se moquaient gentiment de leur « pôle d'incompétence » lui avait même procuré une certaine satisfaction.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il à Gravart qui venait de sortir du véhicule.

— Panne d'hydrogène.

— Quoi ? Vous avez oublié de faire le plein ? s'étrangla le P.D.G..

— Je l'ai fait moi-même avant hier.

— Alors ?

— Le réservoir fuit.

— Comment ?! Mais, sur l'autre voiture aussi ?

— Oui, il fuit. Ainsi que tous ceux que nous avons testés.

— Ça marche pas ! Je vous l'avait dit, intervint Martinez.

— Mais ça vient de quoi ? questionna Charles.

— Martinez croyait que c'était nos fixations sur le châssis qui, avec les vibrations, finissaient par percer le réservoir. Il m'a alerté à ce sujet.

— Et vous n'avez rien fait ? tonitrua le patron.

— Bien sûr que si : nous avons rempli les réservoirs d'eau et observé en laboratoire pendant des jours.

— Et ?

— Et ils ne fuyaient pas. Aucun d'entre eux.

— Je ne comprends rien. Expliquez-vous !

— Dans les dernières semaines de tests, nous avons beaucoup roulé. Dès que nous remplissions le réservoir, nous le vidions aussitôt en roulant. Nous n'avons plus constaté aucun problème, ni aucune fuite. Pour moi, le problème était réglé.

— Alors pourquoi cette panne aujourd'hui ?

— Vous vous souvenez de vos cours de chimie ? La classification des éléments de Mendeleïev ?

— Oui, mais abrégez ! Où voulez-vous en venir ?

— Le tout premier en haut à gauche, c'est l'atome d'hydrogène. Le plus petit atome connu.

— Et alors ?

— Alors, il n'existe pas de matériau étanche pour l'hydrogène. Il passe à travers toutes les parois. Il s'échappe de tout réservoir.

— Et il n'y a pas de solution ?

— Si : le maintenir à une température basse pour qu'il devienne liquide.

— Quelle température ?

— Deux cent cinquante degrés sous zéro.

Jean-Clément Charles comprit immédiatement : pour maintenir le gaz à cette température, il fallait dépenser de l'énergie, beaucoup d'énergie. L'hydrogène qui n'existait déjà pas à l'état naturel et nécessitait de consommer de l'énergie pour l'obtenir à partir de l'eau, exigeait également une source d'énergie supplémentaire pour le maintenir à une température qui permettait son stockage efficace. Cela anéantissait tous les intérêts de ce carburant, et le P.D.G. comprenait maintenant pourquoi tous les constructeurs automobiles faisaient miroiter cette technologie depuis des dizaines d'années sans jamais mettre sur le marché un modèle destiné au grand public. Si cela avait été si facile, d'autres l'auraient fait avant lui.

Il baissa les bras, et demanda à ce que l'on ferme les portes du hall. Il retourna à la tribune, Paul Butte vint à sa rencontre pour être le premier à savoir, et à pester contre l'incompétence de Automobile Composants.

— Charles, ne me dites pas que la voiture ne marche pas !

— Elle ne marchera jamais, Butte, dit-il d'un air défiant.

— Comment ça ! Et les millions d'euros engloutis dans le projet !

— Ils se sont envolés dans l'atmosphère, comme l'hydrogène.

— Et cela ne vous émeut pas plus que ça ?

— J'ai terminé ma carrière, Butte. Je suis à la retraite. Démerdez-vous pour expliquer ça à votre président de mes deux...

— Enfin ! Un peu de respect !

Mais Jean-Clément Charles se retourna déjà pour aller soutenir son équipe technique qui devait, elle aussi, essuyer cet échec public. Sur son chemin, un homme avec des lunettes étranges et qui faisait un bruit de tôle en marchant l'interpella :

— Que se passe-t-il ? Ça a pété ?

— Ah, c'est vous Verdier ?

— Vous m'avez reconnu ?

— Vous aviez raison, ça ne peut pas marcher.

— Ah, ça a donc bien explosé. Pas trop de dégât ?

— Ça n'a pas explosé. Ça a fuit.

— Fuit ?

Verdier imagina le réservoir-passoire laissant échapper une quantité non-négligeable d'hydrogène à l'intérieur du parc des expositions. Il se dit ensuite que cette substance explosive flirtait avec les puissants projecteurs brûlants au-dessus des stands. Il prit peur et s'enfuit à son tour en courant, sans explication.

L'équipe technique rangeait son matériel dans une ambiance d'enterrement. Personne ne fit attention à l'arrivée du patron devant les voitures. Charles les observa pendant quelques secondes sans dire un mot. Puis il prit la parole.

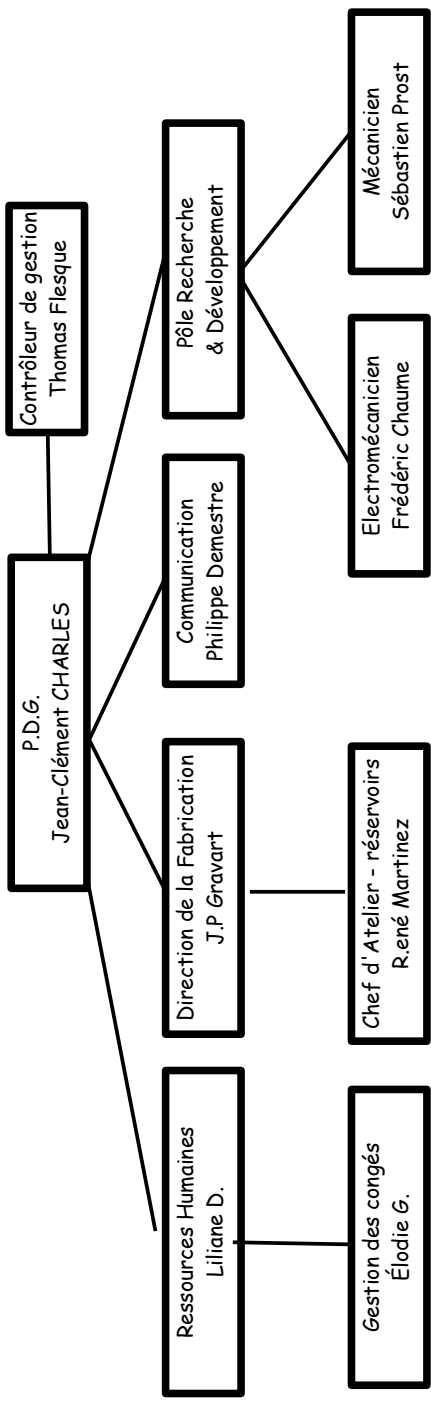
— Je tenais à vous remercier pour ce que vous avez fait dans le cadre du Pôle H. Je porte la responsabilité pleine et entière de cet échec, et j'en subirai seul les conséquences. Je vais rompre tous les liens avec le pôle de compétitivité et rembourserai personnellement les sommes engagées si on me le demande. J'aimerais tirer un bilan de cet échec qui, je le répète, est avant tout un échec personnel. J'ai commis l'erreur de ne plus me préoccuper de la réalité. Ce projet n'était pas réaliste, son organisation était surfaite et je n'ai pas su le voir à temps. La force de notre entreprise était dans sa prise directe avec la réalité. Les pièces que nous fabriquons étaient et restent utiles aux constructeurs. Chacun d'entre vous savait pourquoi il était à son poste, et à quoi servait son travail. Depuis le début du projet Pôle H, nous nous sommes écartés de cette réalité, et nous en voyons aujourd'hui les conséquences.

Il reprit son souffle et continua :

— Je prends aujourd'hui ma retraite, mais j'aimerais que vous continuiez à faire vivre Automobile Composants dans l'esprit qui animait l'entreprise avant ce projet. Personne ne doit jamais plus travailler sans comprendre le sens de ce qu'il fait, et y adhérer pleinement.

Le P.D.G. s'aperçut que plus personne ne l'écoutait, il mit fin à son discours et sortit par une porte de service après avoir salué Gravart et Martinez.

Chez lui, ses petits-enfants l'attendaient. Il avait une cabane à monter avec eux. Il en avait déjà fait les plans.



Automobile Components

Président
François Pernier

Directeur Général
Paul Butte

Secrétaire
Jeannine Valentijn

Communication
Lionel Deval

Secrétaire de
Direction
Martine Fichard

La Région

REMERCIEMENTS ET POSTFACE

Ce roman sur le monde du travail n'aurait pas vu le jour sans le temps libre dégagé par mon 80 %. Je remercie donc d'abord mon employeur d'avoir accepté de réduire mes horaires (et mon salaire en conséquence !) pour me permettre de passer autant de temps à écrire des bêtises. Et je vous invite à faire de même si vous le pouvez : ce fut très agréable d'écrire tout ça, si si.

Si vous avez reconnu dans cette petite histoire sans prétention certains de vos collègues, un de vos supérieurs, des élus ou des militants, j'en suis flatté, mais ce ne peut-être qu'une coïncidence, ceci étant une œuvre de pure fiction. Vous l'aurez bien sûr noté, puisque les choses ne se passent jamais ainsi dans la vraie vie, n'est-ce pas ?

Concernant la voiture à hydrogène qu'on nous présente depuis le siècle dernier comme l'avenir de l'automobile, je vous invite à vérifier vous-même pourquoi elle ne verra jamais le jour à grande échelle : ce fichu minuscule atome d'hydrogène posant des tas de problèmes insolubles, pour sa production, sa distribution et son stockage. Les quelques véhicules à hydrogène qui sont produits et vendus aujourd'hui par les constructeurs sérieux, huit ans après les événements décrits dans ce roman, ont bien toujours des réservoirs qui fuient ! Et ce, bien que les innombrables articles de journaux qui portent aux nues ce type de véhicules n'en parlent que très rarement. Renseignez-vous !

Merci à tous ceux qui prennent la peine de lire ces dernières lignes, mes correcteurs, qui eux n'ont pas le choix, mais les autres aussi qui le font de leur plein gré. S'il n'en reste qu'un, je continuerai d'écrire pour lui (pour elle ?).

<http://merome.net>